REVUE ROUMAINE

VERS de Eugen Jebeleanu et Mihai Ursachi • LE PARADIS DES DÉFROQUÉS — roman de Ion Brad • Études et Commentaires: LE SENS DE LA CULTURE À L'ÉPOQUE ACTUELLE • LA PRESSE CULTURELLE HONGROISE DE ROUMANIE • LA PROSE D'INSPIRATION RURALE • La Vie des Arts: FÉCONDITÉ DU FILM POLITIQUE • LA «TEMPÊTE» SHAKESPEARIENNE À BUCAREST • SYNTHÈSES ET DÉVELOPPEMENT ÉPISTÉMOLOGIQUES

8
1979

RR

Publication mensuelle de culture. Paraît en français, allemand, anglais et russe

Rédaction: 1, Piața Scînteii, Bucarest, Téléphone: 17.34.75

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică », Calea Șerban Vodă, 133—135, Bucarest

Sur la couverture
VINTILĂ FĂCĂIANU: *Fête* (huile)

REVUE ROUMAINE 8

XXXIIIe ANNÉE 1979

Sommaire

EUGEN JEBELEANU — 3 Les Centaures • La Prière de la cuillère • Toutes les choses • Hannibal

ION BRAD — 7 Le Paradis des défroqués (IIe partie)

MIHAI URSACHI — 94 Lettre • La Fleur de lotus • Poésie perdue • La Chambre du tendre amour

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

C. I. GULIAN — 97 Le sens de la culture à l'époque actuelle

ZSOLT GÁLFALVI — 108 La presse culturelle hongroise en Roumanie

LIVIU LEONTE — 115 Aperçu sur la prose d'inspiration rurale

IN MEMORIAM

NICOLAE MORARU — 128 Un grand dramaturge nous a quittés

CONTACTS

MIRCEA ANGHELESCU 136 Monuments de la poésie arabe en roumain

LA VIE DES ARTS

Théâtre

BOGDAN ULMU 140 La « Tempête » shakespearienne à Bucarest

Cinéma

EUGEN ATANASIU 144 Fécondité du film politique

Musique

GHEORGHE FIRCA 153 Sous le signe du mythe

LA VIE DES LIVRES

DAMIAN TEODOSIU 161 Synthèses et développement épistémologiques

MARIUS ROBESCU 167 La faute tragique

CONSTANTIN CRIŞAN 169 Le procès de la littérature en tant que vie

NOS COLLABORATEURS

Eugen Jebeleanu

Poète de notoriété internationale (lauréat des prix Herder, Etna Taormina), membre de l'Académie Roumaine, Eugen Jebeleanu (né en 1911), est l'un des représentants de marque de la lyrique roumaine moderne. Placée dès le début (Ermitages baignés de soleil, **1929**, Cœurs sous les épées, **1934) sous le signe d'un langage novateur, sa poésie d'après la Libération s'inscrit dans la sphère de la méditation sur la condition de l'homme contemporain et dans celle de la lutte contre les fléaux qui le menacent** (Le Sourire d'Hiroshima, **1958, traduit en plus de 15 langues;** Chanson contre la mort, **1963, etc.). Le volume** Hannibal **(1972) impose une fois de plus la figure d'un poète dont le registre lyrique va de la délicatesse au sarcasme.**

LES CENTAURES

Ce sont les centaures
qui ne se cassent jamais le cou
car ils ont des nuques d'acier trempé,
des yeux qui ne pardonnent pas
et des sabots ferrés avec acharnement.
Ils passent et dans leur course ils me disent,
souriant un peu, toujours magnifiques:
— « Fais comme nous, si tu peux . . .
Si tu peux, fais comme nous . . .
Sinon, contente-toi
de crier : « Gloire à vous,
les indomptables, les sublimes,
les casseurs de nuques,
vous, les vagues apercevables du temps !».
— « Qu'ainsi soit . . .» — je dis.
— « Que ce soit ainsi?» — je me demande.
Moi, je ne souffre pas
être foulé aux pieds.
Mais vous, vous avez des sabots, glorieux centaures.
Cela, peut-être, se peut . . .
Vous marchez droit devant vous,

levant de nuages de poussière
et d'argent, parfois.
Mais c'est notre argent,
un peu gris, peut-être,
matière grise,
nuage de nos rêveries,
notre cerveau.
Gloire, donc, à votre course
qui — à votre insu — met
notre cerveau en mouvement,
notre globe terrestre,
en fin de compte.

Gloire à vous qui — piétinant —
nous aidez à ne pas oublier que depuis longtemps
l'homme marche sur deux pieds.
Gloire à vous, dieux quadrupèdes,
ceux qui transformez en serpents vivants les fleuves,
ceux qui — contre votre volonté même —
nous enseignez à tenir haut notre front,
ceux qui nous forcez de faire, avec sérénité,
opposition à votre rage,
opposition, avec ingéniosité, aux vomissements de vos avalanches,
opposition, à votre folie, avec le bouclier du sage dégoût.
Gloire à vous, qui percez mon cœur,
faisant ainsi voir, à travers lui, l'azur :
fauve serein qui ne vous pardonnera pas.
Gloire à vous,
météorites maculées
de nos temps . . .

LA PRIÈRE DE LA CUILLÈRE

Donne de la force à la main pour qu'elle ne me verse pas,
que je sois un lac silencieux sur la face duquel
poussent des soleils et des lunes fumants.
Ne m'use pas, permets-moi d'être
toujours profonde et sage
comme le ciel d'une âme juste,
et que mes bords restent

à jamais tendres à la bouche qui tremble
et à celle effrayée et affamée
et que je sois toujours pleine pour
ceux qui, se mirant en moi,
écoutent leurs cœurs fatigués
et lentement me hument en pensant à la vie.
Que le jour, une hirondelle de clarté
m'éclaire l'étendue,
et que la nuit, dans ma profondeur s'ébranlent,
multipliant leur blé de lumière, les étoiles.
Donne de la force à la main de celui qui tremble
et qui, tâchant de me lever,
m'éparpille et sans se rendre compte,
me remplit jusqu'au bord de ses larmes,
et ensuite les avale plongé dans ses pensées.

TOUTES LES CHOSES . . .

Toutes les choses encor conservées
après la bien-aimée qui, là, n'est plus,
attendent, tremblant, d'être enlevées
des cintres, des commodes, des bahuts.

Leur place
est la même, celle d'autrefois,
mais chaque chose retrace
une histoire qu'on ne saurait dire même à mi-voix.

Sa chemise en attente retient dans un pli
le parfum de son être ;
le soulier, bien qu'un peu avachi,
paraît qu'à monter une marche s'apprête.

Les bracelets de métal d'un éclat si modeste
qui connurent sa main tendre et menue
n'attendent qu'un signe, voire un geste,
pour s'en aller vers leur souveraine disparue.

Nul et rien ne l'oublie à jamais ;
le haut des airs tente
à m'amener de nouveau plus près
les pas de l'absente.

Dessin par TUDOR

HANNIBAL

à Giancarlo Vigorelli

Personne n'avait ce qu'il avait :
son superbe orgueil
et les éléphants
et leurs lourdes pattes écrasant les vertèbres
de ces Alpes blanches de frayeur.

Il marchait, qu'on l'entendît à peine, sur les rochers,
mais on l'entendait dans la lune, et
personne n'avait jamais vu les clairons
de pierre ondoyante de ces bêtes féroces.

Et ils n'ont pas vaincu.

En français par ILEANA VULPESCU

LE PARADIS DES DÉFROQUÉS*

par Ion Brad

— Les veaux me prennent tout mon temps... Je les aime bien, se lamentait Saveta, je les ai toujours aimés, depuis le temps que j'étais toute seule à Tău... Tu sais bien, après la mort de mon premier mari, qui s'est noyé...

— Mais maintenant que le directeur n'a plus le temps de s'en occuper — dit Veanu, feignant de n'avoir pas entendu — maintenant, qu'est-ce qui va se passer? Il n'y aurait personne pour nous aider à embaucher des ouvriers consciencieux, natifs du pays? Le camarade — Père Liviu, si j'ose dire, se dépense sans compter; il pourrait peut-être nous donner un coup de main, non? Évidemment, j'en toucherai d'abord un mot à saint Pierre, je veux dire au directeur...

— Est-ce que je sais, moi!... Je ne crois pas... Non! Impossible! — Saveta frémissait à l'idée de voir Liviu s'absenter du matin au soir pour aller, tel un apôtre, prêcher dans le désert. — Lui, il ne connaît que les gens de chez nous au bord des Tîrnave... Mais là, sur le Mureş, voilà des années qu'il n'y met plus les pieds, et tu devines pourquoi... Moi-même je n'y vais pour ainsi dire jamais... Juste pour la mort des membres de ma proche famille... Les gens sont si méchants, ils n'oublient rien, sauf ce qu'ils veulent bien oublier quand ça les arrange...

— Le *régisseur* peut-être?

L'ingénieur s'étonnait d'avoir prononcé le nom de ce lourdaud aux cheveux blancs.

— Oui, répondit aussitôt Saveta, à condition de pouvoir l'arracher aux bras du directeur! C'est son aide-de-camp... Lui, oui, il saurait y faire... Il est né à Sădeşti, de l'autre côté du Mureş, il est du pays.

— Son aide-de-camp? Veanu s'était emparé du mot comme si Saveta ne lui avait rien dit de plus intéressant.

— C'est une façon de parler. Oh, je sais bien, il a servi dans l'Armée, dans sa jeunesse..., mais, ce n'était qu'un sous-off de rien du tout...

---

* Suite du numéro précédent

— Oui, c'est ça ! Veanu acceptait les explications de Saveta, mais dans son for intérieur il se disait: un sous-off, c'est entendu, mais il y a sous-off et sous-off. On en fera peut-être un frère prêcheur à la place de l'abbé. En tout cas, au point de vue psychologique, un homme du pays vaut mieux. Aussi drôle que cela paraisse, nos étables ont besoin d'un « chef de bureau » capable, connaissant les bonnes adresses, parlant leur langue aux paysans. Et les paysans posent d'innombrables questions. C'est-à-dire qu'ils ne font, pour ainsi dire, que ça . . . Malheureusement, nous n'avons pas grand-chose à leur offrir. Quoique, si nous ne leur offrons pas de meilleurs salaires qu'aux étrangers de passage, il n'y aura pas trace d'« indigène » dans ce *paradis* peuplé de bêtes malades . . .

Veanu se promit d'aller trouver le directeur à midi. L'absence de son nouveau chef — même un dimanche, jour chômé — la contrariait, l'inquiétait. Il eût voulu le voir, ne fût-ce qu'un instant, lui dire que . . . — mais oui, pourquoi pas? — qu'il devait parler d'urgence au *régisseur* . . . Une question d'importance à débattre . . . Vous dites? Avec le *régisseur* lui-même? — Il lui semblait entendre le ton du directeur — Parfaitement, avec le régisseur.

Tandis qu'il se dirigeait, pour se laver les mains, vers le robinet posé sur le gros tuyau qui alimentait les mangeoires des bêtes, Veanu vit deux jeunes femmes flottant parmi les grands arbres, s'approcher lentement des étables, troublées par les caresses du feuillage éclatant; c'étaient Eugenia et Flavia, poursuivant, semblait-il, depuis plus d'un siècle un amical entretien. Bon signe, se dit Veanu; Eugenia aurait de quoi s'occuper, surtout au début, jusqu'à ce que, faux défroqué recommançant à zéro, il réussît à faire redémarrer l'élevage. Un jour, il sentirait à nouveau couler dans ses veines le sang vigoureux de sa race de paysans . . . Cet espoir mit une sourdine aux reproches qu'il s'adressait à lui-même d'avoir fait un faux pas en quittant Braşov avec une telle hâte. Lycéenne, maîtresse de maison, future maman, Eugenia y eût bénéficié de plus de confort. Mais n'était-ce pas là une décision partagée par les deux époux? Peut-être. L'ombre toute-puissante des montagnes — il le sentait en cet instant même — ne le poursuivrait pas jusque là. Elle ne mordrait pas, avide, son talon. Elle ne lui déroberait plus sa vie ni ses forces. En cette matinée pleine de clarté, de la terre, de la racine des choses émanait une vie étrange, un souffle élémentaire qui ne risquait pas de se raréfier jusqu'à s'évaporer. A Braşov, il avait, à plusieurs reprises, vacillé et perdu l'équilibre à force de voir la nature acquérir un caractère de plus en plus technique pour devenir un moteur compliqué, pourvu de relais sophistiqués, mélange d'abstractions et de calcul infinitésimal. Non, je n'ai pas mal fait, se répétait-il sans relâche, comme s'il avait besoin d'encouragements plus intimes, plus appuyés, qu'il prodiguerait, à son tour, à l'âme angoissée d'Eugenia. Cette âme était-elle la seule? N'y avait-il pas aussi celle de l'enfant — de l'enfant, certes, qui, tel son double, croissait dans son sein?

— Ah, mais on vient nous voir ! s'écria-t-il d'une voix joviale, et le pluriel enveloppait sa nouvelle collaboratrice.

Saveta, son beau visage fatigué, rafraîchi par le jet du robinet, alla au-devant des deux jeunes femmes comme une mère encore jeune, elle aussi. Dangereusement jeune pour l'une comme pour l'autre. Le regard d'Eugenia allait, soupçonneux, de Flavia à Saveta — craignait-elle de voir l'une des deux un jour lui ravir l'homme qu'elle aimait? De son côté, Flavia scrutait cet homme et cette femme se tenant l'un à côté de l'autre dans l'embrasure de la porte de l'étable; son imagination pervertie lui montrait-elle peut-être la voleuse d'hommes tenter une nouvelle expérience? Ces questions imprévues, surprenantes, Veanu espérait être le seul à se les poser, et il se rasséréna en voyant Eugenia et son ancienne payse, pour décriée que fût celle-ci, échanger, près de l'enclos des veaux, sourires, regards et plaisanteries innocentes. On eût dit de deux enfants, trop heureuses d'avoir échappé à la sévérité de l'école. Saveta avait eu l'idée saugrenue de les inviter à s'amuser. Elle leur avait dit textuellement: Allez, mes enfants, allez vous amuser avec les veaux.

— Je me demande s'ils aiment le sel, dit Eugenia en fouillant dans son minuscule sac à main pour s'assurer de la présence de son médicament habituel et salvateur.

— Ils aiment n'importe quoi, dit Saveta. Ils adorent vous sucer le doigt, tout comme les nourrissons.

— Ah, mon Dieu ! entendit-on tout à coup s'écrier le vieux moustachu, le regard rivé sur les jeunes femmes. Notre nouveau supérieur aurait-il déjà fait venir les aides attendues? C'est qu'on lui élèverait des statues . . .

— Non, père Ion, s'empressa de dire Saveta, de crainte que, fidèle à son habitude, il ne débitât des polissonneries. Ces dames ne sont pas des aides . . .

— Des fois que ce seraient les camarades venues pour les « séminations artificielles »? Comment que ça s'appelle déjà, Dieu me pardonne, depuis que les malheureux taureaux ont pris leur retraite? . . .

On rit très fort, mais d'un rire forcé. Les deux jeunes femmes baissèrent les yeux d'un air gêné. Aussi remit-on à un autre jour le plaisir de se faire sucer les doigts par des veaux impatients. Une fois de plus, Veanu sentit que la nature, pareille à quelque vieille maîtresse d'école riche d'expérience, dispensait ses enseignements naturels. Sans timidité, sans détours, sans hâte.

Il fut le seul à se presser et laissa les trois femmes à leurs plaisirs. L'espace, certes, ne leur était pas mesuré, et elles avaient l'éternité devant elles pour déambuler le long de l'allée pavée menant des étables au pavillon réservé aux hôtes. Veanu se dirigea vers le château. Faute de rencontrer le directeur, il espérait au moins le joindre par téléphone. Au cours de la « Cène », il avait appris que Spineanu habitait à Arcud l'hôtel particulier d'un ancien industriel dont on avait nationalisé la fortune. A Arcud même ou bien ailleurs, personne ne s'en souvenait. A part, bien entendu, le *régisseur*, qui, lui, se souvenait de tout. Natif du pays, il en connaissait l'histoire. Veanu ne fut guère surpris de retrouver, même un dimanche, le tout dévoué aide-de-camp du directeur à la porte du bureau voûté comme

une basilique. Il était en train de ranger des papiers dans de volumineux dossiers qu'il classait ensuite dans des armoires d'aspect rébarbatif, non sans avoir d'abord pris le soin d'en essuyer la poussière.

— Non, répondit le *régisseur*, il n'a pas paru.

— Pourrais-je lui téléphoner? demanda Veanu.

— L'appareil est à votre disposition — répondit le *régisseur* d'un air mystérieux — mais vous ne pourrez pas joindre notre chef.

— Pourquoi pas?

— Je vous l'ai dit pas plus tard qu'hier... Ah, non, c'est à madame Borcea que je l'ai dit — Même que je m'en suis voulu...

— Que lui avez-vous dit?

L'homme lui jeta un long regard, puis se prit à sourire.

— Tant mieux si vous l'avez oublié...

« Eh bien, je ne me suis pas trompé, se dit Veanu. Ce vieux bonhomme sera le chef de publicité idéal de mes étables. Une ambiguïté ne lui a pas plus tôt échappé qu'il s'en mord les doigts. Pourvu que ses jambes ne lui refusent pas le service et que le directeur veuille bien me le refiler! Mais qu'il le veuille ou non, je saurai bien l'y contraindre — À coups de menaces, au besoin. Le menacer? De quoi? Du secteur de mécanique! S'il devait me refuser le régisseur, je demanderai à être muté à ce secteur-là... Sinon, je les mets... »

— C'et bien simple, camarade Cîmpeanu, si j'ai oublié, c'est qu'il s'agissait de quelque chose de flatteur et non pas de désagréable...

— Hélas, si. À preuve son absence...

— Il sera allé se cacher dans un coin avec le père Ardeleanu pour y chanter la messe, dit Veanu, faisant le plaisantin. Le camarade directeur m'a dit avoir fait ses études à Blaj, comme Liviu.

— À cette différence près, ajouta le *régisseur* avec un regard aux fenêtres défendues par d'épais barreaux, que notre directeur a tâté de la prison pour cette raison même... Votre abbé, lui, s'est sauvé par monts et par vaux avec Saveta dans les plis de sa soutane... Et il a eu la malencontreuse idée de venir baptiser nos entreprises... C'est uniquement à lui que nous devons notre sobriquet de « paradis de défroqués »...

— J'avous n'y rien comprendre, dit Veanu, l'interrompant. — Il sentait une faim furieuse le mordre aux entrailles — Non, je ne comprends pas: où est le directeur? Pourquoi me serait-il impossible de l'appeler?

— Savez-vous garder un secret?

— Oui.

— Il est à Cluj. Sa fille y fait ses études.

— Ah, voilà! Oui, oui, je me souviens très bien maintenant de ce que vous nous avez dit hier, répondit l'ingénieur, taquin.

— J'aime mieux vous dire tout de suite que je ne le regrette pas. D'autant plus que j'étais furieux. C'est inoui, aussi: donner une soirée en votre honneur, vous accueillir, vous qui pourriez être son fils, par une cascade de plaisanteries, alors que le torchon brûle chez lui...

Sur ce on se quitta. À quoi bon, songeait Veanu, poursuivre un entretien inutile et indiscret? L'ingénieur avait tout intérêt à gagner les bonnes grâces de l'aide-de-camp du directeur, si agile et tenace en dépit de ses cheveux blancs. On se donna rendez-vous pour le soir même. Dans l'espoir, ajouta Veanu, de voir rentrer Petre Spineanu et de débattre à trois une question d'importance. C'était exciter la curiosité du *régisseur* qui, pareil en cela à toutes les personnes âgées, avait la langue bien pendue.

Contrairement à son attente, il retrouva une Eugenia triste, inquiète, soupçonneuse.

— Tes payses nous ont invités à déjeuner, mais j'ai refusé. Si le cœur t'en dit, vas-y sans moi. Les omelettes, je les fais aussi bien qu'elles...

— Mais non, nous n'irons pas, dit Veanu, lui caressant le front comme on fait pour un petit polisson irascible mais sympathique. Nous n'avons aucune obligation envers elles. Flavia t'aurait-elle blessée? Je m'en vais lui dire deux mots dont elle se souviendra ! ajouta-t-il, faisant le matamore par jeu pour se mettre dans la peau de son personnage.

— Ah, non ! surtout pas ! s'écria Eugenia, sursautant. Elle ne m'a aucunement blessée !

— Alors c'est Saveta? Qu'est-ce qu'elle t'a dit? As-tu l'impression qu'elle se serait amourachée de moi à l'étable? demanda-t-il sans détours.

— Non, mais dis-donc ! Pour qui me prends-tu? répliqua-t-elle sèchement d'une voix glaciale. Pour une lycéenne éprise et crétine?

Fini de jouer. L'ingénieur prit sa femme dans ses bras comme naguère et l'étouffa de baisers ardents.

— Non, je ne veux pas ! — elle s'était enfin dégagée — tu ne sais pas t'arrêter de jouer...

— Eh bien, oui, là. Mais toi, en revanche tu ne sais toujours pas qu'on ne joue pas à l'amour comme à colin-maillard... Allons, calme-toi, je meurs de faim, moi aussi ! Je n'ai pas avalé une bouchée depuis avant-hier...

À ce nouveau défi — lancé, cette fois, à la maîtresse de maison — Eugenia répondit par des faux-fuyants entrecoupés de sanglote: on n'était pas plus tôt arrivé dans ce paradis agricole que monsieur l'ambitieux, monsieur le réformateur oubliait, négligeait sa femme et l'abandonnait aux soins de leurs voisins.. Par bonheur, on entendit à ce moment précis plusieurs coups frappés à la porte par la main énergique de Saveta, venue leur rappeler son invitation à déjeuner.

— Mon Dieu, qu'avez-vous, madame Borcea? Vous ne vous trouvez pas mal, au moins? s'écria-t-elle en la voyant sécher les grosses larmes qui sillonnaient ses joues.

— Non, pas du tout, répondit la jeune femme, hoquetant — C'est l'enfant... je l'ai senti qui bougeait... ça m'a fait peur...

Ces paroles jetèrent le désarroi dans l'esprit de Veanu, mais il sentait, il savait que les caprices font partie de ce que l'homme appelle le bonheur.

Ce fut un déjeuner dominical copieux à la mode de Transylvanie. Liviu, retenu dans les immenses vergers de l'entreprise, n'y avait pas assisté. Au moment de prendre congé, Veanu vit Flavia sortir de sa valise un dos-

sier noué d'une faveur blanche comme un cadeau de mariage et le remettre à Eugenia.

— Lisez ça à loisir. Vous verrez, c'est intéressant. Ensuite je les rendrai à Père. Ce ne sont pas des secrets, dit-elle, s'adressant à Saveta, comme pour se disculper. Ce sont de vieux papiers datant de l'époque où nous demeurions à Zăpădia.

Eugenia paraissait heureuse. Il lui semblait avoir découvert un trésor. Veanu se réjouissait avec elle, moins, sans doute de l'occasion qui se présentait de fouiller dans les papiers de l'ex-curé de son village, que de voir le temps avaricieux et irritant offrer généreusement à sa femme quelques journées de calme.

L'après-midi, Eugenia s'endormit, les papiers de Liviu Ardeleanu à la main. Pareils aux plumes arrachées à quelque oiseau géant, ils s'étalaient sur le parquet. Une foule de paroles, de pensées, de questions — essentielles ou non — partageaient le sommeil d'Eugenia. Son sein avait frémi d'une douce douleur, signe mouvant de l'amour et du don de soi, promesse de vie éternelle . . .

C'était une soirée à donner le vertige, traversée du fluide invisible de toutes les floraisons, tiède comme le souffle opressant de la terre, une brise venant des eaux du Mureş, ou de plus loin encore, des étoiles qui escaladaient le sombre horizon des Monts Apuseni; cette soirée-là fit trois parts, scrupuleusement égales, de ses heures fugitives, pour les distribuer en trois points précis du « paradis des défroqués ». L'espace alentour semblait oublié, jeté, comme un vêtement usagé dont on voudrait se débarrasser.

Le premier de ces trois points était l'antichambre du directeur. Veanu s'y trouvait, dressant l'oreille. Des questions, il n'en posait presque plus. Parfois seulement il interrompait le *régisseur* qui tenait des propos larmoyants à fendre l'âme . . .

Dans son appartement — le second des points — Eugenia était plongée dans la lecture des pages noircies jadis par un curé de campagne. Ce dernier — on aura reconnu Liviu — dégoûté des clichés dont il abreuvait en ses sermons une foule de paysans éreintés, exaspéré par les exigences toujours plus nombreuses de madame Noutzi, son épouse, s'était un jour épris de la vraie vie qui se présentait à ses yeux sous les traits d'une jeune veuve.

Le troisième endroit où cette soirée de printemps émanait son étrange énergie était l'intérieur des Ardeleanu. Effondré sur une chaise, Liviu, rentré fort tard du « Verger de Badea » (où l'on faisait travailler les détenus désireux d'abréger leur peine) était en train de raconter à Saveta la rencontre qu'il venait de faire d'un de ses anciens camarades de faculté, pour l'heure pensionnaire du pénitencier.

Expulsée, pour ainsi dire, de chacun des trois endroits où les âmes se bandaient, Flavia, demeurée seule, s'arrogea le droit de s'évader du *paradis* et de se rendre à pied à la ville. Elle entra successivement dans deux cinémas pour en ressortir aussitôt. Les films, pellicules de quat'sous, étaient faits de bric et de broc et puaient l'invraisemblance. Dans l'état d'âme qui était le sien, peu lui importaient les propositions dénuées d'équi-

voque que lui adressaient plusieurs passants. Ceux-ci la suivirent un moment, puis, faute d'un encouragement ou d'un sourire, abandonnèrent leur chasse quand ils virent la jeune femme se diriger vers les Entreprises Agricoles, que les voyous fuyaient comme la peste. « Ça fait dans l'agriculture et pue le purin — Pouah ! »

— Vous connaissez donc très bien les environs, dit Veanu. Pourriez-vous me trouver des ouvriers?

— Ça, pour connaître les environs, je les connais. Je les connais aussi loin qu'Uioara, et plus loin encore, jusqu'à Tîrgu Mureş. Mais je ne vous promets pas, mon cher camarade, de trouver grand monde...

— Pourquoi pas? Qui connaît les villages, en connaît les habitants.

— Ah, autrefois, je ne dis pas, autrefois, avant — il articulait comme s'il s'agissait d'une époque d'avant le déluge — je connaissais tout le monde, et tout le monde me connaissait... Aujourd'hui, les vieux sont morts... quant aux autres, je n'ai jamais eu affaire à eux, ni avant, ni après...

— Je vous suis mal, jeta l'ingénieur; que signifie *avant* et *après?*

— Comment vous expliquer? Avant d'échouer dans ce *paradis* qui, vaille que vaille, a été un port pour beaucoup d'hommes dans mon cas, j'avais fait, jeune homme, un stage en enfer... Le *purgatoire* m'était interdit, vu que je ne suis pas uniate comme le camarade directeur...

Veanu faillit pouffer, mais se retint à temps.

— Mais que faisiez-vous *avant?* Il se donnait du mal pour faire parler le vieux bonhomme qui, déçu par l'absence de tout signe de vie du directeur, menaçait de se replier sur lui-même et de mesurer ses confidences. Et Veanu, pour qui *avant* et *après* étaient des termes dénués de toute signification, ressentait une soif immense, organique, de tout apprendre, de filtrer par sa sensibilité et sa conscience les grandes alluvions de l'histoire.

— Ce que je faisais? — reprit fort prosaïquement le *régisseur*. Oh, des tas de choses, comme tout sous-off de gendarmes à cette époque. Mais je n'ai jamais fait de mal aux gens du peuple, je vous prie de le croire... j'en suis issu, moi aussi — et je n'ai jamais rossé un ouvrier... Tout au contraire, on m'en voulait de faire trop bon ménage avec ceux d'Uioara, alors j'ai été muté au diable-vauvert, en pleine Dobroudja... par sanction disciplinaire. Si, par la suite, les ouvriers n'étaient pas venus prendre ma défense, au moment de mon procès, mes os auraient pourri dans cette Bastille... Parce qu'elle était pleine à craquer, de coupables et d'innocents...

— Vous dites? D'innocents? demanda, la voix émue, le jeune ingénieur.

Aussi rusé que sincère, le vieil homme lisait sur la physionomie de son interlocuteur une curiosité passionnée et inquiète; il le voyait en train de découvrir — combien tard ! — un monde cruel, inconnu, un monde qu'il commençait à connaître grâce aux livres et aux séances, mais sans en avoir la sensation intime et directe. Comme tout fils de paysan, Veanu avait, à l'époque des « contributions », partagé à sa manière les angoisses et les soucis de son père et de son aïeul de Zăpădia. Mais il n'avait jamais entendu parler de la détention — brève, il est vrai — de son frère aïné, Petre, accusé

de « nationalisme ». On s'était donné le mot pour le laisser dans l'ignorance — par négligence ou délibérément? Sans doute voulait-on surtout après la mort de Silvia, le protéger et épargner à son cœur des chagrins inutiles. . .

★

Ainsi, à coups de phrases maladroites, il racontait une vie réduite en poussière par le temps comme par une pierre de meule. Ses cheveux en paraissaient plus blancs. Il s'interrompait, un sentiment de culpabilité au cœur, condamné à la solitude, obsédé par le souvenir des membres de sa famille tués sous les bombes allemandes, et par celui de tous les visages qu'il avait vus, après la guerre, dans chacune de ses prisons. La poitrine soulevée de soupire, il aurait voulu se soustraire aux regards scrutateurs du jeune ingénieur . . .

Enfin, le téléphone s'obstinant à demeurer muet, et le directeur à ne point paraître, le régisseur lança à Veanu un regard inquiet avant de se décider à se décharger du dernier fardeau pesant sur ses paroles:

— Il y en avait, parmi eux, qui étaient toujours les premiers à tendre leur gamelle, notamment les anciens maires et les professeures, dans l'espoir d'être favorisés. Les militaires jamais, contrairement à ce que vous pourriez penser. Que voulez-vous, ils avaient fini par apprendre que j'avais, comme eux, porté des épaulettes . . . Il ménagea un bref silence, mais, l'ingénieur ne lui posant plus de questions, il reprit: — Les passe-droit, je ne les ai jamais admis ! Cela me valait des insultes, des inimitiés . . . Une fois, une seule, je me suis trouvé à court de rations — il en manquait dix. J'ai frappé à la porte pour me plaindre au gardien . . . L'imbécile m'a flanqué en cellule en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. On en a eu vent à la Sécurité et on envoya un officier instruire le cas. Ce n'était malheureusement pas le type de Ţara Oaşului, mais il m'a donné le temps de m'expliquer et s'est prononcé en ma faveur. Quelques jours plus tard, il m'a fait appeler dans son bureau. C'était encore, me disais-je, pour remplir des pages et des pages. Eh bien, pas du tout. Après m'avoir, une fois de plus, assommé de questions au sujet de ma déposition, il m'a demandé tout à trac si j'étais disposé à travailler.

— Je parie que vous avez dit oui, dit l'ingénieur, badin.

— Dame ! Dans ma famille, on n'a fait que trimer ! Je crois bien que j'étais disposé à travailler ! Où ça? m'a-t-il demandé. N'importe où, ai-je dit. Ce qui fait que le 21 mai on m'a élargi. Je me le rappelle parfaitement, c'était l'anniversaire du Parti communiste . . .

— Et de là, vous vous êtes amené direct dans ce *paradis*, hein, où on vous a accueilli tous drapeaux rouges au vent?

Veanu se sentait enfin soulagé, délivré. Désormais il pourrait interroger le *régisseur* tout son saoûl, sans risquer de l'irriter ou de l'agacer. En lui arrachant la vérité, une vérité subjective et tronquée, il avait toutes les chances de l'attirer dans ce tourbillon infiniment moins dangereux qu'était le secteur zootechnique de l'entreprise. Mais, à poursuivre de telles fins, sa soif de vérité et son désir de connaître la face cachée des événements ne

descendaient-ils pas bien bas? N'était-ce pas, une fois de plus, quitter les hautes sphères de l'histoire pour déchoir et suffoquer dans les zones asphyxiantes des soucis quotidiens? À tous risques Veanu se croyait obligé d'insister.

— Non, je ne suis pas entré immédiatement au *paradis*, répondit Petre Cîmpeanu. J'avais été condamné à une période de délégation à Uioara. En mai 53, on m'a fait venir ici en qualité de journalier. J'ai accepté; le patelin me rapprochait de chez moi, je pouvais faire un saut jusque chez ma mère, vieille et impotente. Mais le mieux, c'était d'en avoir fini avec la poussière suffocante du point de réception des céréales et les pleurnicheries des paysans.

— Quand avez-vous fait la connaissance du directeur?

— En 1956, quand on m'a versé ma retraite d'ancien militaire. À ce moment-là, il a osé m'embaucher pour de bon, passant par-dessus la tête des « cadres ». Ce n'était pas encore lui, le chef, mais pour ce qui est du métier, il valait dix ingénieurs. C'est qu'il assumait une grosse responsabilité, le malheureux, en m'embauchant! Pensez, des tas d'autres types dans mon genre venaient frapper à la porte du *Paradis*... À commencer par Gheorghe Badea... Bien plus tard est apparu le *défroqué*, votre pays, qui nous a valu notre sobriquet... Mais enfin, qu'est-ce qu'il fait, le directeur, pour ne pas venir? Si au moins il téléphonait... Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, là-bas!...

Veanu se leva.

— Eh bien, si vous ne m'aviez pas raconté tout cela, j'aurais peut-être fini par m'enfuir d'ici... j'aurais manqué d'énergie...

— Oh, j'en doute, répondit sans hésiter le *régisseur*. J'ai tout de suite vu à qui j'avais affaire, sans quoi je n'aurais pas déballé tout ça. Ce n'est pas que vous ne m'ayez pas tendu des pièges. Mais en pensant à la situation à laquelle vous venez de renoncer...

— Sans contredit, je n'ai pas quitté un enfer comme le vôtre, répliqua le jeune homme, passant un mouchoir chiffonné sur son visage pâle et transfiguré. Toujours est-il que j'ai abandonné quelque chose...

— Vous êtes trop jeune pour avoir quitté une autre femme — celle que vous aimez, vous l'avez amenée...

— En effet. La femme que j'aime m'a accompagné... Là-bas je n'ai abandonné que son ombre...

Dehors, l'air sentait l'orage; Veanu, scrutant d'un œil inquiet le ciel chargé de nuages bas et rampants, mit un certain temps à apercevoir, à la lumière d'une fenêtre du vieux château, la silhouette mouvante de Flavia. La jeune femme revenait de la ville de son pas calme et lent. Le temps ne lui faisant pas défaut, elle n'en sentait pas la présence, condensée en mouvements agités et fébriles. À ses yeux, il avait revêtu les aspects les plus divers; désormais le temps pour elle n'avait plus de visage; impassible et neutre, il se couchait à ses pieds. Flavia finit par remarquer le jeune homme ahuri qui se frottait les yeux.

— Bonsoir, camarade ingénieur, dit-elle, ralentissant le pas.

— Bonsoir, répondit Veanu, surpris par la voix dont les résonnances lui rappelaient son enfance. Voyez-vous ça ! Se balader à pareille heure en plein *paradis !*

— Mais oui ! répondit la jeune femme du tac au tac. Aux uns les séances, aux autres les balades. Chacun pour soi, dans sa solitude. Vous savez, le dimanche...

— Non, mais dites donc ! s'écria l'ingénieur.

Il s'était rapproché de Flavia et poursuivit son chemin à ses côtés, le long de l'allée des acacias menant au pavillon réservé aux hôtes.

— Ce n'est pas possible ! Vous me prenez donc pour un bureaucrate cinglé qui passe son temps à organiser des séances, même un dimanche ! Mais je viens à peine d'arriver et je ne connais personne.. Vous n'y êtes pas du tout, mademoiselle Flavia ; je suis juste allé voir le régisseur pour prendre de ses nouvelles. C'est quelqu'un de très bien, entre parenthèses ! Un pilier solide, quoique ancien, de cette bicoque sous le toit de laquelle, que cela nous plaise ou non, nous cohabiterons dorénavant. À moins qu'un oiseau de passage de votre espèce ne s'intéresse absolument pas à notre univers campagnard...

— Vous vous payez ma tête ! Je viens, vous le savez, de Blaj et non pas de Braşov, comme certaines personnes de ma connaissance...

— Mais je le sais, se hâta de répondre l'ingénieur. Et je n'ignore pas non plus d'où viennent tant d'autres. La question ici n'est pas de savoir d'où nous venons, mais si — et pour combien de temps — nous restons sur place... Être ou ne pas être dans l'agriculture...

— Pas du tout, répliqua Flavia. La question se pose en d'autres termes: être ou ne pas être seul... Ici, aux champs, ou à Blaj, ou à Braşov, ou sur la lune !...

Abasourdi par cette surprenante réplique, Veanu n'eut pas le loisir de se concentrer pour trouver la bonne réponse, car déjà on entendait, à l'autre bout de l'allée, la voix de Saveta et la voix de baryton de Liviu Ardeleanu. Les deux époux allaient, en amoureux, affronter les ténèbres de cette nuit de printemps.

— Ah ça !...

— Dites !

— Non, rien, soupira Flavia, résignée.

Elle se retrouvait nez à nez avec son père et Saveta, sa belle-mère...

Ce « rien » dicté par l'embarras, Liviu le trouva bien suspect. Sa fille lui semblait avoir tenu des propos douteux, gros de secrets, prometteurs de nouveaux rendez-vous nocturnes. Aussi le *défroqué* n'hésita-t-il pas à s'adresser aux deux jeunes gens comme à des malfaiteurs:

— Vous ici, à cette heure? D'où venez-vous donc?

Surpris par la sévérité du ton, Veanu fut cependant le premier à se ressaisir.

— Chacun revient de ses affaires.

— Halleluia ! s'écria Flavia, à qui n'avaient pas échappé les soupçons conçus par son père.

Un silence génant s'ensuivit, que Flavia finit par rompre:

— Tu fais fausse route, père. Nous nous sommes rencontrés par hasard, il n'y a pas cinq minutes... À peine a-t-on eu le temps de se dire bonsoir.

— Pourquoi, où et comment vous êtes-vous rencontrés? insista Ardeleanu avec une sévérité insolite.

— Laisse tomber, mon ami ! dit Saveta intervenant. Fiche-leur la paix. Qu'est-ce que tu es, à la fin? Comptable ou curé? C'est que tu confonds toujours...

Veanu se mit à rire. D'un rire nerveux, strident, artificiel, dont le défroqué se trouva tout décontenancé.

— Parfait ! finit-il pas dire, vaincu, résigné. Permets-moi de te rappeler, mon petit Veanu, qu'Eugenia doit être en train de s'ennuyer, seule au logis.

— Seule, c'est une façon de parler, osa dire Flavia.

— Tiens ! Avec qui est-elle?

— Avec tes sermons de jeunesse... confisqués par maman à Zăpădia...

Ces paroles eurent le don d'ahurir Liviu. Saveta tremblait à l'idée qu'une querelle de famille n'éclatât au beau milieu du parc. Bien conseillée par sa sensibilité et son intuition saine, elle se jeta dans la bataille.

— Allons, allons. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat...

— Bonne nuit, dit Veanu, pressé de se tirer de ce mauvais pas où l'avait mis la vie, toujours aux aguets et acharnée à semer les embarras sur sa route. Bonne nuit ! A demain !

« Lâche ! » voulait lui crier Flavia au visage. « Tu t'enfuis, espèce de poltron ! Ah, ces hommes ! Tous les mêmes ! Tu m'abandonnes aux mains de mon juge... pour lui faire croire qu'il s'agissait d'un vrai rendez-vous... »

Et tandis que Veanu se hâtait de regagner son pavillon, inquiet non pas de la solitude de Flavia, mais bien de celle d'Eugenia, Liviu prit sa fille par le bras avec une tendresse inaccoutumée, dont celle-ci fut non moins surprise que Saveta.

— Je te demande pardon, ma chérie. Ce que j'ai voulu dire, c'est...

— Je sais, l'interrompit-elle. Je ne dois pas m'acoquiner à lui, briser son ménage...

— Ne dis pas d'horreurs ! s'écria à nouveau Saveta, tandis que Liviu observait un silence gros de sous-entendus.

— Je m'en irai pas plus tard que demain, menaça Flavia. Être soupçonnée à chaque pas...

— Personne ne te soupçonne, reprit Saveta, tâchant de l'amadouer. Quelle idée aussi, mon pauvre Liviu, de les accabler de questions comme au confessionnal ! Tu sembles avoir oublié qu'avant d'en être arrivée là, à la suite de notre départ précipité, Flavia...

Cette dernière s'arrêta net.

— Où en suis-je arrivée ! demanda-t-elle d'un ton glacial et agressif.

— Je veux dire: tu es toute seule...

— Il vaut mieux qu'elle s'en aille, entendit-on dire le *défroqué* — Plutôt que de briser un ménage...

— Assez ! ordonna Saveta. Tu ne fais que proférer des énormités ! De quoi lui en veux-tu, à la fin? Tu ne l'as tout de même pas fait venir pour le plaisir de la blesser ! Allons, ressaisis-toi — (Elle adoptait le ton des anciens sermons de son mari) — Die-toi que notre fille — (elle soulignait ces paroles) — est venue nous rejoindre uniquement par affection pour toi.

Un coup de tonnerre assourdi mais déjà furieux, du côté de la montagne, interrompit ses propos. Saveta pressa bien fort le bras de Flavia, comme pour la protéger. Elle saisit ensuite la main de Liviu et entraîna tout son monde à la maison.

— Allez, on va bavarder bien gentiment, on débouchera une bonne bouteille, et vous ne mettrez pas longtemps à vous apercevoir que votre affection est plus forte que votre méfiance.

Soudain, sans savoir pourquoi, Flavia fondit en larmes. Elle se laissa emporter pas Saveta, qui, une fois de plus, eut l'occasion de lui prouver qu'elle n'avait rien d'une marâtre. Liviu, en revanche, s'était replongé dans son silence maussade, comme au retour d'une existence antérieure dont il aurait voulu effacer le souvenir.

Eugenia ne dormait pas. Elle avait attendu Veanu avec un calme et une patience dont elle ne se serait pas cru capable. Elle avait fermé les fenêtres donnant sur le parc; les éclairs y faisaient miroiter leurs reflets sanglants comme dans un four à chaux.

— Heureusement que te voilà ! dit-elle. Pour un peu, je m'éprenais du Père Liviu... Celui des sermons, ajouta-t-elle aussitôt, à la vue de la stupéfaction qu'elle lisait sur la physionomie de son mari.

— De mieux en mieux ! répondit Veanu.

— Je plaisantais. Regarde, j'ai déjà lu tout cela. Et tout est écrit de sa main... décidément, votre curé se posait une foule de questions, bien plus que je ne m'en pose en ce moment... Il s'acharnait à vouloir trouver la beauté de l'âme humaine, le bonheur...

— Et il les a trouvés? demanda l'ingénieur sur un ton neutre.

— Je n'en sais rien, mais je lui poserai la question. Si tu n'avais pas grand faim, nous pourrions aller les voir... un dimanche soir...

— Si, j'ai faim, dit Veanu. Et il pleuvra, par-dessus le marché...

Eugenia ne mit pas longtemps à comprendre que son mari ne tenait pas plus que cela à aller voir les Ardeleanu.

— Je vais chauffer du lait, veux-tu? demanda-t-elle.

— Non, je le boirai froid.

Il alla prendre la bouteille de lait dans le réfrigérateur.

— Tantôt, j'ai découvert quelqu'un de très bien...

— Décidément, c'est le jour des découvertes. C'est qui, ton bonhomme? Ce n'est pas Flavia, au moins?

— Non, ne te frappe pas... Il s'agit du régisseur, l'aide-de-camp du directeur... Voilà un homme qui, en une seule existence a trouvé le moyen d'en vivre dix...

— Je saisis mal...

— Je te raconterai cela à tête reposée... Quelqu'un qui est venu à bout de toutes ses épreuves simplement par amour des collines et des rives du pays, c'est quelqu'un sur qui on peut compter. Secondé par lui, j'arriverai à embaucher des gens capables de sortir le bétail du pétrin... Dès demain matin, je demanderai au directeur de me le céder; pourvu seulement qu'il rentre de Cluj...

— Qu'est-ce qu'il fiche à Cluj? demanda Eugenia.

— Il y cherche ce que nous avons fini par trouver ici: la paix.

— Comprends pas.

— Ce n'est pourtant pas difficile: la paix du mari dépend de l'emploi du temps de sa femme.

— Et celle de la femme de quoi dépend-elle?

— De l'angoisse du mari... Un mari trop béat devient vite embêtant, à moins qu'il ne soit suspect.

— Passionnant, ton cours ! Il est vrai que je vais encore en classe, et tu ne l'as pas oublié... Et d'abord, je ne suis pas une lycéenne quelconque. Forcée et désireuse de m'instruire, je dois mettre les bouchées doubles, et je ne dispose que d'un hiver et d'un printemps.

— À moi de ne pas comprendre ! s'écria Veanu, feignant l'étonnement. Qu'est-ce qu'il te reste à apprendre, ma petite Jenica, notamment au printemps !

— Des tas de choses. Pour commencer, je dois apprendre à me dépouiller de mes sens.

— Patatras ! — L'ingénieur tombait en proie à la perplexité — Tu ne te serais pas amourachée pour de bon des sermons du défroqué?

— Il s'agit bien de lui ! Je ne pense qu'à moi, à mes angoisses...

— Tes angoisses?

— Qui, mes angoisses du dimanche, mes angoisses de tous les jours...

Comme poussée par la peur, elle alla vite se coller au corps du jeune homme; elle craignait de le trouver las, indifférent, moins porté aux « attentions délicates » de naguère. Le retour à la terre, aux travaux des champs, dont la tyrannie avait pesé sur l'existence de ses parents et de ses aïeux, écartait peut-être le jeune ingénieur de la douceur veloutée de l'amour; il y avait, semblait-il, incompatibilité entre son métier et l'univers des choses menues réservées dans l'intimité d'une chambre, celle-ci eût-elle les dimensions de la pièce qu'ils occupaient et qui avait toutes les apparences d'une chambre d'hôtel.

Mais non, il ne s'agissait que d'une impression. La fatigue de Veanu était trompeuse. Son corps était pareil au ciel de cette nuit de printemps, frémissant sous l'étreinte des éclairs.

— Assez, gémit Eugenia bien plus tard. Tu serais capable de...

— De quoi?

— D'en venir aux mains avec le gosse pour ce malheureux corps de femme. À croire qu'il s'agit d'une cathédrale et non pas du siège du péché. . .

— Je m'en vais lui casser la gueule, moi, au *défroqué!* hurla l'ingénieur, tandis que ses doigts impatients et rudes parcouraient le visage de la jeune femme. Ses papiers, au feu ! Elle a eu une riche idée, cette conne de Flavia, de te faire ce beau cadeau. . .

— Je parie que si tu les lisais, tu ne penserais plus à les jeter au feu.

— Je m'en garderai bien. Ces sermons, mon grand-père a entendus des centaines de fois, et ma grand-mère aussi, et ma mère également. Mon âme est toute rouillée de tant de déceptions. . .

— Oh, les belles déceptions ! soupira Eugenia tout en quittant le lit pour aller ouvrir la fenêtre.

Les éclairs étaient maintenant à portée de main. Le génie de l'orage agitait le parc. Des gouttes grosses comme des œufs d'oiseau éclataient en se heurtant au feuillage, aux arbres, aux murs, aux vitres. Tout n'était que décharges nerveuses, le berceau où l'avenir, purifié de toute mémoire dormait d'un sommeil profond.

Au matin, le *régisseur* entreprit son directeur adoré.

— Je vous ai attendu longtemps hier soir. En compagnie du nouvel ingénieur du service zootechnique.

— Tiens ! Pourquoi? N'avait-il donc rien de mieux à faire un dimanche qu'à attendre mon retour? Est-ce pour la négliger qu'il a amené sa petite bonne femme? s'écria d'un ton irrité Petre Spineanu.

— Je n'en sais rien, je ne sais pas pourquoi il vous a attendu, et je ne sais pas davantage pourquoi vous n'êtes pas rentré. Ce que je sais, c'est qu'il a quelque chose d'important à vous dire. Oui, ce matin-même, et à mon sujet encore. . .

— Par exemple ! Qu'est-ce qu'il est en train de mijoter? Aurait-il l'intention de faire de vous le grand patron des étables, histoire de ne pas être affublé du sobriquet de ses prédécesseurs?

— Je n'en sais rien. . . C'est-à-dire, je ne crois pas. . . Paraît que je devrais faire la tournée des villages pour embaucher des types capables. . .

— Vous seriez d'accord?

— Je ne demanderais pas mieux, mais je crains de le décevoir.

— Pourqoui?

— Les vieux sont morts, et les jeunes, je ne las connais pas. . .

— Qui connaît les parents, connaît les rejetons. Laissez-vous guider par l'odeur du fromage et celle des galettes ! répliqua, badin, le directeur.

— Bon, très bien. Qu'il commence par venir vous voir, on en reparlera. Mais si vous me cédez, qui ferez-vous venir à ma place?

Le *régisseur* faisait l'important.

— Personne n'est irremplaçable, fut la réponse ambiguë du directeur.

— C'est bien vrai, ça ! Personne. Mais je ne serais tout de même pas fâché d'apprendre à qui vous seriez disposé à confier les clés du royaume. À qui remettrai-je toutes mes paperasses?

— Au défroqué, sans doute. M'a-t-on assez harcelé à cause de vous ! Il n'est que juste que vous soyez à la peine et que vous m'aidiez en ces heures difficiles...

Petre Cîmpeanu n'eut pas de mal à saisir le sens d'une confidence qui, d'ailleurs, ne le prenait pas au dépourvu.

— À cet égard mademoiselle Flavia, la fille d'Ardeleanu, vous serait d'un plus grand secours...

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter !

— Mais c'est que je ne plaisante pas ! Pensez donc: si votre dame entendait parler d'une jeune secrétaire, elle s'amènerait illico...

Le directeur n'eut pas le loisir de répondre, car la porte s'ouvrait pour livrer passage à son jeune et nouveau collaborateur, l'ingénieur Octavian Borcea; celui-ci étrennait une combinaison et ne sentait pas encore le purin. Il salua et entra dans le vif du sujet:

— Cédez-moi le régisseur et je reste à mon poste, sinon...

— Ça y est, j'attendais les menaces !

— Ah, je vous menace?

— Oui, de nous quitter.

— Il ne s'agit pas de vous quitter — simplement je demanderais à être muté à la section de mécanique, où je pourrais exercer mon métier et me débrouiller sans l'aide du camarade Cîmpeanu. Mais pour ce qui est du bétail...

— Marché conclu: je te cède le régisseur à titre de prêt et à condition que d'ici quinze jours tu me présentes un plan de bataille précisant la modalité et le terme de démarrage de la ferme...

— J'accepte, répondit Veanu sans hésiter. Je n'ai pas perdu mon temps et j'ai réfléchi...

— Tu agiras à ta guise. Tu feras appel à tes cellules grises, qui ne sont pas d'emprunt...

— D'emprunt? s'écria, ahuri, le *régisseur*, qui, contrairement à son habitude, n'avait pas quitté la pièce à l'entrée du jeune ingénieur.

— Mais oui, d'emprunt ! répéta le directeur, à l'intention de l'ingénieur. C'est qu'il y en a eu... Mais chacun ici prend la ferme (ou plutôt celle de l'État, ou de tout le monde, si tu préfères) sur sa tête... De mon côté, je prends — et j'ai toujours pris — vos activités sur ma tête à moi. Aussi personne ici n'en fait-il, n'en peut-il faire à sa tête.

— Car il y va de sa tête ! jeta l'ingénieur en riant et ajoutant son grain de sel au jeu de mots.

— Pas exactement, répliqua Petre Spineanu; mais s'il manque à consulter ses collègues, autant dire nous tous, et qu'il fasse un faux pas, personne ne lui tendra la perche. Quant à lui élever des statues...

— C'est dit. Et je sais déjà par où commencer... Parfaitement mon plan est tout tracé avant même que je comparaisse devant le conseil des dieux...

— Peut-on savoir ce que tu comptes faire? demanda le directeur.

— Eh bien, on commencera par les caves... Oh, ce n'est pas drôle ! Le numéro un, ce sera le directeur de la ferme viticole, celui que vous appelez le *poète*, parce que tout le monde ici, semble-t-il, est affublé d'un sobriquet. Le secrétaire du parti, c'est bien lui?

— Parfaitement, dit le directeur; et qui plus est, élu à l'unanimité des voix sauf une: la sienne. Je le répète, agis à ta guise ! Prends le régisseur par la peau du cou, va trouver le Poète, fais ce qu'il te plaît, mais si d'ici quinze jours tu t'amènes sans ton plan, ce sera gare à toi !

— D'accord. Salut !

Veanu avait hâte, passant sous les hautes voûtes, de retrouver la pureté du jour. Humide, fragile, l'air était du cristal arraché au four de la tempête.

— Traître ! lança non sans sympathie Spineanu au *régisseur*, dès que le jeune Borcea eut refermé la porte.

— Mais non, je ne vous trahis pas. Et il n'y a pas de combine non plus. Oh, j'ai bien réfléchi. En m'en allant pour un petit temps, je vous rends service, au contraire. Vous engagerez, comme je vous l'ai proposé, Flavia, la fille du *défroqué*, ce qui fera crever de rage votre dame...

— Du calme ! Je ne tiens pas du tout à être entre deux feux. Un seul suffit à mon bonheur, d'autant plus que le coup est porté en traître...

— Croyez-en mes cheveux blancs. Mon métier *d'avant* m'en a fait voir des vertes et des pas mûres... J'en ai connu, je vous jure, et des dames autrement huppées, et des coquines ! Eh bien, Il n'y a rien qui fasse peur à une femme de l'âge de votre dame, comme l'apparition d'une femme plus jeune qu'elle...

— Comme vous y allez ! Vous savez, je me suis laissé dire que la fille d'Ardeleanu n'était pas une sainte de vitrail... Il paraît que tout Blaj lui a passé dessus...

— Tant mieux pour elle ! Faut bien que jeunesse se passe et à tout péché, miséricorde ! Mais une fois sous vos ordres, elle n'aura plus qu'à marcher droit. Pensez donc ! C'est vous qui avez repêché des « ci-devant » comme nous !

— Des « ci-devant » comme vous?

— Mais bien sûr: Badea, le défroqué, moi-même... Et Saveta aussi...

— Ah, non ! Laissez tomber ! Il ne manque plus que ça, qu'on aille raconter que c'est moi, au lieu de son mari, qui me serais occupé d'elle. Un mot de plus et je démissionne !

— En voilà une idée ! Ce serait injuste — et d'abord, vous perdriez votre temps ! s'écria le *régisseur*. Suivez mon conseil: engagez Flavia, au moins à titre temporaire, et je vous fiche mon billet que le danseur de votre dame ne fera plus long feu. Quant à Flavia, rassurez-vous, elle ne va pas tarder à faire les belles nuits d'un de nos ouvriers ou de nous chauffeurs.... parce que ça ne manque pas de célibataires dans le coin... Notre *défroqué* sera bientôt appelé à bénir une union...

— Amen ! dit le directeur. Je vous donne congé à partir de demain. Je m'arrangerai comme je pourrai. En attendant, appelez-moi le directeur de la ferme numéro cinq; j'ai à lui parler.

— Je veux bien, mais c'est l'heure où il est aux champs...

— Tiens, c'est vrai ! C'est moi qui irai le retrouver. Je rentrerai vers midi... Prévenez Liviu...

Le siège de la ferme viticole se trouvait à Cernut, au pied des collines, sur la rive opposée du Mureş. Deux kilomètres la séparaient du château où s'était installée, dès le début, la direction des entreprises.

— Il a été joliment bien inspiré, le type qui a eu l'idée de nous loger à bonne distance du château ! dit le *poète*, qui n'était autre que Gheorghe Bucur, ingénieur viticulteur.

— Oui, pourquoi? demanda Veanu.

Il s'était arrêté au seuil de la nouvelle bâtisse à la terrasse style Brancovan. Les voûtes donnaient accès aux caves profondes bondées de tonneaux de toutes tailles, qui y somnolaient tels des hippopotames.

— Parce que s'était le seul moyen d'établir la distance voulue entre les caves et la direction, autrement dit entre le verre et le palais.

— Et qui était le type? demanda, tel un écolier, Veanu.

— Vous l'ignorez? On voit bien que vous faites vos premiers pas. Où auriez-vous pu faire sa connaissance ! C'est le père de nos entreprises, le monsieur qui s'occupe de la *rentabilité*. C'est lui qui a nommé des gens capables à tous les postes.

— Je ne le connais pas, je n'en ai jamais entendu parler.

— Irrascible, mais juste, il s'est fait autant d'amis que d'ennemis. Pour moi, je l'admire et je me considère son élève. Les vignobles, les vins, il s'y connaissait mieux qu'un poète. Malheureusement, il ne savait pas boire, il ne tenait pas le coup...

— C'est le moindre de ses péchés ! dit le nouveau venu; et, après une hésitation: pourquoi vous a-t-on surnommé le *poète*? Composez-vous des poèmes, par hasard?

— C'est gentil à vous de me poser la question, au lieu de répéter machinalement ce que disent les autres. La réponse est: non, je ne suis pas poète, je ne compose pas de poésies. Je ne suis même pas dans les nuages...

— Auquel cas, vous n'auriez pas été nommé au poste...

— Au poste de quoi?

— De secrétaire.

— Je l'ignore. Pour ma part, voyez-vous, il me semble que seul un brin de poésie m'aurait habilité à l'occuper. À moins d'être emporté par l'enthousiasme des poètes, on risque fort, exerçant ces fonctions, de faire fausse route.

— Hélas, les poètes sont tristes...

— Dame ! S'ils ne l'étaient pas, ce ne seraient que des musiciens de quat'sous, des paroliers de musique légère auxquels s'en prennent les

journaux. Mon sobriquet a une autre origine. C'est le tribut que je suis obligé de payer au village où je vis le jour — le berceau d'un grand poète.

— Quel est ce village?

— Lancrăm.

— C'est là qu'est enterré Lucian Blaga.

— Un tombeau c'est en quelque sorte un berceau: « *Me voilà revenu au village, fraternisant avec les ombres...* »

— Quelle joie de vous avoir rencontré ! s'écria, ému, Veanu. Moi-même, j'adore Blaga, et surtout ses *Princesses...*

En prononçant ces paroles, le jeune ingénieur sentit une grande pâleur envahir son visage et lui monter au front, tandis qu'une sueur froide retombait en grosses gouttes sur ses yeux humides.

Le *poète* ne quittait pas du regard ce jeune homme sorti du commun et si manifestement ému. Il l'invita à passer sous la voûte pour se rendre à la cave.

— Autant nous mettre à l'abri du soleil pour bavarder à l'aise. Après chaque ondée, il fait montre d'un regain de vigueur — C'est vraiment le soleil des morts...

Cette métaphore fit à Veanu l'effet d'un second coup. Profondément troublé, il descendit les marches hautes et larges, en se tenant aux murs, tel un aveugle découvrant son infirmité.

La voix de Gheorghe Bucur le tira de son étourdissement foudroyant.

— Pouvez-vous lire l'inscription au-dessus de la porte?

— Oui, finit par dire Veanu au bout d'un assez long moment.

Pâle, attentif, il se mit à déchiffrer les mots: « Entre qui veut... le sommelier... Sort qui peut... répond à toutes ses questions ».

— J'ai paraphrasé, remarqua le poète, le dicton de la « Junimea »... Vous le connaissez, j'imagine?

— Évidemment, begaya Veanu, au en s'essuyant le front de la main.

Il avait omis de se munir d'un mouchoir. La fraîcheur sous la voûte le remit d'aplomb; sa respiration reprenant normalement, son hôte ne s'informa pas de la cause de son malaise.

— Avez-vous suivi les cours du jour ou du soir?

— De quels cours voulez-vous parler?

— Des cours du lycée.

— J'ai suivi les cours du soir, à Blaj.

— En ce cas, vous saisissez... À Blaj, la littérature roumaine était à l'honneur. Ce dicton, ou, si vous préférez, ma paraphrase m'a d'abord valu un fameux savon. Un camarade du département, s'était amené, histoire de faire ma connaissance — qu'il disait — et de me donner des directives. Un type très fort, je vous jure ! Il m'a enquiquiné pendant un bon moment pour savoir pourquoi, au lieu du dicton de la « Junimea », je n'avais pas inscrit notre mot d'ordre quotidien: « Prolétaires du monde entier, unissez-vous ! »

— L'histoire a eu des suites? demanda Veanu, plutôt par politesse.

— Aucune. Je lui ai répondu que je ne comptais pas organiser des réunions dans les caves. Celles-ci sont faites pour n'abriter que des tonneaux et des tonneaux bien pleins par-dessus le marché. Aussi, pour le calmer, lui ai-je proposé un dicton plus banal: « Tout pour la rentabilité ! » À cette époque-là, on ne parlait que de ça, à la section viticole, et je crois savoir que c'est aujourd'hui le mot de passe à la ferme, que je vous souhaite, jeune homme, de diriger de votre mieux. Toujours est-il que le second dicton n'eut pas l'heur a lui plaire davantage. Si je ne m'abuse, il est allé jusqu'à bougonner quelque chose au sujet de ce « sacré terme bourgeois ». Je lui ai alors proposé la dénomination « Salle d'éducation morale ».

— Et il a été d'accord?

— Évidemment non ! Parce que le monsieur tellement à cheval sur les principes s'était amené avec un tas de dames-jeannes vides...

Veanu commençait à s'amuser. Le poète n'était nullement l'ennemi de la rigolade.

— Voilà donc l'origine de ma fonction et de mon sobriquet, poursuivit Gheorghe Bucur. Je les dois à des dictons. Et, plus encore, à saint Petre Spineanu. Mais oui, dit-il, remarquant l'air légèrement ahuri de son hôte. Oh, c'est un petit malin; tour à tour critiqué et porté aux nues par l'administration du département, il a demandé pour moi, l'automne venu, la direction de la ferme viticole. Et c'est également sur sa proposition qu'on a fait de moi le secrétaire du parti pour toute l'entreprise. Je n'en menais pas large, je vous jure, car je savais à quoi m'attendre. « Pour l'amour du ciel, m'a dit la directeur, ça ne te dit rien d'être le gardien de la sagesse? »

— Je ne comprends pas, dit Veanu, l'interrompant.

— En clair: maître des caves et des vins; ce n'est pas à un natif de Tîrnava comme vous que j'apprendrai que le vin est à l'origine de toute sagesse et de toutes les folies. Comment, dans ces conditions, remplir les devoirs imposés par le parti?

— Et finalement?

— Finalement, j'en suis au point où vous me voyez. On m'a élu malgré moi. Rusé renard, le directeur a fait jouer tous ses arguments. J'ai eu beau m'expliquer, on a voté pour moi, m'accusant de faire la petite bouche ! Alors, une fois en place, je me suis entouré de remparts.

— En quoi faisant?

— En griffonnant une foule de maximes et d'aphorismes sur les murs des caves et sur les fûts.

— Des maximes de votre cru?

— Non, de celui de mon illustre « pays ».

— On ne vous est pas tombé dessus?

— Oh, là, là ! Mais j'ai eu la chance d'avoir un directeur comme le nôtre. Originaire, comme vous, de Blaj, il aime la littérature et cite les auteurs latins et grecs, car il a fait ses études chez les bons pères... Il lui en a cuit, d'ailleurs. Mais je vois que vous brûlez d'impatience de visiter les caves — allons-y !

À la cave, de fortes ampoules éclairaient l'espace séparant les deux longues files de tonneaux, pareilles à deux convois de citernes oubliées dans quelque gare de triage souterraine.

— On travaille dur ici, dit le poète, sans prendre le temps de souffler, à l'encontre de ce que s'imaginent les personnes non averties. Les cinq premières années, le vin est en proie à l'excitation de la jeunesse. Au printemps, quand fleurit la vigne, il fermente. Il s'agit alors de l'écumer et de le filtrer afin que, une fois expédié, il ne provoque pas de migraines....

— Eh bien, après la soirée de samedi, je l'ai eue, moi, la migraine, jeta Veanu, désireux d'observer la réaction d'un tiers des fonctions et des sobriquets cumulés par Gheorghe Bucur.

— J'avais fourni tout exprès du vin de moins bonne qualité et légèrement frelaté, de crainte que quelqu'un ne perdît la tête...

— Merci, j'ai compris le sens de la parabole, dit Veanu. Oh, le joli bar de style roumain que vous avez là ! Mais ne désirez-vous pas...

— Mais oui, mais oui. Je ne mets pas les gens à la porte, moi, je les forme. Qui s'est donné la peine de descendre doit pouvoir remonter en beauté.

— Expliquez-vous !

— Il faut apprendre à percer les secrets du vin. C'est le seul moyen de le respecter. Mais nous déchiffrions, me semble-t-il le sens de certains aphorismes...

— Signés Blaga?

— Non, le directeur en a ajouté plusieurs en latin et en grec.

— Au sujet du vin?

— Non, au sujet de l'homme.

Et tandis que le *poète* se perdait dans le défilé interminable des fûts, prodiguant des conseils aux techniciens et aux ouvriers qui s'affairaient autour des pompes électriques et maniaient d'immenses éprouvettes de laboratoire, Veanu s'amusait à lire les grafitti. Il y en avait, écrits à la craie, jusque sur les tablettes noires appuyées aux fûts et d'autres sur les douves mêmes des tonneaux. Il commença par lire la maxime pendue au-dessus d'une table ronde entourée de chaises en bois, dont le style rappelait celui de la « Table du silence » sculptée par Brâncuşi: « Le combat profite surtout à qui préfère le combat même à la victoire ». Au-dessous, le directeur avait noté de sa main: « Tulit alter honores » (Virgile). Qu'est-ce à dire? se demanda le jeune ingénieur. L'homme est donc escamoté par un autre? Drôle d'association d'idées ! Incapable d'en pénétrer la signification, Veanu n'en comprenait pas davantage le rapprochement. La hâte le poussait à vouloir tout regarder à la fois, les murs, les tonneaux. Une tablette noire portait, écrits à la craie, les mots suivants: « La philosophie du lierre: ramper pour s'élever ! » et au-dessous: « Seules les circonstances instruisent un sot » (Homère). Derechef contrarié, Veanu se dirigea vers un tonneau gigantesque, sur les douves duquel étaient indiquées la variété du vin, la date de la cueillette, la concentration alcoolique et la quantité de sucre; on y avait ajouté un dicton: « La destinée est un abîme où l'on ne tombe qu'à force de le fixer. »

Il n'y avait pas eu de place pour une seconde inscription. En revanche, le mammouth qui faisait face au premier portait une maxime latine: « In vitium ducit culpae fuga » (Horace).

— Je donne ma langue au chat, dit Veanu au poète, qui venait à lui, deux flacons poussiéreux à la main.

— Allons donc ! C'est presque du roumain. Avoir fait ses études à Blaj et ne pas être fichu de traduire cinq mots de latin !

— Je confonds le vice et l'erreur, répondit Veanu.

— Il est vrai, la distance est courte de l'un à l'autre, mais le sens exact est celui-ci: fuir l'erreur mène à erreur plus grande, précisa Gheorghe Bucur. À présent, venez que je vous présente au roi et à la reine de nos vins. N'allez surtout pas vous imaginer que tous nos vins sont de la qualité de celui de samedi soir...

— J'ai eu de terribles migraines, à croire que j'avais vidé tout un tonneau de métabisulphite.

— À la bonne heure ! Vous vous y connaissez en médicaments de notre cru !

— Comme tout natif de Tîrnava qui se respecte, répondit l'ingénieur, sans quitter des yeux les tablettes non encore déchiffrées.

— Regardez celle-là ! dit le *poète*, en montrant une du doigt. Elle intrigue la plupart des visiteurs: « Ce ne sont pas les imbéciles qui profèrent les plus grandes bêtises, mais les gens d'intelligence médiocre en quête d'originalité ».

— Parce que la plupart des gens sont médiocres, répliqua Veanu.

— Il est malaisé de s'en rendre compte avant d'avoir pris plusieurs verres. L'examen de passage vraiment dur suit.

— Vous vous livrez en quelque sorte à des tests.

— Si vous voulez. Je scrute les âmes, et la mienne par la même occasion, d'une manière souvent impitoyable.

— Autrement dit, ma personne aussi...

— Non, l'interrompit le *poète*. Ne confondons pas. Vous êtes venu me trouver, j'en suis convaincu, par ordre du directeur, officiellement...

— Pas du tout ! s'écria Veanu, personne ne m'a fait venir, parce que...

— Peu importe ! Quoi qu'il en soit, vous me voyez ravi, car j'ai un principe, moi aussi, que je tiens de ma mère: « Quand on fait la connaissance de quelqu'un, on commence par se présenter ». Je vous en ai dit assez long, à votre tour maintenant... mais non pas avant d'avoir pris un verre à la « Table du silence ». Une façon de parler, d'ailleurs, car c'est autour de cette table que l'on échange le plus de propos dans cette cave.

— Je ne sais si je pourrai boire du vin, bredouilla Veanu. Ce matin je n'ai bu que du lait, à jeun, comme dans mon enfance.

— Aucune importance. J'ai du pain dans mon buffet. Nous ne mélangerons pas le lait et le vin, et pas davantage les verres. La méthode classique aux pommes n'est employée que pour les dégustations officielles assorties de notes...

— Je vous remercie. À vrai dire, j'étais venu uniquement pour vous faire part de certaines idées... Vous savez, quand on assume à contre-cœur de lourdes responsabilités, on commence par s'en faire...

— *Pour l'instant*, souligna le secrétaire. Au début tout paraît très dur et l'on se bute, mais au bout d'un certain temps on a l'impression de n'avoir fait que ça toute la vie. Tout paraît simple comme bonjour et l'on finit par y prendre plaisir. Vous connaissez le proverbe: « Chercheur de trésors ne fouille que le sol ».

— Pourvu que cet *instant* ne s'éternise pas. Je ne fais pas mon métier ici.

— Ne vous frappez pas ! Le bonheur consiste à traire les vaches et la vigne.

— Le proverbe vaut peut-être pour la vigne, mais, à ce qu'il me semble, les trayeurs se succèdent à un rythme vertigineux et le lait des vaches tarit. Et encore, s'il n'y en avait qu'une ! Mais, vous ne l'ignorez pas, nous en avons 550 ! Dont plus de la moitié sont de vieilles bêtes...

— Hé oui ! C'est l'œuvre de votre prédécesseur, le nôtre, autant dire, car nous avons trop longtemps toléré parmi nous ce parvenu. Quand je l'ai fait venir pour le soumettre aux tests, j'ai commencé par lui flanquer une cuite; j'ai déballé tout mon paquet, après quoi je lui ai montré l'inscription que porte le grand tonneau, là, tout au fond: « La nature ne se dément jamais; le serpent fait des détours lors même que le chemin est droit. »

— Quelle a été sa réponse?

— Des pleurs, des hoquets ! Il a même fini par dégobiller.

— Il aura été malade...

— Oui, d'un cancer du caractère... Avec des gens de cette trempe — à qui je n'aurais jamais confié la traite des vaches, que dis-je, le sarclage des vignes — ce n'était pas sorcier d'en arriver là !

— Mais pourquoi avoir attendu tout ce temps?

Spontanément, le jeune homme mettait son interlocuteur au pied du mur.

On but un verre de « Feteasca royale », après quoi le *poète* prit son visiteur par la main et le conduisit devant une tablette.

— Lisez ! lui dit-il.

— « Seigneur, ne permettez jamais que je sois content de moi ! »

— Comprenez-vous? — Gheorghe Bucur lui secouait l'épaule — Je n'ai pas osé le dire en face au directeur, qui avait fait venir le bonhomme de Cluj. J'ai eu tort. C'est pourquoi je l'ai obligé par la suite de se mettre en quête de quelqu'un de capable — de vous ! Et puis, je lui ai fait écrire une maxime latine; de cette façon il retiendra la leçon.

— Qu'a-t-il écrit?

— Lisez !

Le poète mena Veanu vers un autre tonneau, non moins gigantesque, mais qui sonnait creux. Jusqu'à la récolte suivante, il ferait songer à une saline.

— « Saxa malum refero rursus ad icta pedem » (Ovide), lut Veanu et il secoua la tête en signe d'ignorance.

— Traduisez, monsieur l'élève des bons pères de Blaj: À force de me heurter à la même pierre, je ferai un faux pas... Sans doute le directeur a-t-il compris ce qu'il venait de noter de sa main. Ainsi, en vous faisant venir de Brașov...

— Ce n'est pas lui qui m'a fait venir, s'écria Veanu. Je suis venu de mon propre mouvement..

— Tiens, pourquoi?

La question avait été posée d'une voix sèche et coupante.

— C'est une longue histoire... Mais je m'en voudrais de vous retenir trop longtemps, surtout le jour même où j'eus la joie et l'honneur de m'enfoncer sous un sol pavé de sagesse.

— Pas de faux-fuyants, vous y perdriez votre temps !

— Des affaires de famille, murmura Veanu. Prenez-le comme vous voudrez. Malgré les apparences, je ne fais pas le démagogue... Je désirais me rapprocher de mon village... Mon grand-père est mort au mois de février, ma grand-mère est restée toute seule... C'est-à-dire, mon père est auprès d'elle, mais il s'est remarié et il y a mésintelligence...

Les mots se heurtaient, s'entrecoupaient. Le jeune homme était manifestement mal à l'aise.

— Et votre femme, si jeune, si fine, où l'avez-vous rencontrée?

— C'est un cadeau du père Noël, répondit Veanu, essayant de plaisanter, de crainte de se voir demander des détails.

— Mes compliments ! Vous lui aurez chanté quelque beau noël de votre village — À son tour, le *poète* s'essayait au badinage — Quoi qu'il en soit, je vous fais mes meilleurs vœux. Je suis charmé de votre venue. Et, pour reprendre le mot de l'abbé-comptable: croissez et multipliez la population du *paradis !*

— Je vous remercie à mon tour de... et Veanu vida un nouveau verre — mon Dieu, oui, de l'amabilité de votre accueil... Pour ce qui est de la ferme (dont les difficultés vous sont plus familières qu'à moi-même), je présenterai un rapport, d'ici quinze jours, au conseil de direction... J'ai pris date avec le directeur....

— Est-il rentré de Cluj?

— Oui.

— En forme?

— Aussi dispos que samedi soir.

— Il l'est toujours. Même quand il tremble de froid, il prétend qu'il fait beau. Il mourra, le sourire aux lèvres...

— Voyez, cette maxime n'est-elle pas écrite de votre main?

— Laquelle?

— « Quand on découvre que l'existence est dénuée de signification, il n'y a plus qu'à lui en trouver une. »

— Misérable, vous les avez donc toutes lues ! Et moi qui pensais, après un verre de Traminer, vous montrer d'autres aphorismes... ceux qui conviennent le mieux à un début d'ivresse...

— Je me nourrirai de leur sagesse à ma prochaine visite... Peut-être avant la séance du conseil... Mais pour ce qui est de me griser, il n'y aura pas mèche ! Songez donc: tout enfant, je sarclais déjà la vigne ! Et, tel Sisyphe courbé sous sa pierre bleuie par l'éclair, je portais le soufroir au dos...

— Ah, mais, dites donc ! C'est que vous allez me déposséder de mon sobriquet ! s'écria le poète en le menaçant du doigt.

Veanu remonta aisément les hautes marches qui se découpaient sur l'entrée de la cave. Dehors, le jour était tranchant comme un bistouri. À la suite de l'ingénieur, Gheorghe Bucur, tout ensemble joyeux et triste, ne cessait de répéter sans bien savoir pourquoi: « Ah, mon enfant ! Pourvu que tout marche bien et que tu augmentes la population du *paradis !* »

Au cours de la quinzaine suivante, il y eut une vague de chaleur tout à fait inhabituelle; dans la dépression profonde creusée entre les Monts Apuseni et les collines du Mureş, on suffoquait. Le moindre bout de terrain, chaque branche, chaque feuille acquirent éclat et vigueur et une carnation de jeune pousse. Dans ce décor, l'âme de Veanu s'apaisa ou, du moins, crut-elle avoir trouvé la paix... Sans doute n'était-ce guère qu'une illusion. Parfois, le jeune homme tombait en proie à une nostalgie d'enfant, dans ces moments-là, les images d'Eugenia et de Liliana se troublaient en se superposant, tantôt, tel un point minuscule suspendu au loin dans un espace incertain, tantôt se précipitant vers lui à la vitesse d'une nébuleuse enflammée; et il se languissait alors d'un visage, toujours le même, dont la main savante des peintres d'icônes de jadis avait dessiné les traits desséchés — le visage de sa grand-mère. Sa grand-mère Marie, n'était-ce pas aussi un peu pour elle qu'il avait hâtivement quitté Braşov? Il avait voulu se rapprocher d'elle pour la mettre à l'abri de la solitude et de la méchanceté, de ses interminables querelles avec les vivants et les morts, dans l'espoir de lui apporter la paix et de mettre fin aux reproches dont elle continuait d'accabler le vieil Artimon, son mari: Ah, s'il l'avait écouté au lieu de quitter, malade comme il l'était, leur petit-fils établi à Bucarest ! Pourquoi aussi s'était-il obstiné à balayer la neige amoncelée dans la cour et à ramasser les œufs gelés dans les pondoirs ! S'il avait suivi ses conseils, le froid n'aurait pas, pénétrant ses os jusqu'à la moelle, arraché son âme à son pauvre corps.

Comme Veanu se languissait de sa mère-grand, car c'est ainsi que l'appelaient ses petits-enfants et les enfants de ceux-ci ! Il voulait, gonflé de fierté, lui présenter Eugenia et le *petit* issu de leur sang, un vrai Borcea, impatient de voir le jour. Et il voulait aussi — il en convenait — se réconcilier avec madame Veronica, sa belle-mère, dont le cœur était moins méchant que les propos.

Il n'avait pas eu grand mal à convaincre Eugenia de quitter le paradis des défroqués du samedi au lundi; saint Pierre mettrait une voiture à leur

disposition. L'autorisation n'avait été accordée qu'au prix des plus solennels serments de rentrer en temps voulu et de ne pas disparaître avec la jeune femme, à l'instar de ses innombrables prédécesseurs. « A vous de jurer, petite madame ! avait ordonné le directeur à Eugenia. Ses serments à lui, je n'en fais aucun cas — n'est-il pas du même pays que le défroqué ? » « Je le jure ! », avait répondu Eugenia. Veanu et sa grand-mère ne s'étaient pas quittés, à croire qu'ils préparaient une expédition extra-terrestre; leurs chuchotements ininterrompus avaient fini pas étonner, exaspérer Octavian et *elle*, Livia, la bru que la vieille n'appelait jamais par son nom, la mère-grand s'était montrée ravie de la grossesse d'Eugenia et l'avait prise à part, dans un coin du jardin, pour lui donner des conseils en vue de la venue au monde du *petit*. Enfin, le jeune ménage avança son retour et fut rendu à Arcud dimanche soir, sain et sauf. « Je suis désolée que Mère-grand ne se soit pas jointe à nous ! soupira Eugenia. Maman, elle... » « Nous finirons par nous réconcilier avec elle, tu verras, dit Veanu pour la consoler. Peu avant la naissance du *petit*, elle viendra de son propre mouvement »...

Au moment où ils franchissaient la grille en fer laqué des Entreprises, un veilleur de nuit, pressé de prendre son travail, fit signe à Veanu de stopper.

— Camarade ingénieur, Monsieur le directeur vous demande.

— Pourvu qu'il ne soit rien arrivé ! s'écria Eugenia, inquiète.

— Rien du tout ! rassure-toi. Passons d'abord chez les Ardeleanu, ils nous mettront au courant.

Flavia seule était au logis. À la vue du jeune ménage, elle bondit de joie.

— Soyez les bienvenus ! Voyons, que m'avez-vous apporté de beau?

Cette question rappela à Veanu que de mémoire d'homme on n'avait vu quelqu'un quitter un foyer de paysan, quelque modeste que fût celui-ci, sans en rapporter un don.

— Eh bien, bredouilla-t-il, tout le monde vous envoie mille choses, et croyez bien qu'on n'a pas cassé de sucre sur votre dos... Et voici Jenica qui mourait d'impatience de vous retrouver.

— J'ai beaucoup pensé à vous, dit Eugenia, complétant les improvisations de son mari.

Quand ce dernier apprit que Liviu Ardeleanu se trouvait au bureau en compagnie du directeur et du *poète*, il comprit aussitôt de quoi il retournait et se hâta d'aller les rejoindre.

— Je vous laisse, vous avez certainement mille choses à vous dire, pensez donc: vous ne vous êtes pas revues depuis avant-hier. Jenica, tu donneras à Flavia des nouvelles de Zăpădia et tu lui raconteras tout ce que t'a confié Mère-grand.

— Ne me fais pas la leçon ! — Eugenia grondait son mari pour s'amuser — Et arrange-toi pour rentrer avant l'aube. J'ai peur de dormir toute seule.

Au château, il trouva les trois hommes en compagnie du *régisseur*, qui, le crayon à la main, réglait du papier, tandis que Liviu travaillait à une calculatrice électrique dont les bandes étroites indiquaient les résultats d'in-

nombrables additions, multiplications et soustractions; on rédigeait, en effet, en plusieurs versions, un texte prévoyant les mesures exigées par l'amélioration de la section zootechnique, que Gheorghe Bucur se disposait à présenter le lendemain matin au Comité départemental du parti. Les démarches tentées par Veanu, la semaine précédente, après la séance bizarrement improvisée, semblaient avoir produit leur effet puisqu'on ne se contentait pas d'avis et d'idées générales et que l'on demandait plusieurs versions des mesures proposées.

— Eh bien, dépêche-toi, camarade *Pour-l'Instant!* jeta le directeur, fidèle à sa manière, en guise d'accueil. Tes idées seront cause que nous deviendrons bientôt des zootechniciens avisés.

— Plût au ciel, camarade directeur, qu'il en soit ainsi! Mais permettez-moi d'en douter, répondit Veanu sur le même ton. Vous auriez aussi bien fait de ne pas vous vanter auprès du directeur d'Advei de ne plus avoir besoin de l'ingénieur Bărbat...

Spineanu prit Veanu par les épaules et le secoua frénétiquement.

— Dis donc, mon bon, ce n'est tout de même pas pour ça que je t'ai prêté une voiture et que je t'ai exempté de la messe du dimanche — tu sais bien de quelle messe il s'agit, hein? L'analyse des cultures de légumes... Au lieu d'aller voir tes parents et ta belle-mère, comme il en était question, tu n'aurais pas par hasard, fait la tournée d'entreprises analogues pour te renseigner? Non, mais tu es plus parfait que nature! Tu as ramené une armée de valets d'étable, au moins!... C'est le *régisseur* qui sera content de ne plus avoir à écrémer les villages d'alentour...

Le *poète* fixait Veanu avec insistance. Le jeune homme lui paraissait fatigué, ahuri par cette cascade de questions.

— Je suis charmé, mon petit, lui dit-il d'un ton complice, que vous ayez compris comme il se doit les vers de qui vous savez. « *Je me retrouve sur mon premier chemin, le chemin de mes pères...* »

— Pour ce qui est de me retrouver, je me suis retrouvé, fut la prosaïque réponse donnée par le jeune ingénieur aux deux hommes à la fois — Mais pas plus de valets d'étable que dans le creux de ma main. Des vieux, nous en avons bien assez, et le *régisseur* s'en occupe...

— Il n'y a pas de quoi rire! Petre Cîmpeanu était enchanté de pouvoir enfin dire son mot — les vieux amenés par moi ne perdent pas leur temps. Si on nous autorise à les rétribuer un peu mieux, ils feront venir leurs fils.

— Voire, dit Veanu. Une meilleure rétribution assortie d'une dame-jeanne de vin par semaine. Qu'en pensez-vous, camarade Bucur?

— Exclu! lança le *défroqué*, levant les yeux de sur ses chiffres. C'est illégal.

— Tout est légal quand il s'agit de rémunérer du bon travail, dit le *poète*, qui avait compris.

— Au prix de revient, précisa Veanu. Pas gratis, bien sûr. Un litre de vin nous en rapportera mille de lait.

— Je serais curieux de savoir qui t'a soufflé ces idées, dit le directeur.

GINA HAGIU:
Matinée d'été (huile)

ION PETROVICI:
À ma fenêtre (lavis)

— Personne, répondit Veanu, de crainte de trahir quelqu'un. Pour peu que *Saint-Pierre* ferme les yeux, que le *poète* fournisse le vin et que le *défroqué* joue l'ignorant, nous verrons affluer les jeunes... Quant aux vieux, nous les attacherons à l'établissement jusqu'à la fin de leurs jours.

— Amen, dit Petre Spineanu. Ni vu, ni connu ! Pour Liviu, il me semble bien que, ce soir, il a brillé par son absence. Compris, mon bon *défroqué ?*

— C'est-à-dire que...

— Très bien, vous avez compris. J'ai toujours admiré votre intelligence. Et vous, mon excellent secrétaire?

— Mes dames-jeannes, je les distribuerai le samedi soir, dans le noir. Du bon vin, facturé par le comptable selon toutes les règles de l'art. Allons, le *défroqué*, ne faites pas cette tête-là, c'est moi qui en réponds. Je prélèverai ça sur mes réserves. Quant à vous, le *régisseur*, organisez-moi ça discrètement, en bon militaire; c'est un secret pour initiés. Pour votre peine, vous aurez un flacon des caves du baron. Nous en possédons encore une centaine. J'espère que vous n'épuiserez pas le stock avant d'avoir fait démarrer la ferme...

— À vos risques et périls, bégaya le *régisseur.*

— Bien sûr ! répliqua Gheorghe Bucur. J'ai encore une bonne provision d'aphorismes qui ne figurent pas sur les fûts. En voici un: « Une âme noble fait le bien sans songer aux conséquences ».

— *In vitium ducit culpae fuga,* lança Petre Spineanu. Traduit: la crainte de commettre une erreur en fait faire de pires. C'est aller du péché au vice...

— Un mot de plus et j'entonne les psaumes de David ! dit Liviu.

On rit de bon cœur, après quoi on repassa au crible paperasses et annexes, afin que le *poète* eût toutes les chances de réussir en les présentant personnellement lundi matin, au conseil départemental.

Veanu lisait avec une attention extrême; à tout moment, il levait les sourcils en retrouvant ses idées, ses propositions, ses espoirs parfaitement compris; on en avait ajouté d'autres, formulées avec plus de précision et de réalisme, en termes consacrés qui évidemment ne pouvaient lui être familiers. À lire attentivement les textes, il se rendait compte que ces hommes, en qui il avait vu dès l'abord à la fois des supérieurs et des amis, n'étaient pas des ignorants; ils savaient, au contraire, rédiger une formule avec toute la rigueur exigée par l'assainissement d'une des sections-clé des entreprises agricoles. Son respect pour eux s'en trouvait accru. La destinée avait, au bon moment, placé sur son chemin des hommes sur qui il pourrait s'appuyer. Son âme était inondée de bonheur et de fierté, comme d'une vague de chaleur bienfaisante, à la pensée que leur négligence aurait pu se prolonger si, armé de sa bonne foi, il n'avait pas poussé l'imprudence jusqu'à irriter l'amour-propre de ses collègues, celui des membres du conseil, en leur jetant à la face des mots aussi blessants que des pierres. Oh, bien sûr, ils auraient bien fini par trouver quelqu'un d'autre à sa place. Et cependant...

Tandis qu'il consultait textes et tableaux, ces pensées lui traversaient l'esprit, illuminant son jeune visage légèrement las d'une satisfaction passa-

gère. Il se ressaisit enfin et, mordu par la même ambition qui naguère le poussait à travailler ses projets et ses planches, il revit, une fois de plus, les tableaux des annexes. La sonnerie du téléphone les fit tous sursauter... Instinctivement, le *régisseur* saisit le récepteur.

— Allo ! Oui, parfaitement, ici les Entreprises Agricoles. Oui, Madame, mes hommages, je vous passe Monsieur le directeur.

Cet appel inattendu remplit Petre Spineanu de gêne, mais aussi de bonheur; d'où sa femme lui téléphonait-elle, et pourquoi? Le *régisseur* avait encore sa grande main osseuse posée à plat sur le récepteur, que déjà le directeur s'approchait de son pas lourd, de crainte de trahir son émotion, mais non sans lancer une boutade:

— Comme monsieur sait faire le joli cœur !

Le récepteur en main, il tourna le dos à ses collaborateurs et, baissant la voix, demanda à sa femme où elle se trouvait.

— Tu es rentrée? Bon, très bien, je te rejoins.

Ce retour inattendu le surprenait et lui faisait précipiter son débit, tel un adolescent, tandis que ses quatre amis se tortillaient, gênés, sur leurs sièges. On ne connaissait que trop la raison de son émotion.

— Gare au contrôle, saint Pierre, plaisanta le *poète* pour le remettre d'aplomb.

— Mon petit, donne-moi les clés de la voiture, dit Spineanu à Veanu, je rentre. Vous autres, expédiez le reste. Je signerai le tout à l'aube, à tête reposée.

— Ou couverte de bosses ! lança Gheorghe Bucur, tandis que les autres se demandaient s'il était décent de rire.

— Écoutez, mon cher *poète*, dit Spineanu, plutôt que de me faire moucharder par vous au parti, ou à la direction départementale par de plus grands personnages, je vous préviens que c'est moi qui frapperai le premier — mais en prenant garde de ne toucher que les parties molles. Ainsi vous êtes prévenus: si, demain matin, elle devait m'accompagner et se plaindre d'avoir été rossée, n'en croyez pas un mot et ne vous avisez pas de l'examiner. Quant à vos supérieurs, vous n'avez qu'à leur raconter ce qu'il vous plaira...

Cette fois, ce fut un éclat de rire général: le directeur — on s'en doutait — n'allait pas rosser sa femme et n'apparaîtrait pas davantage avec des bosses. Madame Spineanu n'avait aucune raison d'être jalouse: ce n'était pas Flavia, la jeune secrétaire, qui avait pris la communication, mais le *régisseur*, le vieil aide-de-camp du directeur, pour qui le ménage n'avait pas de secrets.

Le directeur ayant quitté la pièce sur une dernière réplique — « Riez de moi tant qu'il vous plaira, mais pas un mot à ces dames ! » — le *régisseur*, incapable de se contenir davantage, éclata:

— La sacrée emmerdeuse et son foutu danseur ! Le malheureux, elle lui en fait tellement voir que nous finirons par perdre notre directeur !

— Mais non, mon vieux, c'est bon signe ! s'écria Gheorghe Bucur. Je crois bien que c'est la première fois qu'on la voit rappliquer un dimanche soir... Son danseur se sera amouraché d'un de ses petits camarades, ce serait tout à fait dans leur genre...

On rit aux éclats pour se décharger les nerfs sans craindre de blesser *saint* Pierre.

— C'est peut-etre moins le danseur que la présence de Flavia au bureau, reprit le *poète*. Madame est jalouse tout plein ! Dites donc, le *défroqué*, vous avez eu une riche idée de ramener au logis l'enfant prodigue. D'une pierre, deux coups ! Par la même occasion vous m'avez mis à l'abri d'une enquête et de discussions pénibles... Mais ouvrez bien les yeux, qu'il n'y ait pas de crépage de chignons entre la dame et votre fille ! Vous parlez d'un cirque ! On se ferait recevoir mieux que les danseurs !

Au lieu d'en rire, Liviu Ardeleanu eut une mine soucieuse et triste. Oh, bien sûr, on pouvait s'attendre à tout... Flavia, il ne l'ignorait pas, n'avait pas froid aux yeux. Mais — il en aurait juré — elle ne ferait pas d'agaceries au directeur. À moins que...

— Camarade secrétaire, dit-il à Gheorghe Bucur d'une voix pleine de gravité; plutôt que de courir un risque, trouvez-lui un emploi au centre. Je ne voudrais pas la voir retourner à Blaj, où...

— D'accord, dit le *poète*, d'autant plus que ma femme n'est pas jalouse. De toute façon, il faut voir à lui donner un coup de fouet. Parlez-en à votre fille, demandez-lui si elle consent, dites-lui que j'ai besoin d'elle et que je la prie d'accepter, enfin, arrangez-vous de manière qu'elle ne devine pas la vérité; il ne faut la blesser à aucun prix...

— Oh, elle comprendra tout de suite, Madame Spineanu ne le lui a pas envoyé dire.

— Quoi? Elle est venue faire un tour de ce côté? Ce qui j'en disais, c'était pour blaguer...

— Non, elle ne s'est pas montrée, se hâta de répondre Liviu, nous vous l'aurions dit. Mais l'autre jour, elle lui a téléphoné pour lui poser toute espèce de questions.

— Excellent signe ! s'écria le secrétaire, ravi. Persuadez votre fille de venir nous rejoindre. Je chargerai l'un des hommes d'un travail plus pénible, du soufrage de la vigne, par exemple... C'est cela, nous l'engagerons à titre temporaire...

— Moi, en tout cas, je ne remets pas les pieds au bureau ! lança Petre Cîmpeanu. Donnez-moi au moins une année, puisque aussi bien le camarade Borcea m'a chargé du service d'ordre...

Heureux, Veanu remercia le vieil homme d'un regard.

— Voulez-vous mon avis, mon brave? dit Gheorghe Bucur. Le jour où vous n'aurez plus d'ordres à recevoir, vous passerez l'arme à gauche...

— Ah, plutôt que de vivre dans l'anarchie, autant engraisser les vers !

— Compliments, mon vieux ! dit le *poète*, amusé. Passez donc demain matin prendre votre premier flacon de vieux vin des caves seigneuriales !

— Non, merci bien, répliqua le *régisseur*. Je n'en veux pas.

— Et pourquoi donc?

— Pour qu'on n'aille pas s'imaginer que parce que j'ai été en taule avec des aristos, des chanoines, des généraux et des ministres, j'ai envie de boire de leur vin !

— Cette réponse, tenez, vous vaudra deux flacons de « Feteasca ». À la revoyure, mon vieux. Tapez-moi bien ces paperasses. On se retrouve à six heures, car à sept heures précises je dois me présenter au conseil départemental. À condition, bien sûr, que *saint* Pierre ne se fasse pas dévorer cette nuit... J'ai besoin de sa signature...

À six heures du matin, on se retrouvait dans la fraîcheur des mêmes voûtes. Petre Spineanu s'y trouvait depuis une demi-heure.

— Ah, tout de même ! Ce n'est pas vous, par hasard, qui vous seriez battu à Mărăşeşti, à ma place?

Moitié sérieusement, moitié par plaisanterie, Gheorghe Bucur examina le directeur de pied en cap, à la recherche de blessures infligées au cours de la cruelle bataille.

— Rassurez-vous, mon vieux, je j'ai pas été rossé ! On lui avait flanqué une telle raclée qu'elle en est encore toute pantelante. J'ai passé la nuit à panser ses blessures comme les saintes femmes, celles du Christ... Ah, si vous me donniez congé chaque soir et que je puisse disposer de deux ou trois dimanches, je saurais la guérir pour de bon...

— Vu et approuvé ! s'écria le *poète* en s'étranglant de rire. Seulement je vous préviens: gare aux gosses ! À votre âge, ils vous appelleraient « grand-père » ! Allez, au revoir ! Donnez-moi les clés de la voiture. J'espère apporter de bonnes nouvelles.

Liviu Ardeleanu poussa un soupir de soulagement. Il espérait n'avoir aucun effort à faire pour convaincre Flavia. La veille, il ne l'avait évidemment mise au courant de rien. Il l'avait trouvée en train de bavarder avec Eugenia; seule la présence des deux hommes, la satisfaction peinte sur le visage, avait mis fin à leurs propos. Eugenia n'en finissait pas de conter à Flavia les moindres détails de sa courte escapade d'une journée et demie, dont elle faisait un interminable et enchanteur voyage de noces. Sans cesse elle revenait sur ses conversations avec Mère-grand, car c'est ainsi qu'elle appelait maintenant la vieille dame même en son absence. « Ah, si je pouvais ne vivre que moitié autant qu'elle, connaître non pas mes arrière-petits-enfants, mais simplement mes petits-enfants, je mourrais heureuse. » « Il n'y a pas de raisons pour que tu ne vives pas bien plus longtemps », répliqua Flavia. « Non, se survivre ne veut rien, dit son amie pour la décourager. Mère-grand a toute sa tête, mais elle passe son temps à s'entretenir avec les morts. » « Êtes-vous entrée chez nous, je veux dire au presbytère? Avez-vous vu le cimetière? » demanda Flavia. « Non, nous n'avons pas quitté le jardin, nous bavardions à l'ombre des pruniers. Elle a refusé de me mener à la tombe de la mère de Veanu et à celle d'Artimon, son grand-père... Cela te ferait de la peine, m'a-t-elle dit... Ce sera pour ta prochaine visite. Nous en profiterons pour y conduire le *petit* et lui faire allumer un cierge... »

« Elle n'avait pas tort », dit Flavia. « Vous a-t-on posé des questions à notre sujet? Que dit-on de nous ? » demanda, curieuse, Saveta, qui, à l'arrivée des deux hommes, était en train de dresser le couvert. « Je pense bien qu'on a parlé de vous ! dit Veanu pour la rassurer. D'abord avec Grand-Mère, et puis avec les autres... Tout le monde était ravi de nous savoir réunis, mais désolé de ne plus vous voir à Zăpădia... » « Nous y retournerons sans faute, promit Liviu. En automne, les vendanges faites, nous pourrions y aller tous ensemble, qu'en pensez-vous? » « C'est qu'en automne, cela ne me sera pas facile, dit Eugenia... Dimanche prochain, j'irai retrouver ma mère à Tîrnăveni... Je compte me présenter aux examens et achever mes études. Et si je ne flanche pas — et je ne flancherai pas — je passerai mon bachot en été. Le jour de ma délivrance, je voudrais avoir l'esprit libre de tout souci... » Ces propos enchantaient Veanu.

Liviu Ardeleanu se hâta d'envoyer sa fille au bureau; c'était couper court aux insinuations calomnieuses qu'on pourrait lui jeter à la face ou chuchoter dans son dos; personne désormais n'oserait l'accuser de tenir son emploi de son père ou du fait qu'elle faisait les yeux doux au directeur...

Le temps manqua à l'ingénieur Octavian Borcea de passer chez lui. Avant de s'endormir il était d'ailleurs convenu la veille avec sa femme que chacun irait de son côté: elle bûcherait ses mathématiques et son roumain, tandis qu'il s'occuperait du bétail aux étables et aux pâturages, de la fauche du fourrage, tout en surveillant ses hommes. Beaucoup d'entre eux, embauchés par le *régisseur*, n'étaient pas au courant. Pour habiles qu'ils fussent à soigner leurs propres bêtes, ils se trouvaient à présent aux prises avec d'autres exigences et à une autre échelle. Ainsi Veanu s'acharnait à imposer certaines règles supposant des connaissances spéciales, de l'ouverture d'esprit, le sens des nuances; encore que tout cela n'allât pas bien loin, il lui semblait subir l'épreuve suprême et voir confirmer son intelligence de la vie réelle; il n'était pas un chasseur de chimères condamné à tomber dans les pièges posés par la perfidie du sort. « Prends bien soin des veaux ! l'avertit Eugenia avant de sombrer dans le sommeil. Il faut qu'ils grandissent... » « Pas trop, tout de même, répondit Veanu en manière de plaisanterie; ils finissent chez le boucher, les mâles du moins... » Eugenia lui reprocha fort justement de se livrer à des plaisanteries atroces...

Accompagné du *régisseur*, Octavian Borcea alla visiter les étables, surveillées de fort près, depuis le lever du soleil, par l'exigeante Saveta. Les deux hommes adressèrent la parole à chacun des nouveaux venus en particulier, afin de faire connaissance et d'essayer de s'entendre; on éviterait ainsi des discussions fâcheuses par la suite... Plus tard on les vit, hors d'haleine, examiner les bêtes qui paissaient sous l'œil du « berger électrique ». Celui-ci inspirait aux quadrupèdes une crainte bien plus grande que le gourdin du bouvier. Une vieille cabane faite de planches pourries, noircies, à l'extérieur, par la pluie et, à l'intérieur, par la fumée, abritait les quatre hommes qui, matin et soir, faisaient la collecte des bidons de lait.

Un regard suffit à Veanu pour comprendre que ces hommes étaient mal logés dans leur masure et que les vaches à lait se trouvaient exposées à la pluie, au vent et aux orages d'été. Il s'en ouvrit au *régisseur:*

— D'ici un an, il faudra pourvoir les hommes d'un nouvel abri, à moins qu'ils ne les mettent entre temps.

— Ils ne les mettront pas. Ils y sont habitués, et d'ailleurs je connais leurs familles.

— Quoi qu'il en soit, répliqua l'ingénieur, il faudra les transporter ailleurs. Le pâturage est bien maigre, c'est dommage! De quoi s'agit-il? Les vaches doivent être bien nourries, il faut pouvoir les traire électriquement pour obtenir un rendement intéressant; par ailleurs, le montant des salaires ne doit pas excéder celui des recettes; par conséquent, il nous faut créer deux camps à proximité des étables... Ce sera la seconde étape. Nous exigerons une nouvelle division des terrains et nous y sèmerons de la luzerne, de la vesce, de l'avoine, du maïs pour les silos, de la betterave fourragère.

— Et tout ça en une année? demanda Cîmpeanu ébahi.

— Parfaitement. Sinon, à force de parlotte, on finira par crever comme les bêtes crèvent à force de se bourrer de trèfle! Et nous serons chassés du *Paradis*... Vu? Faute de fourrage en quantités suffisantes, nos projets, on peut se les mettre quelque part. Et par-dessus le marché, on se rendra ridicules...

— C'est-à-dire que, bredouilla le régisseur, intimidé par cette cascade de paroles et d'expressions auxquelles son chef ne l'avait pas accoutumé; c'est-à-dire qu'on a semé du fourrage par ci, par là, cette année même...

— On me l'a dit. Allons voir. Le cas échéant, nous demanderons au directeur pas plus tard que tout de suite de nous céder du terrain pour y semer du maïs pour la seconde récolte, et de la luzerne pour l'année prochaine.

— Attention! Encore faut-il avoir assez de faucheurs.

— En voilà une idée! Qu'est-ce qu'ils foutent, les types de la section de mécanique? On ira les trouver. Comment s'appelle-t-il déjà l'ingénieur en chef? Excusez-moi, j'ai oublié son nom.

— Ion Frățilă. Un peu trop sûr de lui, mais capable.

— Capable de quoi? fut la question ambiguë de Veanu.

— De n'importe quoi, comme tous les types sûrs d'eux-mêmes.

— Bon, allons le voir! Dans ce secteur-là on ne me la fait pas.

— Ne montez pas sur vos grands chevaux, montrez-vous accommodant, ne vous faites pas d'ennemis... Je ne sais pas si je me fais comprendre: la sincérité n'est pas du goût de tout le monde... c'est comme certains remèdes: amers et déguelasses en dedans, mais enveloppés dans du sucre de couleur.

— Ces trucs-là, c'est bon rien que pour les enfants! s'écria l'ingénieur. Et peut-être aussi pour les femmes. Les hommes, eux, mordent franchement dedans, même si c'est amer. De cette façon le remède s'assimile mieux...

— L'ingénieur en chef ne se trouvait pas à l'atelier. Veanu eut un regard d'envie pour les nouveaux tracteurs alignés dans la remise. Il les palpa d'une main caressante et prudente comme il aurait fait de ses propres enfants.

De crainte de se sentir à nouveau attiré par Braşov — où l'ingénieur Bîrsan, son parrain, lui réservait une place, ainsi qu'il venait de le lui confirmer par lettre, huit jours auparavant — le jeune Borcea prit le parti de fuir les tracteurs au plus vite. D'un regard il fit l'inventaire des machines dont il avait besoin pour la récolte des plantes fourragères. Dans un coin de la remise, il tomba sur plusieurs machines à l'abandon, toutes envoloppées de poussière, et demanda à un mécanicien, occupé à réparer une moissonneuse « Gloria », si l'atelier ne possédait pas d'autres appareils du même genre ou d'un type plus récent. La réponse fut négative; par ailleurs, la réparation des appareils anciens était remise à plus tard.

— J'en parlerai à votre chef. Dites-lui que je suis venu le trouver. Je repasserai dans un jour ou deux pour procéder avec lui aux réparations.

— Très bien, camarade ingénieur, dit le mécanicien, ravi. On m'a dit que vous vous y entendiez, que vous étiez du métier.

— Ma spécialité, c'est la construction, pas la mécanique, mais, comme vous, j'ai travaillé sur un tracteur et j'espère bien n'avoir rien oublié.

Traînant le *régisseur* après lui, Veanu s'arrêta en passant au potager.

— Allons-y, j'ai un mot à dire à Badea, le *jardinier*.

— Vous le connaissez? demanda Cîmpeanu.

— Non, mais j'en ai entendu parler... par vous-même ou le directeur.

— Certainement pas par moi, l'assura le *régisseur*. Chacun des « ci-devant » a sa propre histoire. Je vous ai raconté la mienne et, à parler franchement, je commence à peine à ne pas le regretter. J'ai déchargé mon âme devant vous comme si vous étiez mon fils. Maintenant vous savez tout, et nous pourrons devenir une paire d'amis. De sorte que...

— L'histoire du *jardinier* est-elle tout aussi compliquée?

— Je n'en sais rien, répondit Cîmpeanu, après une seconde d'hésitation. Il n'aura qu'à vous la raconter... Mais ces histoires vous intéressent-elles donc tant que ça?

— J'ai à lui parler... Oui, et... tout ce que j'ignore m'intéresse... Vous ne l'avez pas remarqué?

— Très bien, mais prenez garde à ce que vous lui direz, il est susceptible et ne se livre pas à n'importe qui. Les souffrances sincères s'accompagnent de bon sens et ont horreur de se donner en spectacle.

— D'accord, j'ai compris. Je ne remuerai pas le couteau dans la plaie, puisque plaie il y a. Mais je voulais le prier de...

— Oui?

— Voilà: un type de chez nous, fils de cantonnier et cantonnier lui-meme, surnommé Nicolae Chemin-de-Fer, s'appelait de son vrai nom Nicolae Vălean. Peut-être avez-vous vu son nom dans le journal, après la catastrophe de chemin de fer de...

— Oui, en effet; il a été jugé en présence d'une foule de cheminots et des familles des victimes. Les uns demandaient sa grâce, d'autres exigeaient sa tête...

— On l'a condamné à une peine de vingt ans... Sa sœur, à Tîrnăveni, m'a dit que Nicolae travaillait ici au potager. Je me le demande... Voilà la question que je désirais pour un *jardinier*. S'il le connaît, il pourrait me l'indiquer; j'aimerais lui parler brièvement pour lui donner du courage... C'etait un brave type jusqu'au jour où il s'est mis à boire. La fameuse nuit de l'accident, il faisait un brouillard affreux et il a pris, paraît-il, son travail en revenant d'une noce...

— Je n'en sais rien. Toujours est-il que vous ne pourrez pas l'approcher, le garde s'y opposerait. Essayez toujours, par l'entremise du *jardinier*, mais ça m'étonnerait... La loi est la loi...

— On verra bien ...On peut toujours tenter sa chance...

— Allez le trouver un dimanche au parloir !

— Il me serait impossible de le revoir dans ces conditions, dit Veanu, en s'épongeant le front. Pensez donc, nous jouions tout le temps ensemble sur les berges de la Tîrnava. Il était mon aîné de cinq ans. Avant qu'il soit cantonnier, je le retrouvais tous les jours, matin et soir. Je faisais la navette entre mon patelin et Blaj jusqu'à la fin de mes études secondaires... Non, il me serait impossible de le voir derrière des barreaux.

Les deux hommes n'eurent aucun mal à trouver Gheorghe Badea, le *jardinier*; il habitait une maisonnette semblable à une guérite de garde-barrière, surnommée le « château d'eau » parce qu'elle abritait les grands robinets des conduites. C'est par ces tuyaux énormes que l'eau du Mureş allait arroser le potager, ainsi qu'une partie des terrains arables qui s'étendaient le long de la berge. Il était midi. Çà et là, des femmes, leurs paniers chargés de légumes dans les bras, parcouraient les allées du potager aux lignes géométriques. Plusieurs d'entre elles, leur fardeau bien en équilibre sur la tête, marchaient d'un pas calme et assuré. Derrière les barbelés, les détenus, en uniformes rayés, s'étaient réunis autour d'une immense marmite fumante où plongeait la louche avec laquelle leur était distribué leur repas.

La bouche tordue par un rictus involontaire, Veanu balaya du regard les pointes de fer qui hérissaient la clôture, puis s'approcha à grand pas du « château d'eau ». Tout en franchissant les deux marches en ciment du perron, il tourna brusquement la tête vers la rivière. La voix étrange, entendue à plusieurs reprises au cours des dernières semaines, chantait son éternelle cantilène: « Plutôt que de voir ma belle se noyer... » Cette peur panique de la noyade ! Par ce temps superbe, sous la voûte céleste, haute et claire, faite de toutes les certitudes du monde, tandis que la terre, arrosée de pluies artificielles, dérobées à une rivière qui avait des lenteurs de buffle ténébreux, exhalait imperceptiblement son haleine lumineuse et chaude, et qu'il semblait que là, tout près, respiraient, dans un sein énorme, les morts de tous les siècles écoulés. Tout paraissait à Veanu à la fois si naturel et si artificiel dans cette chanson qui s'étendait, obsédante, au-dessus du ciel et de la terre: « Plutôt que de voir ma belle se noyer... »

Moins grisonnant que Petre Cîmpeanu, Gheorghe Badea venait de préparer son déjeuner: une tranche de lard fumé, une tranche de fromage frais, du pain, des oignons et des radis blancs.

La visite des deux hommes le surprit, mais la présence du *régisser* le rassurait. Il se leva, leur tendit la main, se présenta à Veanu et invita ses visiteurs à partager son repas.

— Je n'ai pas de vin à vous offrir, car notre *poète* est avare, dit-il. En revanche, il nous grise de dictons et d'aphorismes comme un sophiste.

Ces quelques mots suffirent à l'ingénieur Borcea pour comprendre que l'homme qui lui faisait face était d'une autre classe que le *régisseur*. Son visage allongé, taillé à coups de serpe, tanné par le soleil et le vent, ses mains de jardinier aux paumes crevassées ne trahissaient pas ses origines comme le faisaient ses paroles.

— Veuillez nous excuser, dit Veanu, intimidé et surpris. Nous ne voudrions pas troubler votre repas...

— Mais non, pas du tout, camarade ingénieur, répliqua le *jardinier*. Je regrette simplement de n'avoir pas de vin.. À cet égard, je me trouve à égale distance des oracles et de la futurologie. Il n'y a pas de prévisions, tout n'est que le jeu du hasard. Ce lard et ces radis étaient dignes d'un sort plus beau...

Les yeux fixés sur son hôte, Veanu se disait que la sévérité des traits formait contraste avec la bonne humeur des propos. Ou bien n'était-ce là que la parade bien connue de tous les timides, habiles à s'abriter derrière leur ironie?

Le *régisseur* ramena la conversation à un niveau terre à terre:

— Eh ben, mon vieux, si ces quelques miettes représentent tout ton lard et tout ton fromage, ça ne vaut vraiment par la peine que je me précipite chez moi pour aller chercher du vin...

— Ah, mais si ! dit le jardinier. Le temps pour toi de te ramener, j'aurai déniché quelque chose. Pour la matière, nous sommes servis; c'est l'esprit qui fait défaut. Puisque tu as trouvé bon de me faire connaître notre sympathique ingénieur avec un tel retard, autant fêter dignement l'événement. Et d'abord, à son accent, on reconnaît le Transylvain, il est donc des nôtres. Des gars aussi robustes, ça se nourrit de pain et de lard et ça boit du vin de Cernut bien sec. Compris, mon vieux?

— À vos ordres, mon lieutenant ! — et Petre Cîmpeanu sauta sur ses jambes — Je ne serai pas plus tôt parti, que je serai de retour.

— Voyons cela, mon garçon ! Voyons çi tu es encore bon à quelque chose, poursuivit le *jardinier* en plaisantant.

Demeuré seul avec son hôte, géné par le silence qui avait suivi le départ du régisseur, Veanu se hâta se le rompre:

— Me permettez-vous de vous demander pourquoi il vous a gratifié d'un « mon lieutenant »?

— Quoi ! Cîmpeanu ne vous a jamais parlé de moi?

— Jamais.

— Je connaissais sa discrétion, mais ça alors, ça dépasse tout. Il m'appelle ainsi — et Badea prit place sur un siège en bois, invitant Veanu à l'imiter — parce que, à vrai dire, je suis le seul lieutenant de réserve de toute l'entreprise. Tous les autres, le *poète* inclus — pour secrétaire du parti qu'il soit — n'ont jamais dépassé le grade de sous-lieutenant. Faute de le vouloir ou de le pouvoir, je n'en sais rien. Moi seul — *vae victis!* — j'ai sauté le pas, bien malgré moi, par le plus grand des hasards. Mais je l'ai payé cher...

— Pourquoi? demanda Veanu dans un murmure, de craints d'effaroucher son hôte par son indiscrétion.

— Je vous le dirai, une fois que Cîmpeanu nous aura apporté du vin. Ce n'est qu'à travers les brumes de l'alcool que la mémoire me revient.

— Veuillez me pardonner, dit Veanu, qui était dans ses petits souliers. À franchement parler, j'étais venu vous présenter une requête.

— Et encore?

Le *jardinier* paraissait surpris.

— Voilà: un de mes « pays », le fils d'un cantonnier de mon village, Nicolae Văleanu, surnommé Nicolae Chemin-de-Fer...

— Je le connais; il est là, derrière les barbelés, l'interrompit le *jardinier*. Le malheureux, il n'en mène pas large. J'ai grand pitié de lui; il pleure comme un veau dès qu'il m'aperçoit.

— Il vous connaît? demanda Veanu stupéfait.

— Voilà ce que c'est d'être jeune! Apprenez que nous sommes du même pays. Votre village n'était séparé du mien — Ciurel — que par le canton de voie ferrée de Nicolae. Parfaitement, je suis Gheorghe Badea, instituteur, natif de Ciurel.

— Et vous avez échoué ici? reprit Veanu, mordu de curiosité.

— Je vous dirai ça après le retour de Petre. Mais à mon tour de vous demander pardon — vous vouliez, je crois, me poser une question...

— Pas du tout, c'est moi qui vous ai interrompu... Je voulais vous prier de demander au gardien, si vous le connaissez, de m'autoriser à parler à Nicolae... Pour lui donner un peu de courage... Je viens d'en faire la promesse à sa sœur aînée, à Tîrnăveni...

— Hum!... La physionomie de Badea s'était assombrie — je connais le gardien, mais je crois qu'il vaudrait mieux ne rien lui demander.

— Pourquoi donc? fit Veanu, fort étonné.

Comme mû par un ressort invisible, il se remit sur ses pieds pour aller regarder par la fenêtre qui donnait sur le potager où s'affairaient les bagnards.

— Non, il vaut mieux pas, reprit le *jardinier*, parce que je lui ai déjà adressé une requête semblable en faveur de Liviu Ardeleanu, le *défroqué*, notre comptable. Lui, il l'a autorisé à parler à un de ses anciens camarades de la Faculté de théologie. Le malheureux! Avoir échangé sa soutane pour l'uniforme du bagnard! Depuis qu'il a revu Liviu, il pleure, paraît-il, tous les jours, comme un enfant. Il sanglote tout en maniant la pelle... Croyez-

moi, mieux vaut abandonner Nicolae à son chagrin. Je sais par expérience, ajouta-t-il avec un douloureux soupir, ce que c'est de revoir un ami quand on est en prison.

— C'est justement pourquoi je ne voudrais pas aller le voir au parloir, dit Veanu. En plein air, au potager, c'est différent...

— En effet, notre potager vaut son pesant d'or. Les pauvres types peuvent respirer, travailler au soleil, et la plupart voient réduire leur peine de moitié. Ils triment et suent, le mal leur sort par la peau... Mais, je vous prie de me croire, derrière les barbelés, fût-on coupable, on souffre terriblement quand on voit des gens en liberté qui ont pitié de vous...

— Je serais désolé que Nicolae soit averti de ma présence ici, alors qu'il est si malheureux, et qu'il croie que je l'évite...

— Mieux vaut pour lui se fâcher que sangloter. Il n'est pas, vous le savez, un criminel, mais tout simplement une victime de l'alcoolisme... De même que j'ai été la victime du hasard, condamné au terme d'une partie de cartes... Ça y est ! — et Badea s'appliqua une tape sur la bouche — je me mets à vous faire des confidences avant même le retour de l'adjudant-chef !

Heureusement pour lui, le *régisseur* fit son apparition, hors d'haleine, suant à grosses gouttes, chargé d'un vieil havresac souillé où il serrait ses accessoires à pêche. Il en sortit deux flacons de vin huileux, d'un jaune verdâtre, et une grande bouteille d'eau de seltz qu'il disposa sur la table.

— Mon lieutenant, j'ai l'honneur de vous rendre compte — Mission remplie.

— Bien, mon vieux. Mais je te serais reconnaissant de changer de formule. C'est à elle que je dois d'avoir galvaudé mes jeunes années et blanchi sans profit...

Les trois hommes s'assirent autour de la table. Ils mangèrent en silence, arrosant leur repas copieusement, le gosier desséché par une soif qui n'était pas seulement de corps enfiévrés par la chaleur torride de midi. C'était un déjeuner d'absents aux âmes vagabondes. Au bout d'un long moment, le *jardinier*, débouchant le second flacon, s'adressa au *régisseur* sur un ton de reproche...

— Eh ben, mon vieux, c'est du joli !

— Quoi donc? s'écria Petre, saisi de frayeur. Qu'est-ce que j'ai encore fait?

— Comment t'es-tu arrangé pour laisser si longtemps dans l'ignorance l'ingénieur Borcea, qui est, autant dire, mon pays? C'est qu'il n'a absolument jamais entendu parler de ma célèbre partie de cartes, la veille de Noël !

— Une partie de cartes? demanda Veanu, désireux de blanchir son collaborateur.

— Écoute, Gheorghe, se hâta de répondre le *régisseur*. Chacun a sa croix à porter.

— Il s'agit bien de croix ! — Badea s'échauffait — Ma croix, est-ce que tu aurais pu seulement la porter ! Tu avais bien assez à faire à porter la tienne, malheureux !

— Je vous interdis de me parler sur ce ton, mon lieutenant ! déclara Petre Cîmpeanu, furieux. Je t'ai abandonné le plaisir et l'honneur de faire état de tes prouesses. . .

— Au diable, ces prouesses ! s'écria le *jardinier.*

— Que le diable les prenne à son compte ou non, je m'en fiche ! Allez, vas-y de l'histoire de ta vie ! Je ne suis pas payé pour faire de la réclame à tous les « ci-devant ». Le temps pour vous de raconter votre roman, mon lieutenant, je vais m'offrir une bonne sieste; je tombe de fatigue.

Ayant dit, le *régisseur* alla s'étendre sur un lit aussi dur qu'un lit de camp, dressé dans un coin sombre de la pièce, et, au bout d'un instant, il ronflait déjà.

— Espèce de femmelette, va ! dit le *jardinier* d'un air dédaigneux, le regard fixé sur la face rougeaude et toute emperlée de sueur de son ami, qui venait de s'endormir comme sur commande. Un seul verre suffit à l'assommer. À force de boire du lait, tu deviendras du lait toi-même. C'est bien la peine de te vanter d'en avoir appris long en prison. T'as rien appris du tout, imbécile !

— Non, je vous assure, dit Veanu pour défendre son ami, il ne s'est jamais vanté, il ne joue pas au héros. . . Au contraire, à frachement parler. . .

— Je sais bien, répondit Badea, je plaisantais. D'abord, il n'a pas de quoi se vanter. . .

— Le pauvre, il en a vu de toutes les couleurs ! dit l'ingénieur avec une émotion qui n'était pas jouée. Qu'il l'ait mérité ou non. . .

— C'est vrai, tour à tour condamné et acquitté, libre ou arrêté. . . On a joué avec lui comme le chat avec la souris, hein? En ce qui me concerne, jeune homme, tout a commencé comme une farce pour finir presque en tragédie. . . Enfin, c'était comme ça, voilà tout. À quoi bon revenir là-dessus? dit le *jardinier*, balayant l'air de la main.

— Ah, mais pardon ! s'écria Veanu. Il le faut, au contraire. Notre parti n'affirme-t-il pas. . .

— Oui, il affirme la vérité, mais jusque-là pas mal d'eau a coulé sous les ponts. Il a fallu que certains cadavres refroidissent pour que. . . Disons le mot: nous avons tous eu la chance de rencontrer sur notre chemin un homme qui a osé dire la vérité. Cette vérité générale, il est vrai, a mille et une racines. Elle en pousse dans l'âme de tous ceux qui ont payé cher pour la crier à la face du monde entier, et a fini par devenir, comme qui dirait, une affaire personnelle. Moi-même, je vous prie de le croire, j'ai payé bien cher. Avant d'être réintégré dans mon grade de lieutenant — de réserve, bien entendu — et dans mon poste d'instituteur, j'ai servi ici en qualité de jardinier. Je me suis résigné tant et si bien que j'ai refusé de partir.

— Il ne s'agissait donc pas d'une punition. . .

— Ma foi, non, mais d'un pur hasard. Et ce hasard, je l'ai serré dans les bras comme une femme aimée, je l'ai accepté. Ce fut ma chance. Mais,

la fameuse veille de Noël, au front, pour avoir été solidaire du hasard, je me suis condamné moi-même, bien malgré moi, à des souffrances indicibles. Physiques et, surtout, morales. Ces dernières, d'ailleurs, étant les plus atroces.

— J'en sais quelque chose, dit Veanu.

— Tiens ! comment cela?

— Pas plus que les autres garçons de mon âge, je ne suis le fruit d'une génération spontanée. Ces doutes, ces souffrances qui furent les vôtres, cette racine personnelle de la vérité, pour reprendre votre mot, quelque tard, d'ailleurs, qu'on la découvre, tout cela, nous en avons fait l'expérience. Il s'agit, évidemment, de ne pas perdre la tête, de ne rien oublier et, — ne le prenez pas en mauvaise part — de ne pas commettre les mêmes fautes que vous.

— Allons, ne me vouvoyez donc plus, appelez-moi par mon nom. Je m'appelle Gheorghe, un nom qui terrassa le dragon !

— Mon cher *jardinier*, répondit Veanu esquivant l'invite, vous voudriez que je vous appelle par votre nom sans même vous connaître...

— Quoi ! Vous doutez de moi comme Thomas Didyme? Dans ces conditions, je vous interdirai de toucher ma plaie, uniquement pour vous faire enrager. Toujours est-il qu'en bon militaire il est de mon devoir de me présenter.

— Mais ne disiez-vous pas avoir été instituteur?

— Certainement, mais j'ai été jugé en qualité de militaire, et non pas d'instituteur...

Et, affermissant sa voix du liquide d'or verdâtre dont il ne cessait de remplir son verre, Gheorghe poursuivit:

— La fameuse veille de Noël 1942, sous-lieutenant de réserve, je faisais partie d'un bataillon d'éclaireurs, enterré vivant dans une masure toute recouverte de neige. Nous tremblions de froid, collés à un malheureux poêle, quelque part, à la lisière de la steppe. Il y avait deux jours et deux nuits que mes trois camarades — deux sergents et un caporal — et moi-même nous attendions... quoi? Un ordre, l'ordre qu'attend tout soldat. À telle heure du jour ou de la nuit, de préférence la nuit (mais seul le général commandant les opérations la connaissait, cette heure), il s'agissait pour nous de nous faufiler dans les lignes russes, d'en déterminer la position, de faire savoir à nos hommes si l'on pouvait ou non donner l'attaque. Craignant les embuscades comme le feu, les Allemands envoyaient les Roumains en éclaireurs. Pour entrer dans la danse, ils attendaient que le terrain fût préparé. Cette tâche nous revenait, à nous autres, éclaireurs. Vous avez fait votre service militaire, je suppose? Vous savez donc ce que c'est qu'un éclaireur...

— Mon service, je l'ai fait en même temps que mes études, dit l'ingénieur tout en remplissant le verre du *jardinier*, mais j'avoue que mes connaissances sont plutôt théoriques.

— Ah ! Ces jeunes gens d'aujourd'hui ! Pour eux, tout se résume à des connaissances théoriques !

— Ça dépend ! répliqua Veanu, prêt à contredire son interlocuter, mais il se retint et ajouta: Veuillez poursuivre, je m'en voudrais de vous interrompre.

Dans son âme soudain s'était à nouveau branché l'étrange projecteur angoissé et fouineur, passionnément désireux de balayer de son faisceau lumineux le plus vaste espace (physique et moral) possible de vie et d'histoire. . .

Nous voilà donc, reprit Gheorghe Badea, en train d'attendre l'ordre de ramper, de déjouer les pièges, d'en avoir le cœur net à tous risques. Nous n'avions qu'une seule idée: pouvoir mettre un terme à cette attente, à cette tension pire que la mort... Rappelez-vous, nous étions là depuis deux jours et deux nuits. Nous tremblions de froid, et aussi — pourquoi ne pas l'avouer aujourd'hui? — de peur. Depuis que nous nous terrions là, il s'était fait autour de nous un silence profond. Nous nous perdions en conjectures. Ce silence effrayant, à quoi l'attribuer? À la couche de neige qui absorbait le bruit? Aux vingt ou trente degrés de froid? C'était la veille de Noël... Et si les Russes, dans leur piété bien connue, avaient décidé de célébrer en paix la naissance du Seigneur? Enfin, de ces questions que se posent des malheureux transis de froid et furieux d'être les premiers à se voir jetés par les Allemands en pâture aux canons. Ah, ces Fritz, qui nous envoyaient mourir un jour de Noël ! Mes camarades, tous trois paysans d'Olténie, juraient à qui mieux mieux, comme pour se venger sans doute de ne pouvoir chanter des cantiques. Mais le moyen de chanter des cantiques quand on a une épée au-dessus de la tête ! Le village russe le plus proche se trouvait derrière nous, à la lisière d'un bois de bouleaux. Un bois dont il ne restait plus grand-chose; les arbres avaient été abattus pour faire du bois de chauffage, mais aussi décimés par l'explosion des mines posées par les deux troupes en présence, qui tour à tour avaient repris et perdu le village et le bois. À ce moment-là, les Allemands avaient la situation bien en main. Ils s'étaient installés dans les dernières maisons cossues qui étaient restées debout à Orehova. Les paysans — plus précisément les vieillards et les femmes, car les hommes se battaient au front ou dans les détachements de partisans — avaient été massés dans les écuries du kolkhoze, assez mal en point aussi, avec les haridelles décharnées que l'on attelait aux canons. C'est vrai, j'ai oublié de vous dire que les Allemands avaient attaché à leur division motorisée les vestiges d'un régiment d'artillerie roumain, ainsi que notre bataillon d'éclaireurs. Toujours est-il qu'ils s'étaient installés dans les izbas en bois et qu'ils s'y tenaient peinards, de crainte d'être embêtés par les bolchéviks la veille de Noël, alors qu'ils ne pensaient qu'à entonner « O ! Tannenbaum ! » Voilà pourquoi ils nous avaient dépêchés en éclaireurs, téléphone au dos, pour faire le guet dans cette masure en torchis abandonnée par les Russes. Par bonheur, je m'étais muni de deux jeux de cartes...

— Des jeux de cartes? demanda l'ingénieur, fort étonné.

— Eh oui, des jeux de cartes. Fameuses, les cartes comme antidote à l'ennemi et à l'attente de la mort ! Parce que, en de pareils moments, pour dormir, il n'y a pas mèche. Donc, à la chaleur fantôme de notre poêle, enve-

loppés d'une fumée de mauvais tabac à couper au couteau, à la lumière de nos lanternes, nous nous sommes mis à jouer aux cartes. Au vingt-et-un. Vous connaissez, n'est-ce pas? demanda le *jardinier*, en présentant son verre vide à l'ingénieur.

Celui-ci se hâta de le remplir.

— Bien sûr. J'y jouais du temps que je travaillais sur un tracteur — et plus tard, pendant mes études.

Ce fut au tour du *jardinier* d'être étonné.

— Vous avez travaillé sur un tracteur?

— Mais oui, avoua avec plaisir et une secrète fierté l'ingénieur. Cela vous étonne?

— Pas du tout. L'hiver venu, il m'arrive de jouer aux cartes avec les mécaniciens de tracteurs. Moi, je ne joue pas pour de l'argent, et ça ne les amuse pas, eux, de jouer pour des allumettes. Ils ont pris de mauvaises habitudes: ils gagnent gros, et, l'hiver, ils se tournent les pouces.

— Pas tant que ça ! — Veanu prenait la défense de ses camarades — Il y a les transports, les réparations — ce n'est pas du dessert. Tant et tant qu'ils perdent même toute envie de chanter des noëls.

— Exactement comme nous, la fameuse nuit dont je vous parlais. Enfin, environ minuit, après que les Fritz se furent gavés de « Oh, Tannenbaum ! » la sonnerie du téléphone retentit. D'une voix comme venue du fond de la Sibérie, notre commandant nous donna un ordre: « Orme, remplissez votre mission ! Vous rendrez compte avant cinq heures ! » « Compris, Chêne ! On y va ! »

— Mon petit ami, nous avons continué à cartonner avec délices jusqu'à cinq heures ! Mes gars riaient jaune et n'en finissaient pas de pleurnicher: « Si on découvre que nous n'avons pas effectué notre sortie, nous sommes bons pour le poteau ! Allez, mon sous-lieutenant, rien qu'une dizaine de pas, pour laisser des traces dans la neige ! Pourvu que le colonel ne passe pas, il nous ferait fusiller sur-le-champ ! » « Pas question pour lui de passer ! Calme-toi, Dumitru. C'est moi qui réponds, c'est moi qu'on fusille... » « Ah, mais pardon ! s'écria, à son tour, Marin. La haute trahison, c'est la peine de mort ! » « Haute trahison, mon vieux? Non, mais qui trahissons-nous? La Roumanie ou l'envie qu'a Hitler de dominer le monde? » « Je n'en sais rien, mon sous-lieutenant, répondit Marin, moi, Hitler, connais pas, et son envie, je me la mets quelque part, mais le colonel me fait peur. Je viens d'en prendre, vous savez... » Nous avons tous ri de bon cœur, mais nous avons fini par suivre son conseil. Ou plutôt celui de Dumitru. On a ouvert la porte de la hutte et on a mis le nez dehors. Alors ça mon petit ami, ce n'était pas de l'air, c'était une lame de rasoir. Au bout d'une vingtaine de pas autour de notre abri, on a été transformés en glaçons. Ce silence effrayant dont semblait être faits et le ciel et la terre ! Un silence d'avant la création, un silence de fin du monde. On restait bouche cousue, de peur de faire tout éclater. Et on a fini par s'en retourner, Marin en tête, à notre partie de cartes. « Vois-tu, Dumitru, c'est par une nuit glaciale comme celle-ci qu'est né Notre Seigneur Jésus-Christ... » dit Marin au bout d'un

certain temps. « Ce que tu peux être con, répondit le troisième larron, qui passait sa vie à soupirer. Non, mais ce que tu peut être con ! » « Pourquoi je suis con? » s'écria Marin sous l'offense. Je les voyais déjà en venir aux mains. Dans des situations pareilles, les nerfs prennent feu comme une forêt pendant une période de sécheresse.

— Pourquoi le traitait-il de con?

— « T'es con, et voilà tout ! ne cessait de répéter le gars. Tout le monde sait qu'à Jérulem, c'est l'été d'un bout de l'année à l'autre. » Piqué au vif, Marin ne fut pas en reste: « Je l'ai bien dit, moi que ta mère t'a fait quand elle était trop vieille. » « Pourquoi ça? » « Parce qu'elle passait son temps à chercher des caboches... Elle savait que ça te manquerait. Comme culot, ça se pose un peu là; affirmer qu'à Jérulem c'est tout le temps l'été ! Mais alors, pourquoi que les bœufs se seraient donné le mal de réchauffer la crèche en soufflant? »

— Elle a duré longtemps leut dispute? demanda Veanu avec un regard discret à sa montre.

Sa patience, pas plus que sa curiosité n'avait faibli, mais le temps lui semblait se dilater et s'écouler à un rythme incroyablement lent. Il était à peine une heure après midi. Le *régisseur* dormait du sommeil du juste, remuant les lèvres comme pour prendre part à l'évocation du passé. Ces souvenirs lui avaient déjà été contés plusieurs fois, encore que sous une forme différente. Tout ce qui est vivant — les événements que le *jardinier* était en train de revivre en faisaient foi — s'adapte au présent et se substitue à lui. À couler sa vie dans le moule des mots, le vieillard mettait le jeune ingénieur à même de vivre, à son tour, dans chacune de ses fibres, le pouls d'une époque bien révolue. Mais, captivé par le récit, Veanu l'eût préféré plus alerte, plus vif. Aussi espérait-il, par sa question, en précipiter le dénouement.

— Pas très longtemps, répondit le *jardinier*. Soucieux de les apaiser, je leur ordonnai d'interrompre le jeu et de chanter des noëls.

— Ont-ils obéi?

— Dame, ils étaient bien forcés de le faire. Des noëls chantés dans leur enfance leur revenaient en mémoire.

— Quel est celui qu'a chanté Marin? demanda l'ingénieur.

— « D'une maison à l'autre ».

— Ce n'est pas vrai?

Veanu avait sauté sur ses pieds.

— Pourquoi? demanda le *jardinier*, troublé, surpris par le mouvement incontrôlé de l'ingénieur.

Veanu eut conscience de ce trouble; craignant de se voir demander des explications, il se hâta de répondre.

— C'est que ce noël n'est pas d'Olténie, il est de chez nous.

— Il est de Roumanie, et cela suffit, poursuivit le *jardinier*. Chacun de nos hommes chanta jusqu'à cinq heures moins cinq. Les écoutant chanter, je me disais qu'en une nuit pareille toutes les âmes devaient fraterniser.

— Excepté les Russes qui étaient bien empêchés de fraterniser avec les Allemands, jeta l'ingénieur.

— Pas du tout ! En cet instant-là, guetté par la mort, je me souvins d'une espèce de pacte conclu entre ces deux pays avant la guerre. Enfin, passons, tout cela est bien compliqué — et Badea s'ébroua, comme s'il venait de commettre une terrible gaffe — En cette nuit de Noël, je ne voulais me rendre coupable d'aucun péché envers les uns, ni les autres.

— Expliquez-vous !

— Supposez que j'eusse rempli ma mission et débusqué les Russes; que j'eusse, au moins, retrouvé leurs traces et fait un rapport exact; en cas de succès de l'attaque allemande, j'étais coupable, concerné, responsable. Dites-vous bien que les Allemands ne visaient pas simplement à occuper du terrain; ils voulaient bel et bien détruire, tuer, innocents ou coupables tous les hommes nés sur la terre russe, sur leur propre terre. J'aurais été fou furieux d'être la cause, le complice d'un massacre... Vous me suivez? Par ailleurs, en ne tâtant pas le terrain — les Russes, en effet, préparaient peut-être une embuscade fatale aux Allemands ainsi qu'aux vestiges du régiment d'artillerie roumain — je risquais de me rendre coupable du massacre de ces hommes qui, dans ce village ravagé et désert, avaient passé la nuit à chanter la naissance du Seigneur... Et je n'aurais pas été moins désespéré de voir verser du sang avec mon concours.

— Et alors? Vous êtes-vous lavé les mains comme Ponce-Pilate?

— Jeune homme, ne vous hâtez pas de me juger. À cinq heures précises, j'ai fait mon rapport au colonel: « Tout est parfait ! Chêne, m'entendez-vous? Tout est parfait. » « Merci, Orme. Peut-on passer à l'attaque? » À vous de me dire, jeune homme, ce que vous auriez répondu à ma place !

— Je ne sais pas ! dut reconnaître Veanu.

— Je ne le vous fais pas dire ! Eh bien, moi, je n'avais pas le droit de faire du blablabla et de ne pas savoir. Ma réponse fut: « Si vous êtes préparés, tout est parfait ». J'aurais mieux fait de me couper la langue.

— Pourquoi? demanda l'ingénieur, ahuri.

À ses yeux, le *jardinier* avait fourni la réponse correcte, la seule qui le fût en pareil cas.

— Parce que l'attaque lancée par les Allemands et par nos malheureux canonniers qu'ils traînaient après eux ne rencontra aucune difficulté. Tout a marché comme sur des roulettes... Vous vous rendez compte? Comme sur des roulettes. Une vraie partie de plaisir ! Les Russes avaient depuis longtemps abandonné leurs positions, qu'ils ne se souciaient probablement pas de défendre. Ils étaient en train d'organiser des contre-attaques ailleurs par des manœuvres d'enveloppement. Avouons qu'ils y étaient passés maîtres. On les voyait tout à coup surgir des bois ou de la neige comme autant de fantômes...

— Mais pourquoi, l'action ayant réussi sans la moindre égratignure, vous êtes-vous repenti d'avoir fait votre rapport? demanda l'ingénieur.

— C'est que notre partie de cartes et les noëls chantés par mes hommes ont malheureusement fait de moi un « héros ». On m'a épinglé sur la poi-

trine la plus haute décoration militaire — de première classe ! — et on m'a offert une propriété dans la Dobroudja. Et ç'a été la cause de tous mes malheurs.

— Ça et l'histoire ! ajouta le *régisseur* qui, s'étant réveillé, avait écouté sans qu'on s'en aperçût le récit de son ami.

— Fous-nous la paix et ne viens pas nous parler d'histoire, espèce d'endormi ! l'admonesta le *jardinier*. Tu sais bien que j'ai horreur de tous ces grands mots.

— Moi aussi, répliqua Petre Cîmpeanu, s'arc-boutant sur ses coudes. Mais l'histoire que nous avons vécue a été une fameuse putain !

— Allons, dit Gheorghe, pas de vulgarités ! J'en ai horreur aussi. L'histoire nous a serrés sur son sein comme une maîtresse. Et nous avons ri et pleuré avec elle comme des amants passionnés.

— Finalement, qu'est-ce qu'on vous a fait?

Veanu ramenait son interlocuteur sur terre afin de conjurer la querelle menaçant d'éclater entre les deux « ci-devant », qui avaient, chacun à sa façon, des griefs contre l'histoire.

— Qu'est-ce qu'il vous est arrivé après qu'on vous eut décoré?

— Tous les malheurs du monde ! Mais je n'ai pas le temps de vous raconter tout cela . . .

— Mais si, mais si, dit l'ingénieur, avide d'avoir des détails sur le terrible cataclysme qu'il n'avait pas vécu.

Il ne connaissait que fort vaguement ce passé récent qui lui paraissait bien plus nébuleux que les batailles livrées aux Turcs par Etienne le Grand.

— Non, nous n'avons pas le temps, dit, à son tour, le régisseur.

— En effet, l'un de nous deux n'a pas le temps, répliqua Veanu, avec un regard appuyé à son subalterne. Et je crois bien que c'est vous. Je parie — reprit-il plus doucement à la vue de la stupéfaction peinte sur le visage de Petre — que vous ne refuserez pas de faire un tour aux étables avant d'aller dire à ma femme que je viens de déjeuner et qu'elle ne m'attende pas. D'accord?

— Si c'est un ordre, ce sera de grand cœur, chef ! répondit, badin, le *régisseur*.

— À la bonne heure, Petre ! dit Badea. Quand tu reçois un ordre, tu rajeunis !

Cependant, Eugenia était fort indisposée du retard de son mari. Le déjeuner refroidissait sur le fourneau. Elle avait faim. Rien ne l'irritait davantage que l'idée que Veanu lui avait promis de déjeuner avec elle alors qu'il savait ne pas pouvoir tenir sa promesse. Au fait, le savait-il? se demandait la jeune maîtresse de maison. Elle brûlait d'impatience d'aborder avec lui — entre autres, fort probablement — deux sujets particulièrement urgents et importants. Je suis très inquiète, — elle s'adressait à lui comme s'il se trouvait devant elle — les douleurs de l'accouchement me font peur, l'enfant ne fait que me flanquer des coups de pied dans le ventre; et puis, songe que j'ai mon bachot à préparer, ce qui n'est pas rien . . . Mais, quelles

que soient mes angoisses, il me suffit de penser à Mère-grand, aux conseils qu'elle m'a prodigués, pour que je retrouve la paix, comme par miracle. D'ailleurs, il faudra une fois de plus, déménager ! Dans un certain sens, j'en suis ravie. Flavia est venue me voir tout à l'heure pour me dire qu'en ville les appartements viennent d'être achevés. Dans une huitaine ou une quinzaine de jours, ils seront occupés. Le camarade Gheorghe Bucur, le secrétaire du parti, ou plutôt le *poète*, pour lui donner son sobriquet, l'a emmené en voiture. Il est rentré vers midi après son entrevue avec les dirigeants du département. Je me demande ce qui l'y appelait. Uniquement ce dont tu m'as parlé, ou bien... ? On parle d'une mésentente avec sa femme... Flavia m'a dit qu'il lui avait demandé de noter chacune de ses observations, auxquelles, bien entendu, elle ajouterait les siennes. Ces jours-ci, il verra les architectes pour leur demander de corriger leurs erreurs avant notre installation. Tu comprends maintenant pourquoi je t'attends avec une telle impatience. Si nous allions tantôt en juger par nous-mêmes? Nous aurons enfin assez de place pour disposer les meubles dont tu es si fier et les mille et un objets entassés dans les valises et les deux caisses encore clouées... Enfin, tout ce que tu as pu amasser depuis tes années d'études, parce que, jeune homme, vous n'avez rien eu de plus pressé que de vous marier ! Tu m'as enlevée à ma mère avec, pour tout potage, mon uniforme de lycéenne et quelques petites robes qui craquent sur moi... Oh, dépêche-toi de rentrer, tu dois avoir faim !... Au diable les étables et les pâturages ! Dorénavant, ce n'est pas le temps qui te manquera pour t'en occuper, mon cher réformateur ! Ne va surtout pas t'imaginer pouvoir changer la face du monde en un mois ! Donne-moi au moins cette malheureuse semaine qui nous sépare de mon départ pour Tărnăveni... Tu fais la sourde oreille? Tant pis pour toi ! Tiens, Mère-grand est là, tout près de mon cœur, tout près du *Petit*, comme s'ils étaient tous deux du même âge. Allez, viens visiter l'appartement ! Quoi ! Tu refuses de le louer même après mon retour? Nous ferons venir Mère-grand. Elle et moi, nous confectionnerons des langes et, au petit, des chemises, parce que, tiens, j'ai appris à coudre à la machine, ou plutôt Maman me l'avait enseigné bien avant. Ne rigole pas, j'ai un métier qui me permettrait de vivre... Une fois partis d'ici, tu devras faire la navette, au moins *pour l'instant*, le temps d'en finir avec ta zootechnie... Les veaux me manqueront — ajouta-t-elle avec un frissonnement étrange — Oui, il ne me sera plus possible d'aller jouer tous les jours avec eux... Saveta, me manquera, elle aussi; et Flavia tout autant... C'est-à-dire qu'ils nous suivront. Il me semble avoir entendu dire à Flavia qu'ils avaient acheté un appartement dans le même immeuble. Son père le lui offrira, à condition qu'elle s'établisse à Arcud et qu'elle ait la chance de trouver, pour reprendre son mot, un aussi bon mari que toi... Serais-tu vraiment un bon mari, mon chéri? Hein, tu en es persuade? Et si ce n'était qu'une illusion, qu'un désir d'épouse éprise?

Les coups insistants frappés à la porte interrompirent cette cascade de questions.

Eugenia bondit hors du lit jonché de livres et de cahiers.

— Entrez !

Ce ne pouvait être Veanu. Lui, il ne frappe pas. La jeune femme se leva, enfila un large peignoir qui avait du mal à recouvrir son ventre, passa ses doigts à travers ses cheveux coupés à la garçonne et alla ouvrir.

— Excusez-moi de vous déranger, chère Madame.

C'était la voix bien connue du *régisseur*.

— Pas le moins du monde, entrez donc. Je vous demande pardon de vous recevoir dans cette tenue... J'attendais Veanu et...

— Justement, je viens vous trouver de sa part. Il a déjeuné et vous prie de ne pas l'attendre. Il n'a plus faim.

— Où est-il? demanda Eugenia, désagréablement surprise. Qui est-il allé embêter? Où a-t-il déjeuné?

— Oh, rassurez-vous, il n'a embêté personne. Nous sommes tombés sur Gheorghe Badea, le *jardinier*, au moment même où il déjeunait. Et le misérable se régalait de lard et de fromage bien frais. Moi, alors, j'ai apporté du vin et nous avons festoyé comme des rois.

— En effet, dit Eugenia, Veanu m'a prévenu qu'il comptait rejoindre le *jardinier* pour aller trouver Nicolae Chemin-de-fer, vous savez bien, le bonhomme qui a provoqué l'accident. L'ont-ils vu?

— Non, Badea s'y est opposé. Avec raison, d'ailleurs. Il vaut mieux ne pas voir les gens derrière les barbelés.

— Vous avez sans doute raison, fit la jeune femme, l'âme remplie de tristesse. Veanu manque d'expérience. La sœur de Nicolae l'en avait prié à Tărnăveni, et il lui a été impossible de refuser.

— Si je comprends bien, reprit Veanu, fixant les yeux cernés et les pupilles exagérément dilatées du *jardinier*, tout a commencé par un coup de téléphone, une décoration et une petite propriété en Dobroudja...

— Tout, oui, soupira son interlocuteur.

— Et cela a commencé comment?

— Oh, très bien. Neuf hospitalisations, des marches forcées de la Volga à la forêt viennoise, ça vous étonne hein?... oui, oui, j'ai été aussi sur le front de l'Ouest... eh bien, à peine rentré, sac au dos, je me suis vu convoqué à la mairie de Ciurel, mon patelin. On m'appelait d'urgence en Dobroudja. Il s'agissait de travailler la terre, de payer des impôts et une contribution stipulée par l'armistice.

— Une contribution?

— Une contribution conforme à la superficie du terrain, soit deux vaches pour le moins.

— Vous possédiez des vaches? demanda l'ingénieur, fort étonné.

— Aucune; néanmoins j'étais obligé d'en donner deux. Mon père, de son côté, n'en avait plus qu'une, il lui été donc plutôt difficile de m'en prêter deux. « Quand on s'amuse à jouer les héros, on n'a qu'à payer ! me dit-il avec rage. Maintenant qu'on est les alliés des Russes, ton héroïsme, on en reparlera ! »

— Comment vous en êtes-vous sorti?

— Ç'a n'a pas été du dessert. Heureusement pour moi, j'étais garçon. Ce n'est pas comme Petre Cîmpeanu . . .

— En 1915, il n'avait plus de famille, précisa Veanu.

— Ah, c'est vrai, j'oubliais.

— Comment se fait-il que vous ne vous soyez jamais marié?

— En 1936, après avoir achevé mes études à l'Ecole Normale de Blaj, je me suis vu confier une chaire d'instituteur au fin fond des Monts Apuseni. Là, à moins d'épouser un rocher . . . Après cela, les périodes militaires se sont succédées. J'ai passé toute une année à la frontière, dans l'Ouest, et j'ai assisté à la grande réunion qui eut lieu à Cluj quand la Roumanie dut céder la Transylvanie. Marrant, non? dit Gheorghe Badea, soudain rasséréné. En un mot comme en cent, j'ai fini par échouer dans un village de la Dobroudja, quelque part entre Cernavodă et Medgidia. De hautes collines comme ici, un sol fertile, des villages clairsemés, peu de monde. Les bras manquaient. Quand je voulus céder mon terrain à la mairie et m'expliquer, on m'a abreuvé d'insultes; le maire allait lever la main sur moi. Je ne sais pas si vous êtes au courant, là-bas, la loi bourgeoise a été balayée en coup de vent, ce n'est pas comme en Transylvanie. À Constanţa, la Préfecture fut prise d'assaut, on instituait des maires communistes. Dans le patelin où je me trouvais, on avait nommé un pêcheur venu du Delta, qui avait une barbiche de bouc. Pour un oui ou un non, il vous attrapait par la peau du cou avec ses grands doigts pareils à des palangres à pêcher la morue.

— Par la peau du cou ! s'écria Veanu, indigné.

— Dame, on est « révolutionnaire » ou on ne l'est pas ! répondit le *jardinier*, amusé. N'allez pas vous imaginer que tout était comme aujourd'hui. « Espèce de salopard, tu crois peut-être, me lança l'homme à la barbiche, qu'on ne sait pas à quoi tu dois ta propriété et où tu es allé combattre pour l'avoir? » Vous me voyez lui racontant par le menu l'histoire du coup de téléphone donné la fameuse veille de Noël ! « Je vous la rends, tenez, ma propriété ! ai-je répondu. Je ne suis pas laboureur, je suis instituteur » « Parfait, m'a répondu, ravi, le maire — Parfait ! Tu vas rester parmi nous, répandre les lumières, faire la classe à nos enfants . . . »

— Ce qui fait que vous êtes resté sur place, au risque de vous voir attrapé par la peau du cou . . .

— Eh oui ! J'ai fait semblant de croire que j'étais l'abbé Tanda, que je pourrai fonder une école, travailler la terre, combattre l'analphabétisme . . . À vrai dire, j'aimais ça . . . Les paysans avaient dépossédé un boyard — ne me demandez pas son nom, je l'ai oublié — mais ils n'avaient pas, les malheureux, les moyens de travailler la terre. Quelques bêtes décharnées disputaient leur foin aux ânes. Partout des pierres, de la poussière, mais le sol était fertile. Seulement il manquait d'eau. De l'eau, il y en avait, mais à une grande profondeur. Mon petit Gheorghe, me suis-je dit, voilà exactement ce qu'il te faut: embrasse l'Islam, épouse une ribambelle des femmes turques pour meubler ton harem et mue-toi en pacha « révolutionnaire » ! Je blaguais, surtout après avoir fait ami-ami avec le

maire. Oh ! ça n'a pas tardé: sachant à peine signer son nom, il lui fallait quelqu'un pour s'occuper des paperasses et un instituteur à l'école. Pensez, il avait bien trop peur d'une mauvaise note à Constantza. Mairie oblige ! Peut-être éprouvait-il, par ailleurs, le besoin d'avoir auprès de lui quelqu'un capable de le consoler, de le protéger, notamment quand, s'en jetant un fameux derrière la cravate, il se mettait à chanter et à sangloter à fendre le cœur . . .

— Quoi, il sanglotait? s'écria l'ingénieur.

— A vrai dire, poursuivit le *jardinier* sans prendre garde à cette interruption, il avait un cœur tendre qui n'allait pas, mais alors pas du tout, avec sa barbe de bouc ! Nous deux, on s'est mis au travail. À lui, la politique, à moi, l'organisation du travail. Chaque matin, j'enseignais aux enfants à écrire et à parler, à se laver, à faire du jardinage. Ça a très bien marché un mois ou deux, jusqu'aux grandes chaleurs, qui amenaient des nuées de mouches. Les insectes ne se posaient pas sur mes blessures — elles avaient guéri — mais sur les boutons qui, depuis l'hiver, dévoraient les visages des enfants . . . des boutons pelés, enfumés . . . Je les revois, tenez, avec leurs grands yeux d'enfants sous-nourris, qu'on avait eu du mal à faire survivre jusqu'à la tiédeur du printemps. Je les aimais autant que ceux des Monts Apuseni et j'aurais bien voulu pouvoir leur enseigner en quelques semaines tout ce que j'aurais mis une vie à apprendre. Seulement voilà, quand je leur donnais congé dans l'après-midi, leurs parents les faisaient travailler.

— Moi-même, j'ai travaillé aux champs depuis l'âge de six ans ! Pas vous? s'écria Veanu, désireux de ménager à Badea un instant de repos.

Mais la voix du *jardinier* reprit avec insistance:

— J'ai oublié de vous dire que le maire avait fini par ériger ma propriété en « propriété scolaire ». Les parents des éléves y avaient consenti; par ailleurs, je leur donnais mon concours, les aidant à mille et un travaux; le village ressuscitait, reprenait courage et — ô, miracle ! — cet été-là il plut à plusieurs reprises, ce qui arrive fort rarement en Dobroudja. « Je vous l'avais bien dit ! » se vanta le maire, l'automne venu . . .

— Et les vaches exigées par l'armistice, qu'en avez-vous fait? demanda l'ingénieur.

— Rien du tout ! Je n'ai pas donné de vaches ! dit Gheorghe. Là-bas, ce n'était pas comme ici, en Transylvanie, on ne les réquisitionnait pas. Elles étaient rares et pas de bonne race, et donnaient moins de lait que des chèvres. Cette année-là, bien que ce fût l'après-guerre immédiat, je me suis débrouillé, Mon traitement d'instituteur me permit d'acquitter une partie de mes impôts. Quant à la nourriture, je ne suis pas délicat. Au printemps suivant, en 1946, j'ai creusé un puits profond, à la lisière de la « propriété scolaire », qui me fournissait de l'eau. J'avais imaginé à cet effet un dispositif mû par un ânon auquel j'avais bandé les yeux pour l'empêcher d'avoir le vertige. Le résultat a été un verger magnifique, et j'ai enseigné aux paysans à en faire autant. Dépassé l'abbé Tanda ! Voilà

comment je me suis « spécialisé » ! De toute façon, je ne regrette rien. L'année où tout le monde mourait de faim, le maire, les paysans et moi-même, nous étions portés aux nues par les journalistes.

— Vous m'aviez fait entrevoir des tragédies, mais jusqu'ici . . . , jeta derechef l'ingénieur.

— Patience, jeune homme ! L'automne de 1947, alors que le maire et moi croyions avoir pleinement réussi grâce à nos initiatives et aux résultats obtenus, le voilà qui rentre un jour, de Constantza, complètement à l'envers. Au lieu de venir me retrouver à l'école, où je demeurais, il m'a fait appeler par son employé. Les mains posées sur un bureau boiteux dérobé à quelque propriétaire terrien, me lançant un regard furibond, il me déclara: « Fini, ni, ni ! » « Qu'est-ce qui est fini, demandai-je, convaincu que, ce jour-là, il s'était saoûlé plus tôt que de coutume et qu'il n'avait pas attendu le soir pour chanter et pleurer dans mon gilet. » « Ça y est ! Je déclenche la lutte des classes au village ! » « Je m'en fous, répondis-je. Ça ne me regarde pas ! » « Ben non, parce que je t'aime bien — c'était sa façon de me prouver qu'il n'était pas ivre — mais pour la lutte des classes, tu en sauras quelque chose ! » « Parfait ! », dis-je en riant. Mais au même instant, je le vis rougir comme un homard et se mettre à hurler: « Espèce de bandit ! Ton « héroïsme », on sait bien ce que c'est ! Comment t'es-tu arrangé pour t'approprier le sol du peuple? » « Comment? » Je me retenais à quatre pour ne pas pouffer, persuadé qu'il me faisait une farce, encore qu'il ne fût pas dans sa nature de jouer pareille comédie. « Scélérat, tu as assassiné des Soviétiques ! » « Non, c'est faux ! — À mon tour, je rugissais — Je n'en ai tué aucun ! Sache-le pour ta gouverne et celle des misérables qui sont allés te raconter ce mensonge ! » « Ah, c'est un mensonge ! . . . et s'approchant de moi, il prit dans la poche de la houppelande qu'il portait hiver comme été une enveloppe pliée en quatre. Peux-tu lire ce qu'il y a écrit dessus?, dit-il en me la tendant comme une grenade — Pourquoi qu'on t'aurait fouté à la porte de l'école si t'étais pas un assassin, espèce de salaud? » Et, tandis que, blanc comme un linge, il est vrai, je lisais le papier portant à ma connaissance l'interdiction qui m'était faite pour indignité nationale d'enseigner dans les écoles de Roumanie, il parut se calmer. « Ton papier, je l'emmerde ! » hurlai-je, sans plus pouvoir me maîtriser.

— Et alors?

La gorge sèche, Veanu avala sa salive. Pour brève que fût sa question, il avait l'âme bouleversée par la tempête qui avait jadis ravagé l'existence du *jardinier*, dont il recevait en plein visage l'haleine fétide gerçant les lèvres. « L'histoire ! », songeait-il pour se raccrocher à un mot pompeux et solide. Il lui était impossible de juger de sang-froid la culpabilité des deux hommes. Mais le drame de leur affrontement était loin de lui inspirer de l'indifférence.

— Il m'a calotté, évidemment ! D'une de ses énormes batteuses il m'a saisi, et de l'autre il me flanquait des coups à me faire voir trente-six chandelles. « Sale koulak ! » hurlait-il. « Ça y est, me disais-je, encore un chef d'ac-

cusation ! Si je me mets à lui répondre à coup de poing, il me zigouille, à moins qu'il ne me mène directement au poste ! »

— Et alors, répéta Veanu, ému, livide. Qu'avez-vous fait?

— J'épongeai mes blessures, remerciai Barbe-de-Bouc de m'avoir témoigné tant d'affection et d'amitié et quittai les lieux.

— Pour aller où ça?

— Pour aller trouver les autorités scolaires à Constanţa. J'avais le papier sur moi. Tout souillé, il n'en était pas moins un document. On y jeta les yeux comme sur un certificat de décès, en haussant les épaules. Personne n'était au courant, personne ne l'avait signé. J'ai couru de tous les côtés. En vain. Tout le monde s'en lavait les mains. Personne n'osait me dire si j'avais la permission de remettre les pieds en classe, ne fût-ce que pour prendre congé des élèves de ce sale patelin. Alors j'ai piqué une de ces colères et je suis allé trouver le bureau régional du parti. Qui croyez-vous que j'y rencontrai à l'entrée? Je vous le donne en mille !

Et le *jardinier* ménagea une pause pour donner à l'ingénieur l'occasion de peser une question. Mais le jeune homme fixait avec insistance la fenêtre donnant sur le verger où travaillait Nicolae Chemin-de-Fer. Le mouvement avait repris, signe que les détenus s'étaient remis au travail.

— Bref, poursuivit Badea, j'y retrouvai comme factionnaire mon caporal Marin, avec qui j'avais passé la fameuse nuit au front et qui avait chanté des noëls. Il portait l'uniforme de milicien. D'abord, il marqua de la joie à me revoir, mais il jeta aussitôt un regard circulaire avant de se décider à me saluer; « Mon sous-lieutenant ! » Notre partie de cartes et ses noëls m'avaient valu de l'avancement, mais il l'avait oubliée. « Par exemple ! Marin ! Quel bon vent t'amène? » Il s'assura de nouveau qu'il n'y avait personne pour nous entendre. « Mais voilà, après la guerre, je me suis établi dans le coin pour remplir mon bas de laine. » « Et ça a marché? » « J'suis arrivé trop tard, camarade, répondit-il avec un regard scrutateur pour vérifier si je méritais ou non d'être appelé « camarade ». Une petite bonne femme blonde du pays m'a plu, j'y ai plu et on est devenus tous les deux miliciens. » « Tiens ! » « Oui, on était pauvres, on faisait l'affaire, on est entrés à l'école de la milice populaire. » « Vous avez des enfants? » « On n'en a pas, non, pour des raisons professionnelles. Pensez, on travaille de jour et de nuit ! » « Compliments ! Mais dis donc, Marin, tu ne pourrais pas me donner un coup de main? » « Vous êtes dans le pétrin? » Je lui racontai ma petite histoire, les ennuis que me valaient l'école et ma propriété. « Oh, vous avez une propriété? » fit-il, avec un mauvais regard d'envie. Néanmoins, il signa un billet d'entrée, non sans avoir d'abord téléphoné au département de l'enseignement et à la section agricole. Deux ou trois heures durant, on m'y soumit à un interrogatoire serré qui me fit suer sang et eau. J'avais une mine à faire peur, les carresses prodiguées par les batteuses du maire m'avaient terriblement tuméfié le visage. Au département de l'enseignement, on me conseilla de demander un congé. Vérifications faites, on me ferait parvenir une réponse définitive. Les personnes compromises, notamment les anciens légionnaires, n'allaient pas

être appelées à instruire le peuple. Je ne manquai pas évidemment de les assurer que je n'avais jamais appartenu à la Légion; au contraire, pendant mon bref séjour dans les Monts Apuseni, j'avais eu, à plusieurs reprises, maille à partir avec des légionnaires. Mais enfin, ces gens-là avaient raison: ils devaient examiner mon cas avant de se prononcer. À la section agricole, les choses se passèrent plus rondement. « Vous êtes un koulak ! » me dit-on. Je protestai, mais en vain. Ils n'en démordaient pas. « Vous exploitez la main d'œuvre étrangère; tenez, pas plus tard qu'hier le camarade maire vous a fait mettre sur la liste . . . Avouez — ça vaudrait mieux, vous savez — que vous faites trimer les enfants du peuple ! Et vous vous êtes arrangé pour faire passer votre propriété pour « propriété scolaire », histoire de resquiller . . . Un fameux culot pour quelqu'un qui s'est emparé de cette propriété après avoir arrosé un sol étranger du sang de quelques innocents . . . » « C'est faux ! hurlai-je, interrompant le bonhomme. Je n'ai tué aucun Soviétique ! Le caporal Marin vous le dira ! » « Le caporal? » Le type me fixait comme si j'avais perdu la raison. « Le camarade milicien, le factionnaire . . . » — je bégayais, me rendant compte, trop tard, hélas, de ma gaffe. Je venais, en effet, de faire une énorme sottise . . .

— Et encore? finit par demander Veanu, avec un tressaillement.

— Vous êtes fatigué, ça se voit ! répondit Badea avec humeur. Au diable, les souvenirs ! Nous ne sommes pas ici pour nous amuser . . .

— Hé, non, dit l'ingénieur; mais, de toute façon, on ne peut pas arroser les légumes quand le soleil tape dessus. Ils sécheraient. Allons, ne m'en veuillez pas de mon silence, poursuivit-il pour s'excuser. Je songeais à . . . Mais achevez l'histoire de votre vie, sans quoi je ne pourrais pas me vanter de vous connaître.

— Il n'y a vraiment pas de quoi ! Un « ci-devant » comme moi, vous pensez bien? dit le *jardinier* avec un ricanement amer. À quoi bon vous charger l'âme de toutes les vieilleries? « L'histoire ! », pour reprendre le mot du *régisseur*. Tout le reste tient dans ce mot . . .

— L'histoire, oui !

Au lèvres de Veanu se pressaient mille et une questions au sujet de l'histoire si récente, sa contemporaine, dont il commençait à peine à connaître les dimensions et les contradictions. Et, chose étrange, au lieu de s'épouvanter de ces contradictions (allant parfois jusqu'au drame et à la tragédie), il voyait dans l'histoire comme une sœur aînée, plus forte que lui et plus capricieuse. Que dire au sujet d'une sœur aussi malvenue? Mieux valait en pénétrer la nature par le truchement de ces récits et compter ses pas, qui, telles des bornes, jalonnaient les âmes.

— Mon cher *jardinier*, dit Veanu, tendant un piège à son interlocuteur — je ne vois pas en quoi consistait votre gaffe.

— Pour une gaffe, c'en était une, et fameuse ! Que voulez-vous, on est gaffeur ou on ne l'est pas. Je parle, je parle et puis après, je me repens d'avoir parlé. Mais, puisque j'ai commencé, autant finir, je tombe de fatigue. Ce vin extrêmement fort, il n'y a que moi qui en aie bu . . .

— Pas du tout, dit Veanu par politesse. Vous aviez soif, et d'ailleurs, vous l'avez coupé d'eau. La moitié du flacon, j'en ai fait mon affaire. Un bon vin dilate, pour ainsi dire, le temps, c'est comme si on se baignait dans une mer chaude . . .

— Ce n'est pas le mot ! répondit Badea, morose, reprenant son récit. Moi, quand je bois et que mes souvenirs me tombent dessus, c'est comme si on m'enfouissait dans la glace. De temps à autre, je refais surface pour respirer, comme un poisson. Et malgré tout, mon petit ami, aujourd'hui vous avez réussi à me ramener au jour. Il n'est personne à qui, depuis l'époque de mes procès et de mes interrogatoires, j'aie donné tant de détails. C'est-à-dire que j'ai déjà raconté tout cela à *Saint Pierre*, au directeur, si vous préférez, quand il m'a embauché en tant que journalier et qu'il m'a fait confiance. Il connaissait ma famille. Son père, originaire, lui aussi, de Ciurel, était un peu plus jeune que le mien. Revenons à nos moutons: ce jour-là, la gaffe commise, je rentrai en hâte au village situé entre Cernavodă et Medgidia. Le soir, j'étais rendu ; je retrouvai le maire au boui-boui de Youssouff, mêlant l'eau-de-vie au café. « On me rendra justice, lui dis-je. Patience, espèce de barbu, tu as enfilé des mensonges, mais on me rendra justice ! » Je me tenais à bonne distance, de peur de refaire connaissance avec ses batteuses. Ça ne me disait rien du tout d'en venir aux mains, mais, cette fois, j'étais décidé, s'il essayait de me taper dessus, de lui rendre ses coups avec usure. Cependant, la folie ne l'avait pas ressaisi . . . non, il était en proie à la mélancolie, fredonnait une chanson fort triste, comme en chantent les pêcheurs quand, par gros temps, il rentrent du large, bredouilles. Il ne répondit pas, mais continuait de chanter comme si je n'y étais pas. « Excellent maire, lui dit Youssouff, tour-tour on chante et on pleure, et la révolution allons bien . . . » « Ah, ouiche, parlons-en, Youssouff !»

Encouragé par la tristesse de la chanson, j'éclatai:

— Le maire est allé me moucharder aux autorités. Paraît que je suis un assassin, que j'exploite les enfants du peuple. Hein, c'est quoi ça, selon toi, la justice ou la révolution? Ce n'est pas à toi que je vais apprendre ce que j'ai fait dans votre patelin ! « Allah des ghiaours voyons tout. Lui seul pourrons vous juger. Toi, bonne âme; le maire, bonne âme, tour-tour pleurons, chantons, la révolution allons bien . . . » Allez répondre à cela ! On tire l'échelle ! Bien plus tard, après avoir encore lampé un verre d'eau-de-vie, Barbe-de-Bouc se tourna vers moi, les larmes aux yeux. « Moi, je t'aime bien, tu le sais, mais la lutte des classes est impitoyable. Toi, mon petit pote — tu es un bandit, moi, je suis révolutionnaire, et la vie suit son cours, comme le Danube. Tu ne pourras jamais t'y opposer ! » « Tu es fou ! » lui dis-je. J'étais resté debout. Entre lui et moi luisait d'épouvante le regard de Youssouff.

— Demain, j'aime mieux t'avertir tout de suite, j'irai prendre congé des enfants. Ainsi, tu es prévenu. Je leur dirai que je prends des vacances . . . des espèces de vacances . . . le conseil m'a été donné par les types du parti. C'est vu? Je ne veux pas leur dire la vérité, de peur de leur donner un choc, parce que eux, tu le sais, eux, ils m'aiment vraiment, ce n'est pas

comme toi .... Et leurs parents m'aiment bien aussi. Je ne voudrais pas les voir te chasser à coups de pierres, compris? « Compris ! dit-il en pleurnichant; pardonne-moi, tu es généreux. C'est pas au parti que je t'ai mouchardé, mon petit pote, reprit l'ivrogne avec force hoquets, mais aux « tovaritch » qui examinent les dossiers de nos ennemis. À force de se tirer les vers du nez les uns aux autres, on a fini par découvrir la vérité. T'es un assassin, t'es un koulak ! Je t'aime bien, mon petit pote, et tu le sais, mais la lutte des classes n'a pas pitié de nos âmes ... » Et de pleurnicher dans mon filet, comme il l'avait fait pendant deux ans.

— Vous ne m'avez toujours pas dit comment vous aviez réparé votre gaffe, dit Veanu pour marquer son impatience.

— J'y arrive — le *jardinier* ne semblait guère pressé — Un peu de patience ! Le lendemain, je tins parole. Je me demandais ce qui allait m'arriver après les démarches que, de son propre aveu, le barbu avait tentées à Constanța. « Il faut absolument que j'aille trouver les types du parti, me disais-je et prier Marin de dire la vérité ». Mais je n'y allai pas. « C'est inutile, pensais-je, la vérité se fera jour. Je m'en veux encore de n'être pas retourné à Constanța ; au lieu de quoi je me rendis chez mon père pour mettre fin aux ennuis que me valait ma propriété. Ah, j'ai oublié de vous dire qu'avant mon départ, je fis tenir tant au maire qu'au milicien une renonciation à ma propriété en faveur du village. Les paysans en disposeraient à leur gré. À mon arrivée à Ciurel, mon père, au lieu de m'accueillir avec bonté, fit preuve, en bon paysan, de méchanceté et de scélératesse — Badea hésita un instant —, mais oui, ils sont tous très méchants aussitôt qu'ils ont des ennuis. Mon père donc me lança dès le seuil: « Mes félicitations, monsieur le « héros » ! M'est avis que tu n'ai pas de quoi te vanter ! » « Qu'est-ce qui m'est encore tombé dessus, père? » « Oh, moins que rien ! Mais rentrons, tiens. On pourrait nous épier ... » Et il me mit au courant, en prenant garde de ne pas se faire entendre de ma mère, quoique les ragots des commères du village lui fussent venus aux oreilles. Figurez-vous, mon petit ami, qu'on était en train de faire une enquête, d'interroger les gens sur les années que j'avais passées à l'Ecole Normale, sur mon séjour dans les Monts Apuseni ... On essayait, moyennant des témoignages suspects, de me faire passer pour légionnaire ... On avait fini, évidemment, par en arriver à mes activités de combattant ... plus précisément on voulait apprendre quels trésors, quels bijoux j'avais rapportés du front après avoir massacré les possesseurs ... hein, ça vous en bouche un coin? On insista évidemment sur ma propriété dans la Dobroudja. Yuouï ! Et on voulait savoir si j'avais eu des rapports avec des paysans de chez nous qui avaient caché des bandits et des saboteurs dans leurs meules de foin ... Vous me suivez?

— Je vous suis, mais tout me parait tellement absurde ... Et alors?

— Alors, on m'a embarqué sans piper. Pendant plusieurs mois je me suis fait rosser à la Sécurité de Blaj par Pordea et Szabo ...

— C'était qui, ça? demanda Veanu. On vous rossait?

— Des salopards ! Qu'ils aillent se faire foutre ! Paraît qu'on a fini par leur mettre le grappin dessus... pensez, un légionnaire et un horthy-

ste !... L'un se les est fait couper et tout Blaj en a fait des gorges chaudes, l'autre se serait réfugié au Canada, au moment du soulèvement de Budapest... Bon, mais à l'époque où on m'a épinglé, on vous passait drôlement à tabac ! C'est là, dans les cellules du sous-sol, que j'ai fait la connaissance de Petre Spîneanu... On lui avait terriblement tapé dessus, mais il n'y a pas fait long feu. Ce n'est pas parce qu'il les amusait par des bons mots quand il reprenait ses sens. Non, pas du tout, mais parce qu'il fut prouvé qu'il n'avait pas déchiré de drapeau rouge; on l'en avait accusé pour le terroriser et, par la même occasion, faire peur aux prêtres de l'Archevêché. À vrai dire, certains chanoines, que je connaissais beaucoup, étaient plutôt réactionnaires. Et *Saint Pierre* avait été engagé par eux en qualité d'ingénieur agronome. On le croyait à leur dévotion. L'Archevêché, vous ne l'ignorez pas, avait de magnifiques propriétés...

— C'est ce qu'on m'a dit: des terres situées entre Crucea lui Iancu et la forêt de Glogovăţ... je les connais... Mais dites donc, il ne se refusait rien, notre directeur débutant. Et alors?

— Que voulez-vous connaître? Son cas ou le mien?

— Le vôtre — Le sien est transparent... Pour occuper un fauteuil directorial, vous savez...

— Il est transparent aujourd'hui; à l'époque, il l'était moins. Ce n'est qu'en 54 qu'on l'a engagé. Oui, c'est ça, parce que, en 58, au terme d'une ascension rapide qui en avait fait un ingénieur en chef, il nous a planqués ici, le *régisseur*, moi-même et, par la suite, le *défroqué* et Saveta.

— Vous ne m'avez toujours pas dit comment vous aviez réparé votre gaffe avec Marin, dit Veanu, qui décidément tenait bon.

— Vous, quand vous avez quelque chose dans la tête !... Ce n'est pas possible, vous avez le béguin pour lui ! Il n'en vaut vraiment pas la peine. À mon procès — parce qu'on a fini par me faire un procès interminable — j'ai appris que Marin avait déposé contre moi. Et moi, qui l'avais fait citer comme témoin de la défense ! Il aura craint d'être foutu à la porte — d'ailleurs, il a fini par là ! Pensez: il a prétendu que, la fameuse veille de Noël, je lui avais ordonné de reconnaître le terrain dans ses moindres replis, de débusquer les Russes où qu'ils se trouvent, et qu'il avait en beau protester... Il ne m'avait obéi que pour échapper au peloton d'exécution...

— Comme quoi, conclut Veanu, Marin est tombé dans le piège qu'il voulait éviter. Son camarade avait bien raison de le traiter d'imbécile.

Surpris par l'attention prêtée par Veanu à son récit, le *jardinier* se hâta d'achever sans se faire prier:

— Je tâtai de plusieurs prisons et passai deux ans au canal, non loin de mon village d'adoption. Vous me demanderez à quoi j'y employai mon temps et si j'ai revu le village. Eh bien, oui, c'est là que je devins *jardinier*. Je m'entendais à creuser des puits, je connaissais les trucs dont il faut user pour cultiver la terre en Dobroudja, je savais d'où souffle le vent... On me traitait donc avec une certaine indulgence... Ne craignant pas de me voir m'évader, on ne me soumettait pas à une surveillance spéciale... Peu récalcitrant par nature, je ne donnai pas de fil à retordre. Il me déplaisait

d'avoir affaire aux généraux qui étaient mes co-détenus... Au Canal, j'en avais soupé, de leur orgueil... Mais je dois avouer que, s'ils ont fait la guerre contre les Russes, nous leur devons notre victoire à l'Ouest... Les pauvres diables avaient été amenés au Canal par troupeaux entiers ! Pour certains d'entre eux, je vois leurs photos dans le journal, au mois d'août, à la veille des fêtes, la poitrine constellée de décorations. Bah, c'est l'histoire ! Que voulez-vous ! Je n'évitais pas avec moins de soin les anciens ministres: ils me faisaient peur avec les gouvernements fantômes qu'ils ne cessaient de composer. Ils vous mettaient dans le pétrin en vous confiant un portefeuille à votre insu... Tout de même, je me méfiais des avocats...

— Tiens, pourquoi?

— Ce sont des bavards de naissance et de vocation... formés non seulement à l'école des sophistes, mais encore à celle des sycophantes... Ils coupaient les cheveux en quatre, de peur de devoir manier la pelle et d'avoir le front ruisselant de la sueur sacrée du travail. Mais ils passaient leur vie à se moucharder les uns les autres. D'ailleurs, ils mouchardaient un peu tout le monde...

— Appartenaient-ils à la Légion? demanda Veanu, se souvenant que le *jardinier* avait eu, pendant sa détention, maille à partir avec des légionnaires.

— Non, car ces derniers sont aux antipodes des autres... À un mysticisme exalté s'ajoute chez eux la froideur calculée de tueurs professionnels. Qui les connaît mal voit en eux des prêtres, des missionnaires, des croisés, la personnification même de l'orthodoxie... des nourrissons de la Sainte Vierge... Fatale illusion !

— Vous ont-ils jamais rossé?

— Non, car je connaissais leur vraie nature et leur philosophie. Je n'étais pas à leurs yeux un bon médium, un inspiré... Quand à leur philosophie, je l'avais étudiée au lycée de Blaj... Quelques fautes qu'ils aient commises, quelques péchés dont on ait voulu les charger, nos prêtres uniates, formés par le rationalisme occidental, ont toujours eu horreur du mysticisme, de l'orthodoxie grinçante des légionnaires... Ils s'en moquaient en toute occasion. Cela n'allait pas sans danger, quoiqu'ils fussent eux aussi, à leur manière, des fanatiques raffinés par l'enseignement occidental. Ils assumaient des risques en connaissance de cause. Quand à la nature des « archanges », j'appris à la bien connaître au cours de l'année que je passai dans les Monts Apuseni. Un de mes collègues, originaire de Haţeg, qui avait une tête de missionnaire, était venu endoctriner les paysans affamés de ces misérables villages. Pour mot d'ordre, il avait choisi: « À chacun son lopin de terre ». Il connaissait bien son terrain et les plaies, encore béantes, de l'histoire, et se donnait pour l'apôtre du « roumanisme », appelé à défendre les malheureux « dépossédés par l'étranger » notamment par « la lèpre des juifs et enjuivés ». Son slogan aux lèvres, il allait de maison en maison, comme un prêtre, le jour des Rois. Et c'est qu'il en a converti un certain nombre ! Je l'engageai à ne pas agiter les esprits par de fallacieuses promesses. Les gendarmes n'attendaient que ça: au moindre soupçon de soulève-

ment, ils auraient arraché aux préfets, qui l'auraient eux-mêmes reçu des ministres, l'ordre de tirer dans le tas, comme en 1907. Pour toute réponse, il voulut m'assommer...

— C'est en ces termes que vous lui avez parlé?

L'ingénieur espérait éprouver son interlocuteur.

— Mon Dieu, dit le *jardinier*, tombant dans le panneau, ceux dont je me suis servi n'étaient peut-être pas aussi justes, pas aussi « documentés », comme qui dirait aujourd'hui. Sans doute ai-je subi l'influence des journaux, des cours et des conférences politico-philosophiques, de tout ce que vous autres, jeunes gens, m'avez enseigné... celle du *poète* et de tant d'autres... Autrefois, je n'avais pas l'habitude de mâcher mes mots; au besoin, je jurais comme un charretier... Mais quand le type de Hațeg m'a menacé de son pistolet, là, je vous jure, je l'ai sentie passer...

— Avez-vous jamais revu Barbe-de-Bouc, le maire?

L'ingénieur avait sauté du coq à l'âne, mais ne tarda pas à s'en repentir, car il craignait que le *jardinier* ne s'imaginât qu'il mettait les deux hommes sur le même plan. Sur celui strictement personnel, l'un et l'autre lui avaient fait du mal au moyen des méthodes les plus abjectes. Mais il fallait se garder d'identifier l'histoire avec les individus qui se nourrissent de sa chair, se garder de confondre les angles sous lesquels il convient de la juger.

— Hélas, non. Ma peine purgée, je suis allé à sa recherche sans haine ni mauvaises intentions, mais il avait quitté le village. On l'avait remplacé par un jeune homme de votre âge, évidemment un primaire. « Je vous connais », me dit-il; « Tiens, comment cela? » demandai-je avec étonnement. « On m'a beaucoup parlé de vous, tout le monde, les enfants, mais surtout Youssouff. » « Youssouff? » « Oui; avant de mourir, le pauvre diable ne parlait que de vous, de vous et de mon prédécesseur: « Excellent homme, Marin! tour-tour chantons et pleurons, Révolution allons bien!... Mais joliment mal fait moi parce que monté le maire contre instituteur! » « C'est vrai ça? » « Parfaitement vrai — Merci » lui dis-je et je quittai le village, l'âme en paix. Dieu n'aurait pu me faire plus plaisir...

— À mon tour de vous remercier, dit Veanu en se levant d'un bond. Pardonnez-moi de vous avoir retenu si longtemps... Désormais nous serons vraiment des pays.

— Très bien, répondit le *jardinier*, très bien. Je ne demande pas mieux.

Sa face s'était congestionnée sous l'empire de l'émotion. Mais ces émotions, il les avait voulues en expiation de ses péchés; sourd, il demeurait aux aguets, à l'ombre des neuf blessures cicatrisés sous la chemise gluante de sueur et de poussière.

— Tope-là, mon ami, appelez-moi comme il vous plaira. À mon tour, j'ai appris à vous connaître.

— Par exemple! Je ne vous ai cependant pas parlé de moi...

— J'ai appris à vous connaître à la façon dont vous regardez les gens, à vos yeux... Je suis intoxiqué de paroles, croyez-moi. Ce que j'aime, c'est

le mouvement, les actes, la simplicité des gestes. J'adore bouger du matin au soir, transpirer. Cela dit, allons vaquer à nos besognes ! Vous porterez de ma part ces fraises à votre femme. On m'a dit que...

— En effet, répondit Veanu précipitamment, c'est vrai... Nous l'attendons...

Enfin il se sentait libre. Il venait donc de faire la connaissance du dernier « ci-devant », du dernier condamné au « paradis ». À l'écouter parler, il s'était senti soulagé du poids d'innombrables événements qu'il lui semblait être le seul à avoir vécu et dont il s'était confessé avec un coupable retard. Leur carapace vénéneuse venait de voler en éclats. Veanu était en proie à une sensation étrange, faite d'épuisement et de béatitude. Était-il un nouveau-né ou un vieillard pressé de fournir une seconde carrière? Voilà qu'il apprenait à batifoler, à longer d'un pas ferme et tranquille les sentiers du verger bordant le Mureş. Hélas ! À la vue des barbelés derrière lesquels, nageant dans un vert océan de légumes, des hommes en vêtements rayés sanglotaient et suaient, son état d'âme se dissipa aussitôt. Ces hommes étaient coupables aux termes de la loi, on les avait condamnés en toute justice... Ce n'était pas comme... mais enfin, c'étaient des malheureux... Et parmi eux se trouvait son ami d'enfance, le fils du cantonnier... Le désir de se précipiter vers lui et de lui adresser la parole vint se heurter derechef à l'intuition opiniâtre, prohibitive d'un homme qui, lui aussi, avait porté l'uniforme du bagnard — Gheorghe Badea.

— Laissez-le tranquille ! le somma le *jardinier*. Vous lui feriez du mal... À trop pleurer, il perdrait la raison.

Il n'y avait rien à répondre. Seule la présence du *jardinier* empêchait le garde-chiourme de diriger son arme vers Veanu. Aux yeux du gardien, les hommes soumis à sa surveillance étaient des coupables, de vulgaires voleurs et assassins dont le châtiment avait été savamment dosé par la loi et qui ne pouvaient bénéficier ni du doute, ni de la pitié chrétienne. À juger de sang-froid, se disait Veanu, ces hommes subissaient un traitement mérité, imposé par leurs victimes et par la société. Mais un état d'esprit spécial, qu'il secouait pour aussitôt retomber, comme dans quelque étrange jeu d'enfant à l'âme pure, un état d'esprit ignorant les barrières dressées par les rigueurs de la loi, le poussait à rejoindre son ami d'enfance *Nicolae Chemin-de-Fer* pour le serrer dans ses bras et lui dire: « N'aie pas peur ! Tes morts ne vont pas venir t'étrangler ! Si, malgré la sévérité de leurs lois, les vivants te pardonnent, pour peu qu'au prix de ton travail et de la sueur de ton front tu expies l'instant affreux qui augmenta le nombre de ceux qui sont couchés sous terre, les morts, eux, t'accordent leur pardon... Ils m'ont bien pardonné, à moi... je veux dire... *elle, elle* surtout... Apprends, mon ami, qu'une vie, ça se recommence ! N'aie pas peur ! Tu apprendras à marcher de nouveau parmi les gens en liberté, tes regards n'iront plus se blesser aux barbelés... Tu verras le monde par les yeux de l'enfant que tu fus... »

— Voici ! — la voix du *jardinier* vint le tirer de son rêve — Veuillez porter ces fraises à votre femme. Si elle y trouve goût, qu'elle vienne donc en cueillir elle-même...

— Oh, non ! dit instinctivement l'ingénieur, le regard attardé aux barbelés. Elle ne doit pas venir ici...

— Vraiment? Seriez-vous jaloux? Vous disiez que...

— Si ça lui chante, elle n'a qu'à venir, répondit Veanu en se retournant vers le *jardinier.*

Il tenait en main des fraises délicates grosses comme des soleils glacés, où se concentrait tout l'arôme de la terre traversée du murmure des pluies artificielles et où couvait la braise des éclairs de l'été...

— Tout ceci est pour elle?

— Mais oui, pour elle et pour *lui*... ou pour *elle*, si c'est une fille... Il n'y en a pas une seule pour vous. C'est le fruit défendu, le bien de l'État, dont on ne peut distraire une partie qu'au profit des femmes enceintes.

Tandis que, prononçant ces paroles, le *jardinier* espérait voir son hôte prendre congé et se disposait à retourner au « château d'eau » et aux pompes dont les veines se rattachaient au cœur du Mureş, l'ingénieur Borcea tressaillit comme piqué au vif et manqua écraser entre ses doigts ses superbes fraises... De la berge de la rivière venait se glisser dans son oreille hantée par les « voix » — illusoires ou réelles, qui le saura jamais? — une mélodie trop connue, une obsession au bec vénéneux: *Plutôt que de voir ma belle se noyer*...

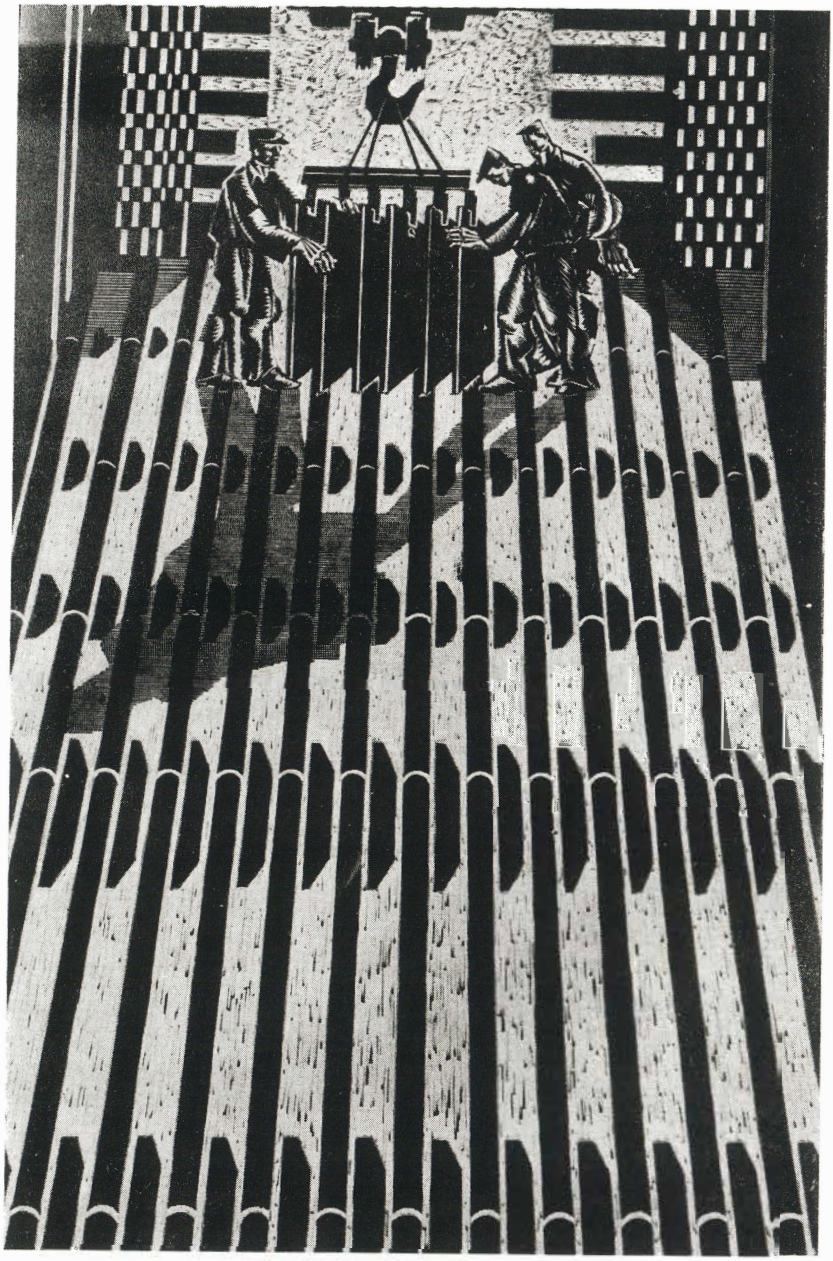
Il courut à toutes jambes rejoindre Eugenia, les fraises brillantes en main. Il ne rencontra personne, n'adressa la parole à personne. Était-ce une illusion? À qui donc se serait-il adressé? Arrivé devant le pavillon réservé aux hôtes, il s'arrêta net, haletant comme une locomotive dont on aurait brusquement tiré les freins. Là-haut, la galerie encadrée de roses grimpantes blessa une fois de plus son regard, tels des barbelés. « Ses roses à *elle*, les gouttes de sang de Liliane — hurlait, muette, une voix intérieure. *Ses* roses, *sa* vengeance... Pourquoi se venge-t-elle? Rien que parce que j'ai joué à l'amour; je l'ai fort peu connue et je l'ai laissée brûler pour m'enfuir comme un lâche et abandonner son cercueil... Oui, elle est revenue pour se venger... »

Il lui fallut un signe venu du dehors pour la ramener sur terre: ce furent des voix bien connues échangeant des propos derrière la porte. « Oui, je vous demande pardon, disait Eugenia, il n'est pas encore rentré... Le *régisseur* m'a dit qu'ils étaient allés visiter successivement les étables, la section de mécanique et le potager... Il paraît qu'ils ont fait des kilomètres, d'un bout à l'autre du paradis, comme des damnés... Je n'en sais rien — Eugenia se confondait en excuses — il m'avait promis de venir et pourtant il n'y est pas encore... » « Aucune importance, il rentrera, à moins qu'il n'erre dans le purgatoire », entendit-on dire au *poète* Gheorghe Bucur.

— Me voilà ! lança l'ingénieur, ouvrant la porte toute grande. C'est le retour de l'enfant prodigue ! Qu'on sacrifie le veau gras ! — cette gaieté

VLADIMIR ŞETRAN:
Constructeurs de navires (huile)

WALTER FRIEDRICH:
La Symphonie du travail (gravure)



tapageuse n'était pas son fait — Veuillez m'excuser, Madame, excusez-moi, camarade secrétaire ! Je viens de voler le premier fruit défendu de notre paradis...

Surpris par cette entrée bruyante, théâtrale, inattendue, Eugenia et Bucur échangèrent un regard étonné avant d'éclater de rire.

— Quand on parle du loup... il est à la porte ! dit Gheorghe Bucur, parodiant le proverbe.

Et se tournant vers Veanu, il lui jeta à la face:

— Gros ours !

Livide, le front emperlé de sueur glacée, Veanu se laissa choir sur le rebord du lit, sans mot dire.

— Ça ne va pas? Tu te trouves mal? s'écria Eugenia.

— Vous n'auriez pas mangé des champignons, par hasard? demanda le secrétaire, mi-figue, mi-raisin.

— Non, répondit l'ingénieur, reprenant ses sens. Le vin du *régisseur* m'est monté à la tête. Il se repent apparemment de nous en avoir offert....

— Du vin? dit le *poète.* Vous m'en direz tant ! Ce sont, sans doute, les deux flacons que je lui ai offerts, en guise de prime.

— Hé, oui ! Nous nous les sommes envoyés, mélangés à l'eau-le-vie de l'histoire... Gheorghe Badea, le *jardinier* — lieutenant — philosophe, avait d'excellent lard fumé accompagné de radis.

— Qu'avez-vous arrosé? demanda le secrétaire. Le triomphe ou la misère de la philosophie?

— Ni l'un ni l'autre. Aux abords des barbelés, toute philosophie s'évapore. Ce que nous avons arrosé, c'est la victoire remportée par l'individu sur lui-même ! s'écria Veanu, tout en vidant un verre d'eau fraîche que venait de lui tendre Eugenia.

Avait-il repris ses esprits? Était-il d'humeur à badiner? Ou bien se réfugiait-il dans l'humour pour dissimuler au *poète,* et à Eugenia la raison de son trouble? Pourvu que Liliane ne pénétrât pas dans la maison enfouie sous les roses pareilles à un jardin de barbelés !

— Pour vous, la solution aux problèmes de l'agiculture consiste en mots d'esprit ! répliqua Gheorghe Bucur.

— Dame ! repartit Veanu sur le même ton, nous avons appris la leçon du secrétaire du parti ! Nous finirons tous dans la peau de gardiens de tonneaux enjolivés d'aphorismes...

— Ce ne serait pas pour vous déplaire ! Mais je doute que vous atteigniez si vite à la virtuosité voulue...

— Virtuosité morale ou intellectuelle?

— L'une et l'autre ! Bien fou qui songerait à séparer ces sœurs siamoises. Une intervention entraîne des risques mortels. La conscience nouvelle, supérieure, dont on nous rebat les oreilles au cours de chaque séance, étouffe faute de morale, d'honnêteté et de vérité. Je vous entends venir: « À vous de prêcher la bonne parole ! » me direz-vous. Non, je ne vois là qu'une ten-

tation ou plutôt un retour aux aphorismes. Si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, monsieur l'ingénieur, faites garder les tonneaux par des types au gosier aussi desséché que le fut le vôtre tout à l'heure...

— À la bonne heure ! Eugenia se mêlait à son tour à ce dialogue, aussi curieux que compliqué. Mais vadrouiller toute la journée, voilà qui rend malade !

— Mais c'est vrai, tiens ! Où avez-vous traînassé, jeune homme? demanda, frondeur, le secrétaire, non sans accompagner ses paroles d'un clin d'œil complice.

— J'ai couru de tous les côtés, se hâta de répondre Veanu, comme s'il avait des comptes à rendre — C'était la manière de prouver une fois de plus qu'il était entré dans la peau de son personnage. — J'ai poussé jusqu'aux pâturages où nous nous payons sottement le luxe de garder nos vaches à lait...

Il arrêta ce flot de paroles, s'attendant à une réplique de son hôte; ce dernier, cependant, consultait la montre sans ouvrir la bouche.

— Oui, poursuivit l'ingénieur, nous sommes allés ensuite...

— Vous étiez donc accompagné? Et par qui, s'il vous plaît?, demanda le *poète*, l'interrompant.

— Par le *régisseur*, bien sûr. *Pour l'instant*, je l'emmène, faute de connaître les routes et les sentiers — Veanu avait l'air de faire des excuses — Rassurez-vous, lui et moi, on fera du bon travail ! À condition de recevoir des ordres, il les exécute avec ardeur — que dis-je ! — avec une passion aveugle... Ce que c'est que d'avoir été dans l'Armée ! Ce qui fait que nous avons fini par nous retrouver à la section de mécanique — mon rayon; mon royaume, quoi ! ajouta l'ingénieur, emporté par son éloquence.

— Qu'alliez-vous y faire?

— J'étais à la recherche de ramasseuses de fourrage.

— En avez-vous trouvé?

— Des toiles d'araignées, oui, voilà ce que j'ai trouvé ! Les vieilles machines, en pièces; quant aux neuves, pas plus que dans le creux de ma main. Une manière de voir, comme une autre !

— Qu'est-ce à dire? Je saisis l'ironie, mais votre philosophie m'échappe...

— C'est un problème d'optique, ou plutôt une façon de travailler. Jusqu'ici, personne, sans doute, ne leur accordait la moindre importance, à ces machines... Eh bien, à l'exemple de cet imbécile de Marin, je m'en vais...

— De qui parlez-vous?

— D'un type... Laissez tomber, c'est de l'histoire ancienne ! Mais je m'apperçois que je suis d'une grossièreté inouïe ! Au lieu de vous demander le résultat de vos démarches, je vous raconte toutes mes petites histoires...

— Eh bien, je n'y suis pas allé par quatre chemins, comme certains noceurs de ma connaissance. Oh, ce n'est pas que j'aie craint de ne pas retrouver le chemin du retour !

La figure de Veanu s'allongeant, il changea de ton:

— Je crois avoir fait du bon travail; j'ai saisi le taureau par les cornes... Il y a des monceaux de paperasses, de plaintes, de tableaux, venus d'entreprises analogues... Il paraît que les propositions formulées par nous sont les plus claires et les plus intéressantes... Il y a là manifestement quelqu'un qui s'est pris de pitié pour nous, ajouta le *poète* désireux de faire plaisir à son jeune collègue.

— Et alors? murmura celui-ci.

— Et alors, voilà ! Le dossier suivra la voie hiérarchique. Dans toute la Roumanie, c'est pareil, m'a-t-on dit. Ce qui fait qu'on a des chances. Vous êtes notre porte-bonheur. À moins que ce ne soit la camarade Borcea, ajouta Bucur pour tourner un compliment.

Ces paroles eurent le don de remplir Eugenia de joie.

— Nous vous avons porté bonheur tous les deux.

— Mais attention ! Ça n'ira pas tout seul, poursuivit plus prosaïquement le *poète*. Le temps de faire leurs comptes — tout le monde a ses *défroqués*, n'est-ce pas? —, d'établir des projets de lois, de nous les envoyer à fins de discussions, il passera de l'eau sous les ponts. Votre gosse aura le temps de faire ses premiers pas. Heureusement, j'ai pris langue avec le camarade-premier, et il a parlé d'or: « Allez-y, les gars ! a-t-il dit. Procédez à vos expériences, parce que là, il n'y a pas de loi qui tienne ! À qui fait jaillir des sources de lait, il sera beaucoup pardonné. Pour reprendre votre mot, mon cher Veanu, nous allons, *pour l'instant*, faire feu des quatre fers et nous débrouiller avec les moyens du bord !

— Traduit en clair: vous donnez aux trayeurs le vin promis.

— C'est dit. Un litre de vin pour mille litres de lait.

— Au prix de revient?

— Oui. À votre tour, vous donnerez le lait au prix de vente.

— Parce qu'il est inférieur au prix de revient? Topez-là !

— On a déjà topé en faisant l'analyse...

— Dans les salons des étables? lança Eugenia, amusée.

— C'était vraiment l'endroit pour empêcher les paroles de sonner aussi creux que des boîtes à lait vides, chère Madame ! — Le secrétaire tenait visiblement à flatter Eugenia et à lui donner de l'importance — En attendant, voilà où l'on en est au point de vue zootechnique, le plus considérable pour notre entreprise. C'est l'un ou l'autre, comme dans le bon mot bien connu.

— Je ne le connais pas, dit Eugenia.

— Moi non plus, ajouta Veanu, se solidarisant avec elle. S'agit-il d'un bon mot ou d'un aphorisme?

— À votre choix — Mais écoutez-le plutôt: « Tout problème qui ne trouve pas sa solution dans un délai de trois jours ne mérite pas d'être examiné en groupe ».

— En tant que mot d'esprit, il est délicieux, dit Veanu; mais quelle triste réalité ! Voilà donc un aphorisme !

— En effet, vous êtes dans un de vos bons jours. Mais le temps presse. Que diriez-vous d'un tour en ville pour visiter l'appartement qu'on vous déstine?

— Il est prêt? demanda Veanu, tout étonné. Et vous nous l'attribuez?

— Allons-y ! s'écria Eugenia, impatiente. Flavia m'a dit que vous étiez passé et que vous lui avez demandé de noter toutes les fautes commises, les observations à faire...

— Les fautes sont dues aux constructeurs. Moi, je n'ai que des observations à faire. Flavia aura tout de même exageré un peu. Remarquez, si l'appartement est à votre goût, on y apportera les retouches nécessaires, et tout sera parfait. À moins que vous ne préfériez vous attarder dans ce pavillon qui n'a pas l'air de vous déplaire, dites donc ! Je comprends: c'est un peu comme un hôtel où l'on ne fait que passer... On a la sensation du provisoire...

— Non ! répliqua précipitamment Eugenia. Je ne voudrais pour rien au monde continuer à demeurer ici. De toute façon, dimanche prochain, j'irai retrouver ma mère à Tărnăveni... C'est que je voudrais achever mes études, ajouta-t-elle, rougissante, en évitant le regard scrutateur de Gheorghe Bucur... Si tout va bien, j'ai l'intention de passer mon bachot... À mon retour, je compte bien aller habiter la ville... Les maçons ont donc beacoup de temps devant eux pour réparer leurs bévues. Je meurs d'avoir un intérieur bien à nous. Un jour peut-être — n'est-ce pas, mon cheri? — achèterons-nous une maison...

— Voyons venir... grâce à une cascade de prix, peut-être, dit Veanu, coulant vers le *poète* un regard gros de sous-entendus, accompagné d'un sourire ironique.

— Le mien appartient au passé ! soupira Eugenia. Les couronnes se sont fanées...

— Veanu remportera le sien dans un an, dit le secrétaire. Pour cette année-ci, c'est fichu, mon vieux ! Nous aurions beau nous fatiguer les méninges et multiplier les arguments vineux, il n'y a pas mèche...

— Qu'adviendra-t-il du pavillon réservé aux hôtes? demanda Veanu. Restera-t-il inhabité? Depuis que nous y sommes, aucun hôte n'est venu nous turlupiner.

— Rien d'étonnant ! En été tout le monde est pressé... Il fait trop chaud, et d'abord tout ici empeste la sueur et le travail... Les plus huppés vont loger chez les lauréats, qui ne les embêtent pas avec leurs requêtes... Quoique se soit toujours le rupin qui tend la main et le purotin qui donne... À franchement parler, nous ne sommes ni riches, ni pauvres. Les hôtes de notre condition se rendent directement à la cave... Et moi, mine de rien, je les fais fuir à coups d'inscriptions et d'aphorismes.

— Des aphorismes ! s'écria Eugenia, curieuse, tu les connais, toi, mon chéri?

— Un jour, je vous les ferai voir, répondit le secrétaire avec courtoisie. Mais commencez par passer votre bachot, pensez donc: les ténèbres des caves pourraient vous donner des idées, et je m'en voudrais de vous faire échouer en vous gavant de sagesse...

Désireux de tirer sa femme d'embarras, Veanu intervient:

— Et le pavillon, qu'en ferez-vous?

— Nous y logerons les valets d'étable et les trayeurs... Puisque hôtes il y a, autant qu'ils soient à l'aise ! Ne riez pas, c'est très sérieux. Votre influence m'engage à les couvrir d'honneurs.

— Et, si possible, d'argent, afin de nous les attacher, dit l'ingénieur. Mais une malheureuse dame-jeanne de vin ne me paraît pas être de nature à pouvoir changer leur sort...

— Leur sort, certainement pas, mais leur état d'âme, peut-être. Après tout, c'est vous qui en avez eu l'idée ! Et, vous le savez, je vous ai appuyé auprès de *saint Pierre.*

— Hum, fit le jeune ingénieur, je vois, ça... Si j'ai bien compris, vous vous dépêchez d'achever la construction de l'immeuble afin d'installer dans le pavillon des hôtes qui soient enfin de qualité... des types pas du tout dans notre genre...

— C'est exactement cela ! répondit le poète en riant. Pas du tout dans votre genre ! Vous avez été les locataires les plus...

Sans achever sa phrase, il posa la main sur l'épaule d'Eugenia. Surprise par ce geste inattendu, à la fois tendre et familier, la jeune femme tressaillit sous la pression de ce bras d'homme.

— Nous ne le sommes donc plus? demanda-t-elle.

— Non, vous êtes pour nous plus que des hôtes ou des camarades... Vous êtes notre frère et notre sœur. Peu importent les liens du sang...

— Rien ne remplace le sang — ni le lait ni le vin ! dit Veanu, se rengorgeant.

Ils sortirent en claquant la porte. À travers le mur, le bruit retentit jusque sous le toit, effeuillant les pétales mous et pâles des roses grimpantes. Eugenia et Gheorghe Bucur les écrasèrent sous leurs pieds sans y prêter garde, tout naturellement — Veanu seul les évita comme il eût fait de taches de sang.

Arrivés au palier du second étage de l'immeuble, Eugenia hésita, puis fit la moue.

— Je voudrais habiter le premier ! Ça irait?

— Pourquoi? demanda Gheorghe Bucur. À cause du gosse?

— Non, répondit-elle sans balancer. À cause de Mère-Grand. Je voudrais la faire venir pour élever le petit chéri.

— À condition qu'elle en soit encore capable, dit Veanu. Elle va sur ses quatre-vingt-dix ans...

— Oh, pour ça, elle en est parfaitement capable, je le sens, répliqua sèchement Eugenia, lui coupant la parole. Elle aura sa chambre pour pouvoir s'y reposer et parler à son bonnet tout son saoûl. Moi, je dormirai avec

le petit dans la pièce qui lui sera destinée, et toi, Veanu, tu ronfleras comme un bienheureux, tout seul dans notre chambre... Parce que vous, les hommes...

— De quelle chambre parles-tu? demanda son mari, gêné. Il n'y en a que deux, tu vois bien.

— C'est bien pour ça ! J'en veux trois, là !

— Parfait, dit le secrétaire. Je vous propose un marché: deux pièces au premier ou trois au second. À votre choix !

— Trois pièces au premier ! répondit la voix volontaire d'Eugenia. Je ne mettrai pas les pieds ici sans Mère-Grand. C'est à prendre ou à laisser.

— Parfait ! répéta le *poète*, vaincu par une fermeté aussi inattendue. Que votre volonté soit faite ! Je réunirai tout mon monde sous la présidence de *saint Pierre* et je soumettrai mon idée — On verra bien. On dit couramment qu'une proposition faite par le secrétaire du parti se transforme automatiquement en décret. Ne riez pas, cher ami ! pour une fois, j'en serai ravi. Il est temps de chambarder un brin la démocratie; on finirait par prendre au sérieux les blagues au sujet de notre paradis ! On n'est pas des saints, quand même !

Au « Château d'eau », Gheorghe Badea reçut à l'improviste la visite de Frăţilă, ingénieur entre deux âges, distrait mais rusé.

— J'ai ouï dire que vous m'aviez retiré votre amitié, dit celui-ci, tâtant le terrain.

— Tiens, pourquoi?

— Vous avez de nombreux amis.

— Des amis?

Badea leva ses sourcils épais, qui dirigeaient le cours des ruisseaux de sueur dévalant le long de sa face ridée.

— Mais ne jouons pas à cache-cache ! reprit Frăţilă. Je me demande ce que le nouvel ingénieur, votre ami Borcea, est venu faire chez moi. J'ai appris par un ouvrier qu'il était venu fourrer son nez partout dans la remise.

— Ne fais pas la tête, monsieur *le motorisé !* répondit le *jardinier* sur le même ton. Va le lui demander toi-même. Moi, il est venu me voir un soir par amitié.

— Il se mêle de tout contrôler ! reprit Frăţilă avec la même aigreur, comme si Veanu avait entrepris sa fameuse tournée sur l'injonction du *jardinier*. C'est ma place qu'il guigne ou bien celle du directeur?

— Ta place? dit Badea, tout étonné.

— S'il s'imagine me chiper la mienne, il se fourre le doigt dans l'œil jusqu'au coude ! Mais je vous préviens, le bonhomme vise plus haut. Au cours de l'analyse que nous venons de faire, il a mis *saint Pierre* au pied du mur. Il n'a pas hésité non plus à s'en prendre au *poète*... il va fort, le gars de Braşov !

— Fiche-lui donc la paix, il est du même pays que moi. Finissons-en avec tes petites histoires ! Il est venu me demander de lui rendre service,

voilà tout, et tu en fais tout un plat ! Lui, un usurpateur ! C'est honteux ! Bouleversé par une indignation sincère, Badea, haletant, défendait son ami.

— Honteux pour lui, oui ! reprit l'ingénieur. Monsieur déconne à Braşov et vient jouer ici les réformateurs, les révolutionnaires ! Un aventurier qui s'amuse à séduire les mineures, voilà ce qu'il est votre ami, votre pays ! Un débile, et agressif avec ça ! Un sacré renard qu'on verra repartir, la queue entre les jambes ! Et dans pas longtemps, je vous fiche mon billet !

Furieux mais sans se départir de son sang froid, Gheorghe Badea ne répondit pas. Stupéfait, intrigué, il se demandait pourquoi l'autre jetait la masque, sans savoir d'où venaient cette envie, ces soupçons, cette rage d'insulter et de maudire?

Soucieux de ne pas recourir au même vocabulaire, tandis que Ion Frăţilă attendait une réponse, le *jardinier* se baissa lentement, feignant de nouer sa sandale. Il saisit la lance à eau fixée à la conduite, la dévissa avec mille précautions, pour tout à trac, d'un geste furieux et rapide, en diriger le jet puissant sur le corps épouvanté du calomniateur.

— Ah, tu voulais un contrôle ! En voilà ! Gare à toi, le *motorisé !*

Le spectacle excita l'hilarité de quelques femmes qui travaillaient au potager. Une seule, plus peureuse de nature, fit de grands cris:

— Doux Jésus ! Il le noie ! Au secours !

A la brune, une voiture ramena le directeur, qui venait de faire une tournée d'inspection des fermes. Il avait passé sa journée à pied d'œuvre; cultures des céréales, binage du maïs et de la betterave à sucre, fauchaisons, récolte de la luzerne, tout avait été examiné. Il s'était, pour ainsi dire, livré à une course contre la montre, contre le temps glissant et pressé. Épuisé, mais tout excité par ce qu'il avait vu, Spineanu fit venir l'ingénieur Octavian Borcea.

— Tu es prêt? lui lança-t-il dès qu'il le vit paraître. On y va?

— Où ça? demanda l'ingénieur, médusé.

— Acheter les génisses. Les plus belles des belles ! Je parie que tu me demanderas où on en trouve. Au Maramureş, bien sûr ! Ce n'est que là que nous trouverons chaussure à notre pied. C'est le paradis du bétail ! Va retrouver ta femme pour lui annoncer ton départ et demande-lui de te préparer des provisions. Départ, demain matin à cinq heures !

— On part en quoi?

— En camion, pas à pied toujours ! Et comme on ne dispose pas encore d'hélicoptères pour l'arrosage de la vigne !... J'ai demandé au *défroqué* de préparer des chèques. La paperasserie, c'est son rayon. Nous, on se mettra des génisses plein la vue, les dames-jeannes, ça le regarde ! et il sait y faire, ce sacré défroqué, il les distribue à bon escient comme eau bénite ! Il ne se gourre jamais. C'est qu'on ne boit pas toujours à sa soif, au Maramureş, ça manque de vignoble dans le coin. Voilà toujours

des douceurs qui ne seront pas perdues ! On écorche un agneau et on l'arrose du sang sacré du sol. Si ce n'est pas ça le paradis, je veux bien être pendu !

— Chapeau ! dit l'ingénieur, les mains levées.

Il y eut un silence.

— Vous leur avez téléphoné? demanda Veanu enfin.

— À qui?

— Aux types de Maramureş.

— Je crois bien, tu ne t'imgines tout de même pas qu'on va aller à l'aventure !

— Ils ont promis de vendre? Pourvu que...

— Ils m'ont dit de venir, a condition d'avoir du fric.

— On en a?

— Faut bien ! Autrement, c'était bien la peine de me turlupiner devant tout le monde ! Ce n'est pas pour des nèfles que j'ai envoyé Bucur faire du charme aux types de l'administration départementale ! Ah, et puis zut ! Tu poses trop de questions. Et qui en pose trop est un imbécile ou un mec qui veut faire le malin.

— Moi, ce serait plutôt le genre imbécile ! De toute façon, des fois qu'on tomberait le bec dans l'eau, je ne voudrais pas être le dindon de la farce. Tenez, pas plus tard que tout de suite, est-ce que je pourrais faire le malin et vous demander pourquoi on n'achèterait pas les génisses en automne?

— Parce qu'on nous les soufflerait, mon petit vieux ! Amen. Ce serait fichu ! Tu de demandes peut-être pourquoi on les nourrirait tout l'été pour avoir des emmerdements. Réponse: ça coûte plus cher, mais ça vaut le coup. Et puis, on a beau être des Transylvains obtus, on sait quand même que les bêtes transportées d'un endroit à l'autre ont besoin d'un petit bout de temps pour s'adapter à l'eau, à l'air, aux odeurs. Les bêtes, c'est insensible rien qu'en apparence, parce que ça ne parle pas. Tu crois peut-être que je n'ai pas remarqué ce qu'il vous a fallu de temps à toi et à ta femme, par exemple, pour vous faire aux rigueurs de notre paradis agricole?

— Mais pas du tout, dit Veanu.

— À d'autres ! Je poserais la question à Eugenia, elle me répondra sincèrement, elle. Enfin, l'important, c'est que vous ne les ayez pas mis...

— *Pour l'instant*, répliqua l'ingénieur en souriant.

— À force de répéter cette scie, on finira par t'appeler *Pour-l'Instant.*

— Tout le monde ici, à commencer par *Saint Pierre*, a un sobriquet; je ne vois pas pour quelle raison je ferais exception.

— Rigole, va, rigole toujours ! En attendant, je suis ravi que vous soyez restés parmi nous, que tu te sois mis au boulot, qu'on t'ait adopté. Ton boulot est provisoire, je veux bien, mais...

— Ce provisoire est à mon goût, dit le jeune homme, la main posée sur la poignée de la porte. J'ai l'impression de refaire mes études, de repar-

tir à zéro... S'il est un bonheur sur terre, le plus beau, je vous assure, est de profiter de l'enseignement des autres, qu'ils soient plus agés ou plus jeunes que soi... C'est un provisoire qui dure...

— Ah, des aphorismes ! J'ai bien dit au *poète* qu'il finirait par faire de nous des philosophes ! L'agriculture, alors, c'est foutu ! L'écho de ses prouesses est parvenu jusqu'à l'Administration départementale, jusqu'à Bucarest, jusqu'au ministère... Un jour, un type, du Département de nos Entreprises m'a posé la question: « Le camarade Diogène, ça va? » « De qui voulez-vous parler? » ai-je dit. « Du philosophe préposé à vos fûts ! » « Eh ben, ça va, ai-je répondu. Tant que les fûts sont remplis, ça va. On en a fait un secrétaire du parti... Le jour où il ne pourra plus remplir ses tonneaux, il aura toujours ses aphorismes. Ce jour-là, on le démerdera et on lui balancera une lanterne pour qu'il finisse par se trouver un remplaçant ! »

— Le type du Département n'a tout l'air d'appartenir au clan des hôtes refusés ! dit Octavian Borcea, en riant.

— J'avoue ne pas comprendre...

— Il était sûrement de ceux qui ont quitté les caves du *poète* une dame-jeanne vide à la main. Allez, au revoir, saint Pierre, je vais préparer ma femme à notre séparation.

— C'est ça, j'en fais autant ! Bonne nuit !

Veanu mourait d'envie de demander si les caresses du danseur avaient laissé des bleus sur le corps de Madame Spineanu, mais il s'en garda. Il avait appris à connaître les méandres du cœur humain, notamment quand l'éclaire le rayon magique de l'amour.

C'était leur première séparation de quelque durée. Six mois de vie commune, six mois rien qu'à eux, se réduisaient à un seul instant. Un instant étrange, à deux faces: une face nocturne et une face diurne. Un instant qui courait, angoissé, dans leurs jeunes artères, un instant qui les ramenait de bien loin en eux-mêmes afin qu'ils se vissent et se connussent, sans se rassasier jamais l'un de l'autre. Dans les tréfonds oniriques de l'existence, ils se fondraient en un seul être inextricable et unique... Un instant fécond faisant bourgeonner d'autres instants pour les pousser tout doucement vers les frontières glacées du cosmos parental, où la germination règne sur les âmes qu'elle unit en familles, en agglomérations vouées à la gravité, en cités suspendues à l'existence verticale, en larmes et en joies de tout un pays, de tout un sol visité par la grâce, nourri par le labeur des aïeux...

Leur séparation dura trois jours. Plus que l'éloignement dans le temps, l'éloignement dans l'espace fut pour Eugenia une longue nuit blanche, une ivresse de lumière clignotante et fragile dont les tempêtes luminescentes n'étaient pas accueillantes aux rêves.

Heureusement pour elle, il y avait les mathématiques. Il lui fallait les déchiffrer, grimper aux rochers arides, atteindre les hauteurs vertigineuses des théorèmes, plonger dans leurs profondeurs abstraites où l'air

raréfié devient suffocant. Il lui semblait parfois être arrivée au point de non-retour. Elle portait alors la main au nez, de crainte d'une hémorragie. Quand les mathématiques l'excédaient, elle se penchait sur ses manuels d'histoire et de roumain. Grâce à eux, comme entourée d'alpinistes chevronnés, elle se laissait choir dans un univers d'émotions, moins glacial et moins abstrait; elle ne goûtait plus l'ivresse des grandes altitudes, elle ne glissait plus vers les hallucinations. Bienfaisantes émotions génératrices de faim et de soif, de mouvement et d'angoisse — émotions trop connues ! À tout moment, elle devait se donner du courage. Seule, elle se prenait à parler à haute voix: « Rassurez-vous, Mère-Grand, il reviendra sain et sauf. Loin de moi, il ne risque rien . . . » « Que risquerait-il? » demandait la vieille dame, épouvantée. « Rien du tout. C'était une façon de parler. . . Néanmoins, ce n'est pas la porte à côté, il y a des virages, il frôle les précipices . . . Parfois, on joue sa peau. On ne prend plus garde, on est distrait et . . . » « Veanu, à quoi pourrait-il songer? demandait Maria. À toi, rien qu'à toi, ma petite Eugenia », se hâtait-elle d'ajouter. À son tour, la jeune femme calmait les appréhensions de l'aïeule: « Je sais bien, je n'en doute pas; la rassurait Eugenia à son tour. D'ailleurs, pourrait-il songer à une autre femme? Aurait-il connu une autre jeune fille? » « Je n'en sais rien, répondait, prudente, la vieille dame. Les garçons, tu sais, ce n'est pas comme les filles; ça tourne, ça tourne . . . Allez savoir ! Pose-lui la question, il ne mentira pas . . . » « Entendu, Mère-Grand; à son retour, je lui poserai la question . . .

Le soir était tombé. Eugenia ouvrit la porte. Elle avait besoin d'air. À l'haleine entêtante des arbres d'alentour se mêlaient les odeurs puissantes des champs et des étables; elles s'engouffraient par la porte, prenaient possession de la maison, enveloppaient la jeune femme d'un drap reposant et frais.

Eugenia fit deux pas pour descendre les degrés de ciment. Pareils à des flocons de feu, les pétales qui s'étaient fanés dans la journée voletèrent jusqu'à terre sous ses yeux. Indifférente, Eugenia les foula derechef. . .

Dans la voiture qui les emmenait au Maramureş, Veanu lança allégrement:

— Combien de temps vous a-t-on retenu après votre arrestation à Blaj? demanda-t-il à Petre Spineanu.

— Eh bien, dis donc, mon vieux, tu es un danger public ! s'écria le directeur pour lui faire peur. Tu entres par effraction dans la vie des gens ! Méfie-toi, ça pourrait mal tourner !

— Pardonnez-moi, dit Veanu, cramoisi. Loin de moi la pensée de vous blesser, mais c'est que je me suis souvenu de vos paroles, le jour de mon arrivée à Arcud: vous avez formulé une théorie en me parlant du paradis et des liens qui unissaient plusieurs des « ci-devant ». Et vous m'aviez promis de . . .

— Des théories, des théories ! Allons donc ! C'est inouï, cette façon qu'ont les jeunes de transformer la moindre parole en théorie ! Je n'ai fait qu'exposer ou plutôt qu'évoquer un fait réel. À présent, tu connais le paradis. Il n'a plus de secret pour toi, semble-t-il ; tu es allé fouiller dans tous les coins. À mon tour de te poser une question : qui t'a catapulté chez nous?

Les soupçons conçus par le directeur pétrifièrent Veanu. Un pareil coup — et venant de Spineanu par surcroît — le prenait au dépourvu. Comment ! N'avait-il pas répondu, par l'entremise du *défroqué*, aux instances de Petre Spineanu? N'avait-il pas, à l'encontre des vœux d'Eugenia, abandonné des activités intéressantes et un métier où il réussissait brillamment? N'avait-il pas, en quelque sorte, quitté Brașov à la dérobée, indisposant ses chefs et notamment l'ingénieur Bârsan, son parrain? Tout cela pour s'entendre accuser d'être l'instrument d'un tiers ! « Pouvez-vous descendre aussi bas, saint Pierre? songeait tristement l'ingénieur. Me soupçonner ! Et d'abord, qu'y a-t-il à espionner, à découvrir dans votre paradis agricole? Vous me voyez mouchardant et marchant sur des cadavres? »

Le silence prolongé de l'ingénieur Borcea fit comprendre au directeur qu'il venait de l'humilier en versant dans son cœur une goutte de venin.

— Écoute, mon petit gars, si ma question t'embête, c'est que tu veux bien confirmer la théorie de Frățilă.

— C'est quoi, cette théorie? finit par demander Veanu. C'est qui, Frățilă? Je n'y comprends plus rien...

— Il s'agit de Frățilă, notre collègue de la section de mécanique. Hier soir, après ton départ, il est venu me trouver fou furieux pour te traiter de tous les noms...

— Mais qu'est-ce que je lui ai fait?

— Il t'accuse d'avoir inspecté tous les secteurs... à commencer par le mien, d'ailleurs...

— Quand ça? demanda Octavian Borcea, tombé au piège invisible, empoisonné, des intrigues nouées une fois de plus, il le sentait, autour de sa personne.

— Le jour de la fameuse analyse, tu sais bien. À l'entendre, il aurait eu peur — comme plusieurs de ses collègues — d'être déchiré par toi à belles dents après ta sortie, aussi impertinente qu'hostile, contre Gheorghe Bucur et moi-même.

À prononcer ces paroles, Spineanu esquissait un sourire mystérieux.

— Le misérable ! hurla Veanu. Il n'avait qu'à le dire, qu'il avait peur ! Quant à vous, si vous ajoutez foi à ses propos, je descends immédiatement de voiture et je rentre à pied...

Déjà il se disposait à quitter son siège.

— Hé là, hé là ! s'écria le directeur, l'arrêtant d'un geste. Qu'est-ce qui te fait croire que j'ajoute foi à ces dires? Calme-toi et écoute-moi. À moins que tu ne préfères ignorer ce qu'on dit de toi.

— Non, à condition que ce soit la vérité. Sinon, tel Ulysse, je me bouche les oreilles à la cire pour ne pas entendre le chant des sirènes.

— *Dente Lupus, Cornus Taurus Petit,* disait Horace. Tu peux traduire?

— Je ne sais pas le latin.

Gêné, Veanu semblait faire des excuses. Encouragé par le dicton du directeur, il avait réussi, grâce à un effort lucide, à faire taire son indignation et sa colère.

— « Le loup attaque avec ses crocs, le taureau avec ses cornes ».

— Et moi qui croyais que les animaux de votre jardin ne le cédaient en rien à ceux de l'Éden. Je les voyais pleins de douceur et obéissants, semblables à des anges musiciens. Il paraît, au contraire, qu'ils ont laissé pousser crocs et cornes . . .

— Que veux-tu, ce ne sont pas des agneaux. Il ne sont pas non plus asexués comme les anges . . . D'ailleurs, ce ne serait plus drôle ! Tu sais ce qu'il disait, Frățilă? Il disait: « Prenez garde, camarade directeur ! Il se sert du *régisseur* pour vous surveiller, et du *jardinier* pour m'espionner moi-même ».

Spineanu avait encore au coin des lèvres son sourire ironique et mystérieux.

Veanu fut secoué d'un rire saccadé, un rire qui l'agitait aux heures d'angoisse et qu'il ne connaissait que trop; un rire bienfaisant, qui détendait ses nerfs; un rire maladif qui lui donnait la nausée.

— Parfaitement, il n'y a pas de quoi rigoler ! reprit Spineanu; il prétendait que tu t'étais allié aux « ci-devant » de moindre importance pour en attteindre un plus considérable — en l'occurrence, moi même.

— Et vous avez eu la patience de l'écouter sans le mettre à la porte? demanda Veanu, tout échauffé comme après un grand effort. Vous ne l'avez pas . . .

— Non. Il a foutu le camp, la queue entre les jambes, comme un chien battu. Tu sais ce que je lui ai dit? « Pour qui me prends-tu, espèce de *motorisé?* Pour un jaloux ou un inverti? Tu t'imagines, parce qu'une bande de salopards m'a arrêté dans ma jeunesse sous prétexte de nationalisme, que j'ai peur aujourd'hui des gens au pouvoir? Sache pour ta gouverne, mon salaud, que c'est moi qui ai fait venir l'ingénieur Octavian Borcea, qu'on ne me l'a pas imposé ! Au cas où tu ne le saurais pas, c'est moi le maître ici ! Fourre-toi ça dans la caboche et gare à la casse ! C'est moi qui possède les clés du royaume ! Sans les clés, tu pourras toujours te fouiller pour ouvrir la porte ! »

Pendant l'absence de Veanu, Flavia eut beau faire pour emmener Eugenia en promenade. « Je travaille » lui était-il invariablement répondu. « Excuse-moi, je travaille ».

La secrétaire du directeur voulait lui raconter dans tous ses détails son entrevue avec madame Spineanu. La rencontre avait eu lieu non pas au château, mais au domicile de la dame, à Arcud. Elle l'avait invitée et s'était montrée d'une courtoisie exquise. Flavia, qui s'était rendue à

l'invitation dans ses petits souliers, s'était vu offrir du café, des pâtisseries, des glaces. On l'avait étouffée sous des protestations d'amitié: « chère amie, vous me voyez ravie ». « Quelle chance de vous voir ! » « On voit bien que vous êtes la fille de Liviu ! » — L'amphitryonne lui avait tiré les vers du nez, elle voulait connaître l'emploi du temps de son mari, brûlait d'apprendre les ragots dont elle faisait, peut-être, l'objet au cours des séances, voulait savoir ce que les ingénieurs et surtout leurs femmes racontaient sur son compte depuis un certain temps... « Vous calomnier? Mais, Madame, vous n'y pensez pas ! » lui dit hypocritement Flavia. Simulant la naïveté et la bonne foi, elle réussit à calmer les appréhensions de « Madame la directrice », titre que lui donnaient les employés de l'entreprise. Quand Flavia prit congé, la dame la pria de lui téléphoner et, le cas échéant, de passer chez elle pour lui rapporter les bruits dont elle serait susceptible de recueillier l'écho. « Une épouse, n'est-ce pas... Ce n'est pas que j'y attache de l'importance, mais les gens sont infâmes et disent des horreurs, surtout quand on est un cadre supérieur ! Et je vous assure que ce n'est pas du dessert ! ajoute-t-elle avec un soupir. Mon mari se tue au travail, rien que des épouvantails sur toutes les collines, il rentre épuisé et dort debout; il est bien à plaindre, allez ! Et cette odeur d'étable ! Ce n'est pas une odeur de directeur, ça ! Mais ça, naturellement, on n'en parle pas. On vous envie pour des broutilles, pour quelques malheureux billets bleus et pour une voiture grosse comme un tank, dont on dispose de temps en temps ! Avec ça que la vie n'est faite que d'argent et de voitures !... Et l'amour alors? Chasse gardée pour les citadins et interdite aux agriculteurs? »

Flavia était, on le devine, désolée de ne pouvoir faire part à Eugenia qui le repoussait avec son éternel — « Excuse-moi, je travaille ! » — de ses impressions concernant « Madame la directrice ».

De son côté, Saveta alla voir Eugenia à plusieurs reprises; elle lui apportait du lait, lui demandait de ses nouvelles, s'informait de ses repas, songeait à la distraire. Tout comme Flavia, elle regrettait que la dame-lycéenne, refusât de sortir et d'aller au moins s'amuser avec les veaux comme elle l'avait toujours fait. Mais ce que Saveta regrettait surtout, c'était autre chose. Elle n'avait pas osé dire à Eugenia, fût-ce en deux mots, (puisqu'elle n'avait pas le loisir de lui founir des détails) que, tandis que l'épouse du directeur faisait des mamours à Flavia, celle-ci, reprenant la vie « normale » qu'elle menait à Blaj, en faisait, de son côté, toutes les nuits, à un mécanicien qu'elle qualifiait de costaud, un type travailleur et bien balancé qui venait d'être libéré. On le disant follement épris et désireux de demander à Liviu la main de sa fille. Flavia avait-elle fait d'Eugenia sa confidente? Entre femmes, on se raconte ses petits secrets... L'avait-elle consultée? Etait-ce pour cette raison que la jeune femme refusait de voir Saveta? Pour rester confite et maussade entre ses quatre murs, elle avait peut-être un motif !... Mariée depuis peu, enceinte et... Si c'était pas malheureux de rester comme ça, dans son coin, alors qu'une

promenade aurait été salutaire... pour avoir des couches normales et ne pas recourir à une césarienne, comme tant de jeunes femmes paresseuses, au jour d'aujourd'hui !

Eugenia, à qui n'avait pas échappé la curiosité de ses deux amies (qui multipliaient les insistances et les invites à la promenade et aux bavardages), prit sa divise au sérieux: « Je dois travailler ». Décidée à se présenter aux examens en excellente forme, elle voulait, en outre, prouver à Veanu qu'elle ne le lui cédait en rien, qu'elle n'était pas une chiffe, une feuille morte balayée par le vent. « Rentre, mon chéri — lui disait-elle en pensée — et je saurai bien te prouver que je ne suis pas une enfant désarmée comme tu sembles parfois le croire ! » Une fois la promesse de Veanu chuchotée à son oreille dans un souffle enveloppant et brûlant — signe qu'il n'allait pas tarder à rentrer sain et sauf — elle s'adressait à son enfant: « Écoute-moi, mon amour — et son regard indiscret se portait sur ses flancs difformes — sois sage, calme-toi ! petit polisson, veux-tu bien ne plus me flanquer de coups de pied dans le ventre ! Une fois que Veanu sera rentré vous aurez beaucoup de temps devant vous pour vous amuser ensemble... » Enfin apparaissait Mère-Grand, coupant la parole à Eugenia. « N'aie pas peur, ma poulette, disait la vieille dame. Des garçons plus amoureux que Veanu, on n'en fait plus... Si ça t'amuse, tu n'as qu'à lui demander s'il s'intéresse à d'autres femmes, mais, quoi qu'il dise, je suis persuadée qu'il n'aime que toi ! Tu es la seule qu'il aime. Il ne faut pas douter de lui ! » « Bien sûr, Mère-Grand, dormez en paix !»

Vendredi soir, quand les hommes rentrèrent du Maramureş, suivis de deux camions bondés de génisses, Eugenia, plongée dans ses exercices de mathématiques et ses conversations imaginaires, n'entendit pas le vacarme et les mugissements venant de l'étable. En proie à une lassitude sourde répandue dans tout son corps, elle se sentait la captive des objets disséminés dans la pièce vaste et paisible; elle eût voulu bouger, faire une promenade, mais sa volonté concentrée tout entière dans la devise « Je dois travailler ! », la clouait sur place, orgueilleuse et glaciale, rêvant de hauts faits. En feuilletant son cahier de roumain, elle était tombée sur plusieurs passages empruntés aux sermons et aux exercices spirituels de Liviu Ardeleanu, prêtre à Zăpădia, qui lui avait prêtés Flavia ! Elle jeta les yeux sur les lignes d'une écriture ordonnée et lisible et, comme le soir de sa première lecture, s'arrêta longuement à celles consacrées par l'abbé à « l'incarnation dans les sens ». Tout comme alors, dans ses seins débordant de santé et pétrifiés par des sources encore retenues. s'éveilla une fringale que la jeune femme voulut maîtriser comme elle eût fait d'un instinct coupable ou d'un appétit honteux. Aussi passa-t-elle sans retard à d'autres pensées du *défroqué*. Un soupir de soulagement souleva sa poitrine comme après une pénible corvée quand elle lut ceci: « N'oublions jamais que l'homme ne se purifie qu'au sein de la nature; c'est là qu'il comprend avec le plus de force que ses sens sont une bénédiction. Quand on admire les êtres créés par la nature, on ne saurait s'étonner de voir les poètes et les saints glorifier les yeux, organes de la vue. Est-il

rien de plus impressionnant que la lumière et les ténèbres? » « Si ce ne sont les yeux de l'homme que l'on aime ! » s'écria en pensé Eugenia, pour ajouter aussitôt: « Ainsi que les yeux et le sourire de nos enfants ! » « La lumière, le premier miracle de la Création ! . . . C'est par la vue que nous devenons citoyens du monde . . . » « Mon père, je serais fort étonnée que de pareilles pensées eussent jailli du cerveau d'un comptable ! » songeait Eugenia, interrompant sa lecture. « Pas du tout, répondit la voix du défroqué. C'est bien du mien, Madame-Mademoiselle ! À l'époque je n'étais pas comptable ». « La lumière — était-il dit dans ces vieux papiers — forme autour de nous un cercle de connaissances et d'amis, du brin d'herbe qu'escalade l'insecte émaillé au rouvre séculaire, de la montagne qui borne l'horizon au ruisseau où nous nous mirons et à toutes les créatures qui nous entourent. Don de la grâce, la lumière danse et chante dans les bourgeons des arbres et les cornes des veaux. » « Ma parole monsieur l'abbé, vous êtes un sorcier ! » se surprit à penser Eugenia. « En écrivant ces lignes, voulez-vous donc m'émouvoir, troubler la paix que j'ai eu tant de mal à trouver? Et si vous ne les aviez écrites que pour votre plaisir, vieil égoïste? » « Les notions de « chez soi », de patrie et de pays, nous ne les devons qu'à la lumière. Et aussi la beauté, la plus forte de nos sensations, et l'harmonie des mondes, à partir de laquelle nous nous élevons jusqu'à la connaissance de l'être suprême. » Eugenia referma le cahier. « Là, se dit-elle, furieuse, sur un ton coupaut, voire méchant, là, je ne vous suis plus. C'est que j'en suis arrivée à voir en Veanu un « être suprême ». . . . De là aussi mes tourments. Serait-ce que le bonheur s'incarne avant tout dans la souffrance? À moins que ce ne soit une idée puisée dans ces vieux sermons qui m'empêchent de travailler mon roumain . . . Ah, pourquoi n'y a-t-il pas seulement de la joie, de la lumière, des bourgeons, des cornes de veaux ! »

Quand, les traits tirés, avec une barbe de trois jours, Veanu entra dans la pièce, il remarqua aussitôt sur le visage d'Eugenia l'onde glaciale de sa volonté d'acier, les traces des reproches incompris et méchants qu'elle venait de s'adresser pour se punir de voir en lui ni plus ni moins que l'être suprême.

Il l'étreignit longuement, heureux de la retrouver saine et sauve, le regard plongé dans son regard interrogateur et trouble à force d'insomnie.

— Tout va bien? T'es-tu ennuyée de moi, toute seule? M'as-tu attendu? As-tu beaucoup pensé à moi?

D'abord hésitante, sur ses gardes, Eugenia sentit bientôt se détendre en elle un ressort secret, enfoui au plus profond d'elle-même. Ses larmes se mirent à couler et elle se prit à murmurer, collée à la poitrine du jeune homme:

— Il ne faut plus me laisser seule ! Emmène-moi, toujours, où que tu ailles !

— Bon, c'est ça, je t'emmènerai, dit Veanu pour l'apaiser. Mais toi, quand tu partiras, m'emmèneras-tu? ajouta-t-il, en lui relevant le menton

pour couvrir de baisers innombrables les yeux en larmes, le front alangui par l'attente, les lèvres charnues, crevassées comme de la faïence fraîchement défournée.

— Je t'emmènerai ! répondit-elle, reprenant son calme.

Revenue à elle sous l'étreinte de son mari, Eugenia se releva d'un bond et se mit en devoir de lui préparer un repas. Mais Veanu était épuisé. Ses vêtements trempés de sueur s'étaient imbibés de l'odeur des créatures vivantes qu'il venait d'accompagner, de décharger avec les autres hommes, pour les installer jusqu'à l'aube dans un abri provisoire. Il commença par aller prendre une douche; il se dévêtit, entra dans la salle de bain et, par la porte entrouverte, répondit aux questions d'Eugenia. « Oui, le voyage s'est très bien passé », « Nous les avons choisies à notre gré », « Elles sont chères, oui, assez chères », « Bien sûr, rien que des génisses », « Et quelques-unes très jeunes aussi », « Non, on ne peut pas les laisser ensemble, elles se battraient », « Oui, bien sûr . . . » Il se frotta vigoureusement tout le corps avec la serviette et se sentit bientôt aussi frais qu'un nouveau-né. Assiettes et soucoupes jonchaient la table, mais la chère était maigre. Veanu ne souffla mot, de crainte d'indisposer sa femme. Son estomac était tenaillé par une faim telle qu'il aurait volontiers dévoré les assiettes vides à belles dents. Il avalait en silence des morceaux d'un pain à la croûte épaisse, lappait, tel un veau, du lait fumant, quand, sans crier gare, Eugenia se pencha à son oreille, de peur, eût-on dit, d'être entendue par des indiscrets, pour lui poser une question:

— As-tu jamais aimé une autre femme?

— Mais qu'est-ce qu'il te prend? demanda Veanu, pétrifié.

— Allez, dis-le moi, bien sincèrement, là ! . . . Je suis curieuse, que veux-tu . . . Le mioche m'a posé la question et je n'ai pas su ce que je devais lui répondre . . .

— Ça suffit comme ça ! s'écria-t-il irrité. Saisi d'épouvante, Veanu avait dans le regard la lueur souterraine qui s'y dissimulait depuis qu'il s'était enfui de la morgue improvisée à l'hôpital de Câmpulung. Une lueur froide, carbonisée, pareille au corps de Liliana roulé dans des draps. Il ferma les yeux et serra violemment les paupières jusqu'à ce que s'y pressât un essaim de fourmis rouges. Pendant quelques instants il demeura ainsi, puis il ouvrit brusquement les yeux et les fourmis disparurent dans leurs galeries aériennes.

— Allons, dis-le moi ! insistait Eugenia, d'une voix comme venue d'ailleurs.

— Mais je te l'ai toujours dit que je n'aimais que toi !

Elle se coula auprès de lui et dormit sans bouger jusqu'au matin.

Le soleil était celui de tous les jours. Son indifférence n'était qu'apparente. Après avoir à grand-peine levé la tête dernière les hautes collines, à l'est, il jetait un long regard alentour, tel un épervier fasciné par des poussins, encore qu'il sût fort bien ne point pouvoir se précipiter dans l'abîme béant entre les hommes et lui. Sans doute devait-il à ce sentiment d'impuissance la résignation orgueilleuse dont il témoignait au milieu du jour: distant, il se plaisait

à châtier. Plus avant dans l'après-midi, il s'apaisait au-dessus des champs et mettait une douceur infinie à réchauffer la terre. Quand, du côté des Monts Apuseni, il se disposait à se coucher, on le voyait culbuter brusquement derrière leurs épaules foudroyées, squelettiques, qu'il éclairait de revers, tel un projecteur pourpre, et faisait ressembler aux ombres sanglantes de Horea, Cloşca et Crişan...

Au petit jour, l'ingénieur Octavian Borcea se réveilla, comme tous les matins, à cinq heures et se frotta les yeux; l'habitude, une fois prise, lui était entrée dans le sang; elle s'y dissimulait, cloche invisible, ordre donné par l'aube d'été. Veanu se leva subrepticement, de crainte de réveiller Eugenia couchée à ses côtés et enfila sa combinaison, qu'il se réjouit de trouver fraîchement lavée par les mains prévenantes da sa femme bien-aimée. La nouveauté du fait lui sembla de bon augure. Après avoir bu un bol de lait épais et crémeux, il escalada le rebord de la fenêtre ouverte pour ne pas troubler le sommeil d'Eugenia. Mais, à peine atteint l'angle de la rue, il se souvint des roses grimpantes du perron. « Mauvais signe » ! songea-t-il, et il fit demi-tour. Il voulut avancer, mais ses pieds refusaient de lui obéir. Épouvantés, ils craignaient de fouler les pétales humides, englués... Il leva les yeux vers les tiges des roses. Fait étrange, toutes les fleurs semblaient être à leur place. « Allons, Liliana chérie, chuchota-t-il, ne t'amuse pas à réveiller mes angoisses ! Tu fais fleurir ton sang, tu le répands comme une plante qui pousserait ses racines dans mes veines. Par pitié, laisse-moi partir ! Tu vois bien, mes artères se sont vidées de leur sang, mon corps n'est qu'un immense vide, j'ai le vertige, je défaille... Serait-ce que tu veux ma mort? » Instinctivement, il palpa ses bras, pleins de santé et de force, des bras aux artères gonflées de sang jeune qui accélérait le rythme du pouls. Chaque chose était à sa place. Il n'y avait pas de quoi avoir peur. Et cependant, les jambes lui refusaient le service. « Ainsi, ma chérie, tu ne m'en veux pas? balbutia-t-il de nouveau. Mais alors — et Veanu tressaillit d'effroi — c'est que tu veux te venger sur *elle* — sur Eugenia... Je me trompe, n'est-ce pas? Pourquoi ne dis-tu mot? Pourquoi ce silence? Toi-même, rappelle-toi, la veille de Noël, tandis que nous tremblions de froid sous les rafales, tu m'as avoué ne faire qu'un avec *elle* ! Ah, tu te ravises ! Tu te démens, tu prétends qu'il ne s'agit que d'une illusion, d'une obsession ! Prends garde, ma Liliane, prends garde ! Il est trop tard ! Car elle est plus qu'*elle*-même, elle est aussi *le petit* ! L'enfant ! À moins que ce ne soit là l'objet de ta colère ! » Cette idée le fit frissonner. Il se précipita sur la porte et de toute sa force fit jouer la poignée. Mais la porte ne s'ouvrit pas. Elle était fermée à clé. Sans doute Eugenia avait-elle donné un tour de clé, la veille au soir, sans qu'il l'entendît. Avant l'absence de son mari elle ne l'avait jamais fait. « Qui frappe? » demanda la voix endormie d'Eugenia. Veanu prit peur, comme s'il n'avait pas reconnu la voix, ou que ce fût celle d'une autre. Retrouvant mécaniquement l'usage de ses jambes, l'ingénieur bondit par-dessus les pétales écrasés, mélangés à du sable et à de l'eau boueuses, et referma le cercle magique en faisant le tour de la maison. Et tandis qu'Eugenia, remar-

quant son absence, s'empressait d'aller lui ouvrir la porte, Veanu escaladait le mur et rentrait chez lui par la fenêtre. Eugenia entrouvrit la porte avec des précautions infinies, de crainte de se montrer vêtue d'une chemise de nuit transparente qui moulait son corps juvénile déformé par la grossesse. « Qui frappe? » répéta-t-elle encore une fois. Point de réponse. Elle ouvrit alors la porte toute grande et vit, dans le sable humide mêlé au suc rougeâtre des pétales écrasés, des traces de pas fraîches. Manifestement, quelqu'un venait de passer. Eugenia haussa les épaules en signe d'incertitude et se frotta les yeux. Il avait plu. De toute la force de ses poumons avides d'air frais et soumis à l'empire des ressorts invisibles de ses côtes presque aussi délicates que celles d'un enfant, la jeune femme respira profondément. Quand elle se retourna avant même que de refermer la porte, elle aperçut Veanu, immobil, à la croisée. Il prévint son cri:

— Pardonne-moi ! Pardonne-moi !

Eugenia s'approcha pour s'assurer que c'était bien lui. Elle jeta un regard vers le lit, puis au visage de son mari, tout comme dans le conte des deux enfants échangés. Mais n'était-ce pas un étranger? Qui donc se présentait à la place de Veanu?

— Pardonne-moi ! dit-il pour la troisième fois.

Eugenia le saisit par les épaules et fixa ses yeux troubles dont les veinules menaçaient d'éclater. Maintenant elle prit peur tout de bon.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive? D'où viens-tu? demanda-t-elle d'une voix tremblante et voilée.

— De nulle part, bégaya-t-il.

— Cette réponse ! Il n'y a que les loups-garous et les somnambules pour marcher la nuit sur les toits !

— Du calme ! Un frisson glacial parcourant ses épaules, Veanu prit les mains de sa femme entre ses mains glacées et recula d'un pas.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive? répéta Eugenia, épouvantée.

— Rien du tout ! Tu es...

Pour un peu, il lui eût demandé si elle était Liliana...

Eugenia alla tout près de lui et se mit à caresser doucement, avec une tendresse infinie, le visage osseux aux muscles bandés; elle sécha la sueur glaciale baignant le front...

— Tu es malade ! murmura-t-elle, les mains appuyées sur les épaules de Veanu, tu es malade, mon amour !

— Ce n'est rien, finit-il par répondre avec un regard vague vers la porte ouverte. Ce n'est rien. Un peu de fatigue... J'ai eu du mal à m'endormir...

— Tu es malade, mon chéri. Allez, au lit, et plus vite que ça ! Elle l'y menait de force tout en déboutonnant sa combinaison.

— Ce n'est rien, répétait-il, tel un enfant effrayé.

Il se laissa néanmoins dévêtir et s'étandit sur le lit dont la mollesse lui apporta le repos.

— Ce n'est rien. ..

Sa figure reprenait des couleurs; déjà, comme effacées par une main invisible, disparaissaient les gouttes de sueur froide qui emperlaient son front.

— Je m'en vais te préparer en un tour de main le remède recommandé par Mère-Grand, dit Eugenia.

— Qu'est-ce que c'est que ce remède? demanda Veanu, étonné. T'a-t-elle enseigné à faire des charmes?

— Pas du tout. Elle en avait l'intention, mais nous n'en avions pas le temps. Une fois qu'elle sera chez nous... Tiens, prends ça, ajouta-t-elle en lui tendant un verre de vin frais où elle avait dilué une cuillerée de miel. Avale-le d'un trait, et tu m'en diras des nouvelles. Moi-même, à plusieurs reprises, j'en ai fait autant... ...

— Quand ça? demanda-t-il, s'arc-boutant sur ses coudes. Tu ne m'en as rien dit...

— Enfin! dit Eugenia, je ne vais tout de même pas t'embêter avec toutes mes petites histoires! Les femmes enceintes, tu sais... Mère-Grand m'a dit de boire comme toi beaucoup de lait... Mais, moi, le lait, je ne l'aime pas plus que ça... Non, rassure-toi, j'en bois quand même... Mère-Grand me disait: « Ma poulette, contre le vertige et les nausées tu avaleras chaque fois d'un trait un demi-verre de vin où tu auras dilué une cuillerée de miel. Ça te calmera tout de suite...

Elle répétait textuellement la formule secrète, salvatrice, de l'aïeule. Marie savait y faire: une incantation, un breuvage mystérieux, un mélange d'herbes ou d'arsins lui permettaient de guérir tous les maux.

— Ah, je comprends, dit Veanu.

— Tu comprends quoi?

— Je comprends maintenant pourquoi Grand-Mère passait son temps à réclamer du vin à papa. Elle souffre apparemment de vertige dont, comme toi, elle ne souffle mot à personne...

— En effet, elle s'en est plainte à moi... Tu lui ressembles peut-être aussi par quelque côté, mon amour, mon réformateur! dit Eugenia sur un ton de bonne humeur mi-sincère, mi-jouée, pour rendre courage à son mari.

— Moi, un réformateur!

D'un bond il se remit sur ses pieds, parfaitement d'aplomb. Il n'y avait plus trace du somnambule errant sur les toits.

— Mais oui, Monsieur le malade, l'épuisé! Monsieur qui rêve de réformer le monde et l'entreprise en huit jours, sans prendre de repos. Alors que le Seigneur lui-même en a pris le septième jour, ajouta, psalmodiant comme celle d'un prêtre, la voix d'Eugenia.

Veanu se mit à rire. Il étreignit sa femme, plein de santé et de force. Jenica, il le sentait, n'était qu'elle-même, en chair et en os, elle-même et le petit, niché sous le sein maternel, où il clignotait telle la flamme d'une lampe d'église dont seules les taches de son qui brouillaient le teint de la jeune femme trahissaient la lueur.

— Mon petit doigt me dit, murmura-t-il tout en couvrant de baisers gourmands les lèvres, le cou, les épaules, la gorge ardente, que tu t'es remise aux sermons du *défroqué*, que tu te disposes une fois de plus à « t'incarner dans tes sens »...

— Oh, oui ! gémit Eugenia, le souffle enveloppant, coupé. Oh, oui, mais ce n'est plus possible...

Ils se séparèrent, éprouvant l'un pour l'autre un désir aussi fort qu'au premier jour.

Tel un galopin, l'ingénieur ressortit par la fenêtre, mais il avait l'air empreint de gravité d'un être angoissé, poursuivi. Aux yeux d'Eugenia, son geste n'était pas celui d'un fuyard effrayé; elle y voyait une gaminerie destinée à l'amuser, voilà tout.

Pressé de retourner à ses occupations, qui l'absorbaient tout entier, l'ingénieur songeait que, désormais, après avoir vécu tant d'événements ordinaires et extraordinaires et assisté aux jongleries de la destinée, il lui fallait les déchiffrer, les ordonner et conférer une signification à l'histoire lamentable de son aïeul et de son père, à celles du *régisseur* et de Gheorghe Badea, le *jardinier*, à celles de tous les autres aussi; car chacun avait vécu la sienne, tant Liviu Ardeleanu et Saveta que Gheorghe Bucur, le *poète*, et Flavia qui se donnait tant de mal pour sortir, tel un papillon, de son horrible chrysalide noire, et aussi Frăţilă, le *motorisé*, et les valets d'étable, et le malheureux *Nicolae Chemin-de-Fer*, et tous les ingénieurs attachés aux neuf fermes et, il va sans dire, *saint Pierre* aussi, le détenteur des clés du *paradis*, avec sa « dame », qui venait de rentrer toute dolente. Aucun d'entre eux n'avait pu se soustraire à une histoire qui se confondait avec la vie même; une vie parfois se jumelait à une autre, à plusieurs autres; sa vie à lui était aussi celle d'Eugenia certes, mais aussi la vie de Liliana... Veanu s'arrêta, répugnant à pousser plus avant... Impossible de s'y tromper: personne — et pas plus Eugenia que les autres — ne pouvait se substituer à lui pour contrôler son souffle, ses retours, ses hésitations, ses doutes, ses élans, les cernes dus à la fatigue; personne ne pouvait remporter à sa place la victoire sur la méchanceté et l'envie, sur les grimaces de l'âme, la routine, la paresse coupable; quand il prenait le temps de réfléchir, il se plaisait à croire qu'il était le maître de sa liberté. Cette liberté, il en sentait la présence en ce matin étrange quand, autour de lui, murmurait la houle naissante tandis que grondait au loin un mugissement sourd et que le soleil s'écorchait les narines aux lanières de sa muselière. Il l'entendait et le sentait, ce mugissement qui coulait en ses veines comme un chant assourdissant, angoissé, viril, aux intonations mélancoliques, venu à la fois d'un passé immémorial et d'un passé récent, trop récent peut-être, moins à ses yeux qu'à ceux de ses aînés... Et dans ce mugissement qui l'entourait de toutes parts sans tempérer la vivacité de ses pas, se confondaient, comme à l'origine du monde, les vergers couronnant les collines où les fleurs se muaient en fruits, et les épis jaunes ou couleur de rouille de l'orge moustachu et mûrissant, et les graines cloisonnées d'émeraude ployant sous la brise, et le maïs zébrant la poitrine de

la terre d'une infinité de lignes parallèles, et les paturages où marmonnaient les moutons et gémissaient les bœufs, et la luzerne et le trèfle coupés encensant le sol de leurs parfums, telles des églises englouties, et les vignobles en fleurs qui rendaient l'âme accueillante à ce jaillissement continu de miracles. Et par-dessus tout cela, Veanu percevait le hennissement des tracteurs, de ces tracteurs dont il n'avait pas seulement dessiné la svelte silhouette, qu'il avait, adolescent, monté nuit et jour, comme il eût fait d'étalons épuisés, tremblant de devoir se soumettre, les naseaux écumants, écorchés par la muselière du soleil. Les tracteurs, il s'en était séparé à deux reprises: en commençant ses études, puis lorsque, de son plein gré, pour reprendre le mot de Petre Spineanu, il avait pénétré dans le « paradis des défroqués » pour renouer avec son enfance, parmi les vaches et les veaux, suivi de sa petite Eugenia. Oh oui, à ce mugissement-là — mais, au fait, se faisait-il entendre hors de lui ou bien au plus profond de lui-même? — se mêlaient aussi les larmes d'Eugenia, les zigzags de ce séismographe peu habitué à enregistrer des tremblements de terre violents, les épreuves auxquelles avait été soumis ce petit bout de femme au cœur d'or, qui, pareille au hibou, ne dormait jamais et dont la vue, comme celle de l'oiseau, perçait les ténèbres pour y apercevoir Mère-Grand. En Veanu convergeaient les lamentations de l'aïeul et ses petites et hautes vérités, les paroles d'Octavian, son père, et de sa belle-mère Livia, celles des vieux paysans de Zăpădia dont les épaules avaient soutenu jadis un monde en devenir . . . Le monde qui lui avait donné naissance, à lui, Octavian Borcea, ingénieur, « réformateur » poursuivi par la destinée, l'opiniâtre qui ne ployait le genou devant rien ni personne. Oh, non, songeait-il, je ne cèderai pas, nous ne cèderons pas que le but n'ait été atteint ! Tous les « ci-devant », réunis autour de *Saint Pierre*, le directeur, et protégés naguère par lui à ses risques et périls, se passionnent pour les travaux champêtres et le pain unanime — et nous, qui avons mangé de ce pain-là, nous nous sauverions? Veanu arriva à l'étable au moment où les vaches qui s'y trouvaient encore venaient de boire dans les abreuvoirs automatiques; douces et résignées, elles écoutaient les glouglous du lait jaillissant des pis pendant la traite. L'ingénieur reprit mentalement un à un chacun des travaux qu'il se proposait d'exécuter au cours de la matinée; il commencerait par réunir aux bêtes des entreprises les génisses amenées du Maramureş afin que, pareilles aux petits pensionnaires d'une pouponnière, elles fraternisent et s'habituent à la même nourriture; ensuite il chargerait le *régisseur* et plusieurs valets d'étable de mener paître les génisses avant de ramener un certain nombre de vaches que l'on nourrirait selon un nouveau système afin d'en obtenir un meilleur rendement. Pour l'après-midi il ne forgeait pas de projets, mais il ne craignait pas de s'ennuyer. Ah, qu'il ferait bon faire la sieste une petite demi-heure, la tête couché dans le foin ! Mais Veanu craignait, si on le voyait en une telle posture, de devenir l'objet de ragots et d'être traité de paresseux et de propre à rien — aussi bien venait-il à peine de débuter dans cette entreprise ! Il finirait par trouver le moyen de secouer sa fatigue. La pureté de l'air,

dont la pluie nocturne avait chassé les miasmes, le vin au miel -- est-ce Eugenia ou sa grand-mère qui l'avait préparé? — tout cela lui rendait confiance dans la lumière, dans le sol, dans le murmure de l'univers, chanson qu'il était seul à entendre. Il reprenait confiance aussi en ce soleil unique suspendu au-dessus de la tête, que lui faisait de l'œil, avec des mines pleines de sous-entendus polissons, malicieux, confus. « Qu'est-ce que tu me veux, à la fin? l'ingénieur paraissait-il lui demander. Va ton petit bonhomme de chemin et fous-moi la paix! Prends garde, l'après-midi ne sera pas plus tôt passée que tu seras happé par les Monts Apuseni! Mais gare à eux! Tu risques de leur rester en travers de la gorge, tel un fruit vénéneux! »

Vers onze heures, il alla rejoindre Gheorghe Bucur dans les caves, afin de le mettre au courant des acquisitions que le directeur, le *défroqué* et lui-même venaient de faire au Maramureș. Bucur n'y était pas. Veanu le retrouva au sommet d'une colline en terrasses où avaient été aménagés des bassins pour la préparation d'un mélange de cuivre sulfaté et de lait de chaux destiné au soufrage de la vigne. Cette opération — la troisième — était exécutée partout où les plantations modernes s'y prêtaient, à l'aide de petits tracteurs spéciaux, ailleurs par des ouvriers ployant sous le poids du soufroir et la face finement saupoudrée de bleu comme d'une bruine d'étoiles. Les traînées de sueur creusaient dans les visages des cratères liquides et s'en allaient dans tous les sens, selon les mouvements rythmés de la tête.

Veanu n'avait pas encore atteint son but qu'il entendit, venant de la rive opposée, du côté des étables, un cri poussé successivement par cent bouches: « Au secours! À l'aide! »

Sans se rendre compte de ce qui se passait, l'ingénieur se mit à courir, suivi par Gheorghe Bucur, à travers les vignobles, en direction de la vallée, vers le pont. Il avait un pressentiment douloureux, atroce, qu'il s'efforçait vainement de chasser comme une guêpe venimeuse: « Pourvu qu'il ne s'agisse pas de Jenica! Mais non — s'empressa-t-il de répondre à lui-même — c'est impossible! Qu'irait-elle faire sur la berge du Mureș! »

Vers dix heures et demie, peu après que Veanu fut sorti pour se rendre à la vigne, Eugenia, fatiguée par ses mathématiques et ses analyses grammaticales, décida pour se dégourdir de se promener pendant une demi-heure et de faire un tour aux étables. La santé de son mari lui causait des alarmes; il était sorti dans un état inquiétant.

Elle descendit les degrés du perron fleuri de roses, mais revint précipitamment sur ses pas: elle avait oublié son flacon de sel. Furieuse de ne pas le retrouver à la place habituelle — elle n'y avait, en effet, pas touchée depuis une huitaine de jours — elle prit deux poignées de sel dans la salière et les noua dans un mouchoir blanc immaculé qu'elle s'amusa à balancer à bout de bras. Elle était heureuse à l'idée de se retrouver bientôt parmi de petites créatures délicates, au museau pareil à celui d'enfants affamés,

fleurant le lait frais et les fleurs des champs séchées . . . Oui, songeait Eugenia il y a bien longtemps que je n'ai pas revu mes petits amis si capricieux ! Veanu s'est vanté d'avoir amené vingt génisses d'une race spéciale . . . Cette race, je me demande ce que c'est . . .

Elle ne tarda pas à atteindre l'enclos réservé aux veaux. Il n'y avait personne. De l'étable lui parvenait la voix de Saveta. Conformément aux instructions de son supérieur, le *régisseur* était allé, depuis un bon bout de temps, conduire les génisses aux paturages qui s'étendaient jusqu'à la lisière du bois.

Réchauffés par l'ardeur du soleil, tressaillant sous les piqûres de grosses mouches violacées, les veaux paraissaient excités, nerveux. On avait réuni les nouvelles venues « schwyz », à la robe aussi sombre que celle des buffles, aux taures tachetées « Siemental », élevées dans le pays. Une d'entre elles, de plus grande taille, maussade comme une religieuse astreinte au jeûne, se frottait le front orné de petites cornes proéminentes aux flancs de ses compagnes, allant parfois, tel un bélier, jusqu'à heurter leur ventre sans raison apparente.

Pendant quelques instants, Eugenia se tint à l'écart, faisant des moulinets avec son sachet de sel. Elle voulut, évitant les veaux, se rendre d'abord à l'étable, mais elle ne tarda pas à se raviser; prévenant comme il l'était, Veanu, s'il s'y trouvait, lui interdirait d'entrer dans l'enclos des veaux. Or elle mourait d'envie de leur caresser le museau, de gratter l'épi formé par leurs poils sur le front, sous lequel la poussée des cornes s'accompagnait d'une douleur sourde . . .

Elle ouvrit le portillon qui faisait face à l'étable et pénétra dans l'enclos. Les premières bêtes l'accueillirent non pas en vieille amie, mais comme une connaissance de fraîche date. Quelques grains de sel présentés au creux de la main eurent tôt fait de rappeler leur amphitryonne à leur souvenir. Après que les génisses tachetées se fussent fait lécher le museau, à la manière magique des chats, par leurs nouvelles connaissances et cousines (qui toutes portaient la même robe noire et luisante), ces dernières eurent le cœur de s'approcher à leur tour, une à une, de la main d'Eugenia. Elles léchaient le sel d'un coup de langue rapide, accompagné de mouvements de tête plus sauvages et plus violents. Les museaux avides, les langues rêches comme des râpes ne tardèrent pas à irriter la main gauche d'Eugenia et la jeune femme changea le sachet de main; au bout de quelques instants les deux mains étaient dans le même état, aussi les leur abandonna-t-elle toutes les deux.

Mais voilà que la majestueuse génisse du Maramureş vint, par quelques coups de corne bien appliqués, interrompre les jeux de ses délicates petites compagnes et mettre celles-ci en fuite. « Comme culot, ça se pose un peu là ! semblait-elle dire. On se régale du sel de l'amphitryonne sans souffler mot ! Allez, ouste, petites morveuses ! » Et, se précipitant sur les mains d'Eugenia, elle se mit en devoir de lui sucer les doigts avec délices sous le regard admiratif et envieux de ses congénères moins robustes. C'est tout

juste si Eugenia arrivait encore à trouver quelques grains oubliés au fond du sachet, quelques miettes pulvérisées, que la noire abbesse avala d'un seul coup de langue. La provision épuisée, elle eut un long regard pour Eugenia, telle un mendiante insatiable, insolente, furieuse. Ravie, Eugenia se disposait à lui caresser la tête et à s'amuser avec elle comme elle accoutumait de la faire avec les autres veaux. Au même instant, tel un bélier, la nouvelle venue alla donner de la tête dans le ventre de la jeune femme. Porté à l'improviste, le coup arracha à celle-ci un gémissement profond et la renversa sur le dos. Maintenant, aveuglée par sa gourmandise, excitée, inconsciente, la bête sauta sur sa victime et se mit à la recherche des doigts, si bons à lécher. Ses compagnes ne tardèrent pas à l'imiter. Autour d'Eugenia ce fut une ruée étouffante, mais elle ne poussa son premier cri qu'à l'instant où elle se sentit éventrée par une douleur pareille à un coup de faux. Une fois de plus, le petit détendit ses jambes avant de se lover sous le sein maternel bouleversé et, agité par des soubresauts de marteau électrique, de sombrer dans un évanouissement dont sa mère percut le contrecoup jusque dans son palais. Puis, il y eut un double gémissement poussé par un cœur qui battait à rompre la poitrine. Le dernier cri jaillit, sans doute, de la gorge d'Eugenia, dont les sens en déroute et blessés furent seuls à enregistrer celui du *petit*. Quand enfin parut Saveta, accompagnée d'un valet aux cheveux gris, la jeune femme, sentant sa vie s'écouler le long de ses cuisses, tel un liquide ardent, avait perdu connaissance.

Saveta appela au secours, tandis que le valet agitait les bras pour prévenir les gens massés sur la rive opposée du Mureş. De là, des cris fusèrent dans toutes les directions, jusqu'au sommet des collines ! « Au secours ! C'est affreux ! Les bêtes sont en train de la mettre en pièces ! »

Le premier à répondre à cet appel désespéré — mais par quel miracle se trouvait-il à cette heure-là à son bureau ? — fut Petre Spineanu. Et tandis que Saveta pratiquait sur Eugenia la respiration artificielle, le directeur abattit son poing sur l'animal au pelage noir, qui, aussi furieux qu'un esprit rebelle sorti des entrailles de la terre, s'obstinait à tremper son museau dans le liquide rougeâtre et jaune formant des traînées sous les jambes de la jeune femme ; puis il emporta celle-ci dans sa voiture parquée devant le château. Accompagnée de Saveta et de Flavia, qui ne quittèrent pas leur amie une seconde — Eugenia avait d'ailleurs recommencé à bouger et à gémir, signe qu'elle vivait — il arrêta à l'entrée de l'hôpital d'Arcud. Tremblant d'émotion mais plein de sang-froid, il surveilla lui-même le transport de la jeune femme jusqu'à la salle d'opération.

Tous les médecins de l'hôpital firent cercle autour de la malade. D'abord, ils lui prirent le pouls. Le cœur battait de plus en plus faiblement, il avait toujours plus de mal à propulser le peu de sang qui était resté. Les médecins firent à Eugenia plusieurs piqûres destinées à juguler l'hémorragie avant de lui introduire à l'aide d'appareils compliqués, du sang frais, sauveur, dont l'apport semblait faire hurler le corps secoué par des convulsions. Sous la peau jaunie, pareille à de la soie décolorée, les veines étaient difficiles à trouver. Enfin Eugenia ouvrit les yeux. Elle vit comme à travers des bru-

ALEXANDRA DRĂGUȚESCU:
Composition avec figures (huile)

DAN ERCEANU:
Archer III (gravure)

mes fluorescentes les blouses blanches des médecins, puis les mines bouleversées de Saveta et de Flavia, enfin la pâleur du directeur; celui-ci quittait son siège, sur le dossier duquel il avait posé le bras pour offrir de son sang à la jeune femme. Cette dernière fit un immense effort pour voir les deux femmes s'asseoir successivement sur la même chaise, qui, presque illusoire, semblait flotter et se balancer. Saveta ne tarda pas à se lever, son sang ne faisaut pas l'affaire. Attentive à retenir ses larmes, de peur d'être vue et entendue par son amie, Flavia était au bord de l'évanouissement, trop heureuse, elle qui si souvent s'était fait faire des prises de sang en vue de mariages ratés, de vider ses veines, calice destiné à rendre sa vie aux lèvres d'un mort.

Une demi-heure plus tard, Veanu arriva enfin, accompagné de Gheorghe Bucur. Livide, il prenait manifestement sur lui pour contrôler ses gestes et se tenir debout. Il s'approcha des médecins en train de procéder aux préparatifs de l'opération et les interrogea à voix basse: « Elle, au moins, la sauverons-nous? » Eugenia l'entendit comme en rêve; elle voulut ouvrir les yeux, assurer son mari d'un clin d'œil qu'elle s'en tirerait, que tout irait bien, que... En vain. Elle n'y parvint pas. Trop lourdes, ses paupières ne lui obéissaient plus. Aussi se contenta-t-elle d'esquisser un geste de la main; Veanu, le premier, le comprit; il se pencha pour couvrir de baisers les doigts encore humides et salés. Il comprenait enfin, ou plutôt il imaginait le déroulement de la scène fatale. La gorge nouée, il eut pour les deux médecins un regard insistant, désespéré, mais les hommes de l'art hésitaient, refusaient, samblait-il, de lui donner du courage... Simplement, ils l'invitaient d'un signe à se calmer. Navré, Gheorghe Bucur quitta à son tour le siège réservé aux donateurs de sang. Le sien non plus ne répondait pas aux exigences. « Je suis impuissant à l'aider, songeait-il. En l'occurrence, mes proverbes ne valent plus rien... » Quand ce fut le tour de Veanu de présenter le bras, l'infirmière refusa d'introduire l'aiguille dans sa veine, tant il était pâle. Mais, humiliées par ce refus blessant, sa jeunesse et sa vigueur virile se révoltèrent. « Je veux la sauver ! » hurla-t-il. Toutes les têtes de tournèrent vers lui avec un regard de reproche. Humilié derechef, Veanu contempla les yeux, un instant entrouverts, d'Eugenia, dont le corps était déjà livré au bistouri; il lui sembla y déceler la lueur froide des tourmentes de neige, les phosphorescences verdâtres des montagnes vengeresses. Un sanglot l'étouffa; sur ses lèvres brûlaient les paroles du noël chanté lors de leur première nuit, mêlées à celles de l'étrange et obsédante chanson: *Plutôt que de voir ma belle se noyer*... Puis, le regard perdu, absorbé par les traits pâles, transfigurés d'Eugenia et par ce corps devenu un berceau orphelin, ce corps scruté à la fois par les grands miroirs disposés au-dessus de lui et par les yeux cyclopéens des médecins, dont l'inquiétude croissait en même temps que l'ardeur et la fatigue, Veanu bégayait à voix basse des paroles qu'il arrachaît au prix d'énormes efforts à sa langue pâteuse: « Ma petite Liliana, tu n'as pas voulu te montrer bonne et généreuse... Tu refuses de me pardonner... Pour me punir, tu te venges sur elle !... Pourquoi m'avoir, dès le début, bercé d'illusions, alors que

j'implorais la vérité ! Ne m'as-tu pas répété à satiété que tu dissimulais ton âme dans le corps de cette femme aussi jolie que toi? Combien de fois ne m'as-tu pas caressé avec ses mains, oui, avec ses deux mains blanches et salées, qui te font mourir pour la deuxième fois ! » A prononcer ces mots, ne fût-ce qu'en pensée, au plus profond de lui-même, le jeune ingénieur tressaillit. Il se leva pour s'approcher de la table d'opération. Il ne vit que des tampons ensanglantés, jetés dans des cuvettes, comme d'ultimes lambeaux de vie. Les appareils alentour faisaient battre leurs pouls artificiels au rythme saccadé, s'acharnant à faire la nique à la mort. Il y réussirent jusqu'au petit jour, quand Eugenia cligna des yeux pour la dernière fois. Ses cheveux coupés à la garçonne se raidirent comme sous l'effet d'une pluie glacée.

Aux mains, les doigts salés se fermèrent. Pétrifié, Veanu se tenait auprès de la jeune femme, se mordant les lèvres jusqu'au sang et balbutiant: « Qui eût pu croire, qui eût pu soupçonner que la mort revêtirait l'aspect d'un jeu puéril et naïf et de la pureté meurtrière? Nourris de notre sang, des fantômes acquièrent une puissance ... supérieure à la nôtre ... Ce n'est peut-être qu'en moi ... Dans ma vie ... la deuxième fois ... le jeu .... la mort ... »

Au rez-de-chaussée, dans la salle d'attente de l'hôpital, Veanu se vit entouré, étreint; on eût dit d'une réunion des sourds-muets. Personne n'osait lui adresser la parole. Qu'eût-on trouvé à lui dire? On l'emmena en voiture au « pavillon réservé aux hôtes ».

C'est le lendemain, un dimanche, qu'Eugenia aurait dû rejoindre sa mère à Tărnăveni pour se présenter aux épreuves du baccalauréat. Les pensionnaires de l'internat dirigé par Veronica Todoran, sa mère, se mirent en devoir de parer son cercueil, dressé dans la salle d'honneur du château, où, deux mois plus tôt à peine, Petre Spineanu, le directeur, avait donné un étrange bal et un dîner (qui ne ressemblait que de fort loin à la Cène). pour annoncer à son monde qu'il se disposait à accueillir les bras ouverts le jeune ménage. On vit ensuite paraître successivement tous les Borcea; timides, la larme discrète, pleins de dignité, c'étaient des habitués des enterrements. On avait évidemment amenée Maria, la Mère-Grand, qui, le front posé sur la bière, se refusait à quitter sa place. Elle aurait tellement voulu « chanter » ses lamentations, à la mode de son village, mais ces murs, aussi hauts que ceux d'une basilique, lui faisaient peur. « Ah, ma poulette, osa-t-elle malgré tout dire sur un ton de reproche, toi non plus tu n'as pas voulu m'obéir. Tout comme Artimon ... Et le voilà qui t'a appelée auprès de lui, et moi je reste seule au monde ... » « Oui, Mère-Grand, semblait répondre Eugenia, c'est vrai. Mais je ne vous ai désobéi qu'une seconde, c'est par négligence ... Pardonnez-moi, je ne recommencerai plus », disait sa voix d'écolière. « Comment, tu ne le feras plus? », dit la vieille femme, stupéfaite. Et elle releva la tête pour jeter un regard à sa petite-fille parmi les fleurs trop nombreuses. Eugenia était-elle morte ou vivait-elle encore? « Ecoute-moi, poursuivit Maria, bien loin de toute réalité; dis à mon homme de venir me prendre, moi aussi ... Vous ris-

queriez de vous ennuyer tous les deux, parce que Silvia, la mère des enfants, ça fait longtemps qu'elle est morte... Maintenant, ma petite-fille, je n'ai plus que Veanu... Lui, c'est le cadet des enfants d'Octavian, qui... S'il le permet, je ne tarderai pas à vous rejoindre... » « Pas du tout, Mère-Grand, surtout ne vous dépêchez pas ! Veillez bien sur lui, il est si malade ! répondit hâtivement Eugenia. Pas plus tard qu'hier matin, je l'ai guéri grâce à votre remède... »

« C'est donc qu'il va bien. On peut le laisser seul... L'ai-je assez serré dans mes bras ! » « Enfin, Mère-Grand, vous n'allez tout de même pas lui en vouloir ! C'est à moi qu'il faut en vouloir, car... » « Je ne lui en veux pas, mais je l'abandonne. Il aurait dû veiller sur toi et sur... » « Sur qui? » fut la question qui se répercuta d'une voûte à l'autre; Maria leva la tête. Non, personne n'avait parlé, et néanmoins, on entendit derechef poser la question: « Sur qui? » « Mais sur lui, sur le *petit*... », osa dire la vieille dame. Le temps est venu pour lui de vivre; je dois le bercer, le langer... » « Mais c'est qu'il n'est pas né, il n'a... » répondit la voix, pleine d'effroi. « Ah, non ! dit Maria, gourmandant la jeune femme. Ne va pas t'imaginer que désormais tous les Borcea vous imiteront, Artimon et toi !... » Cette gronderie, si inattendue sur les lèvres de la vieille femme, suscita alentour un silence étrange et pesant. La morte refusa de répondre.

« Pardonne-moi, finit par dire Maria. Je n'ai pas le choix, je reste... »

Elle tourna la tête et coula un regard vers son petit-fils, qui, tout comme son aïeule, flottait entre deux mondes. « La pureté peut, elle aussi, tuer, et il y a des jeux meurtriers ! » La mort et ses jeux perfides n'avaient fait intrusion dans sa vie qu'en prenant l'apparence d'êtres chéris; celle de sa mère, quand il avait cinq ou six ans; celle de son grand-père, quand il en avait plus de vingt... Ah, et puis il y avait l'année précédente, pareille à une saison uniforme, chargée, elle aussi, de tout le poids de la mort. L'année où *elle*, Liliane, s'était, comme par jeu, voilé la face de cendres. Et maintenant elle était morte une seconde fois en même temps qu'Eugenia. Elles avaient les mêmes traits, elles flambaient au même rythme de leurs deux cœurs... Et il y avait aussi un être invisible, qui n'était pas encore de ce monde, un atome composé de la beauté de deux créatures. Le souffle étouffé de tous ses chers morts, un éclat de ses os, comme brûlés sur le bûcher. Et les années, toutes les années, recueillies dans le réceptacle du temps empoisonné par les souvenirs... « Ah, si les fantômes... »

Maria s'approcha de son petit-fils.

— Nous venons de nous mettre d'accord, elle et moi, lui glisse-t-elle à l'oreille. Elle vient de me demander à être enterrée chez nous, auprès de tous les nôtres...

— Ça ne va plus, c'est trop tard, Mère-Grand. Ça ne va plus, s'enhardit-il à lui dire.

Après un assez long silence, la vieille dame lui refit signe de tendre l'oreille.

— Si vous ne me la rendez pas, je t'emmène — Je ne te laisserai pas rester ici!

— Je viendrai, dit Veanu, l'apaisant. Je viendrai.

Maria alors se mit à « chanter » ses lamentations en pensée, de crainte d'épouvanter par sa voix enrouée les hiboux nichés dans les recoins de ce sinistre château . . . De crainte aussi d'éveiller Eugenia . . . Il n'y avait plus sur terre que ses larmes. Elles seules éclairaient le monde . . .

Après l'enterrement, chacun s'en alla de son côté.

Pour Veanu Veronica eut un regard glacial et coupant. C'est tout juste si elle ne lui dit pas: « Si vous m'aviez laissé mener ma fille chez le médecin de Schei, vous ne l'auriez pas tuée ! »

Veanu se taisait. Que pouvait-il répondre?

Son parrain, l'ingénieur Bârsan, qui était venu accompagné d'une collègue d'Eugenia en larmes, le supplia de reprendre son poste à Braşov; on ne lui avait pas encore nommé de remplaçant.

Et Veanu gardait le silence. Là non plus, il n'y avait rien à répondre.

— Reviens, mon petit Veanu ! l'implorait, à son tour, Letiţia, sa « payse », leur amie à tous deux. C'est dans sa cellule qu'ils s'étaient connus. Elle était venue en compagnie de Teodor, son fiancé.

Il ne trouva rien à lui dire.

Le *régisseur*, accroché aux basques du directeur, qui essuyait furtivement ses larmes de crainte d'être vu pleurant, fut incapable de lui dire un mot. Il se contenta en toute humilité de lui serrer la main jusqu'à la rompre entre ses doigts vigoureux et osseux. Sans prononcer une parole, Veanu lui répondit par le même geste.

Liviu Ardeleanu, le *défroqué*, et Gheorghe Badea, le *jardinier*, l'imitèrent. Eux non plus ne trouvèrent ni d'autres gestes, ni d'autres paroles. Seules Saveta et Flavia osèrent, timides et l'air recueilli, l'embrasser sur la joue comme un jeune frère. Ployant sous le poids de ce baiser, Veanu se résigna une fois de plus, lui qui en avait tant reçu, dont il portait la marque ardente de cire fondue: les baisers de son père et de sa belle-mère, ceux de ses frères et de ses belles-sœurs, ceux de ses nombreux neveux si empressés à lui témoigner une tendresse désespérée . . .

Il restait là, debout, dans la cour du château, dans cette cour qui plus jamais ne lui serait étrangère. On eût dit d'un grand acacia noir et noueux, étendant sss branches peuplées de corbeaux criards sur le *paradis* sanglant de l'enclos des veaux . . .

Au bout d'un certain temps, Spineanu, le directeur, revint le serrer dans ses bras; mais il n'osa pas jouer son vieux personnage; ce n'était plus le *saint Pierre* ironique et facétieux, habile à scruter les matériaux spirituels et concrets dont les jeunes gens se faisaient une âme. Il ne restait plus rien à dire. Mais pour ne pas démentir le vieil homme, de peur d'aller à la dérive, il produisit une clé énorme qu'il glissa dans la poche de Veanu. « Où que tu te trouves, murmura-t-il, cette clé te permettra d'ouvrir et de fermer toutes nos portes. » Et il sécha de grosses larmes qui

avaient réussi à échapper à son contrôle, boules de neige roulant le long de ses joues. Maintenant que les autres avaient épuisé leurs larmes, il soupirait, l'âme malade.

Le dernier à s'approcher de Veanu fut Gheorghe Bucur, le *poète*. Il le prit par le bras et l'emmena vers le pavillon, où les attendait la vieille Maria.

— Si je trouvais la force de vous inviter chez moi, dans ma résidence secondaire souterraine, que pour respecter les convenances, j'appelle parfois ma cave — mais cette force me fait défaut, et je m'en applaudis ! — je le ferais dans un seul but: ce serait pour vous montrer, écrit sur le fût du plus vieux de mes vins, un aphorisme, un chant du cygne, un contre-chant, une attitude... le mot importe peu. Il va sans dire que je l'ai puisé dans le vrai *poète*, mon concitoyen.

— Et quel est cet aphorisme? eut-Veanu la force de demander.

— « Le fait que toutes les créatures vivantes finissent dans la mort ne prouve en rien que la mort est le but de la vie. »

— Je croyais, bégaya Veanu, qu'on ne fait son salut qu'en sauvant son prochain... Mais je n'ai pas été capable, moi, de la sauver, ni *alors*, ni maintenant...

— *Alors*, dites-vous?

— Je n'ai pas été capable de la sauver, répéta Veanu, rempli d'un étrange et manifeste sentiment de culpabilité et d'impuissance. Si ma grand-mère s'était trouvée ici, elle ne l'aurait peut-être pas laissée mourir stupidement, au cours d'un jeu; elle l'aurait sauvé peut-être... Maintenant, vous venez de l'entendre, elle m'appelle auprès d'elle et m'ordonne de la suivre...

— Vous êtes sauvé ! s'écria Gheorghe Bucur. D'ici un mois, je vais peut-être vous ramener. À moins que vous ne préfériez me voir vous rejoindre dans votre village, ou dans le mien... C'est tout un. On peut recommencer sa vie, depuis le tout premier jour. Vous n'avez pas, je le gage, oublié les vers: « Revenu au village, compagnon des ombres... »

— Non, je ne les ai pas oubliés, murmura Veanu.

Le soleil avait depuis longtemps basculé derrière les épaules foudroyées, squelettiques, des Monts Apuseni, qu'il éclairait maintenant de l'autre côté, tel un projecteur rouge, tout gluant de sang. Aux yeux de l'ingénieur Octavian Borcea, les montagnes revêtaient désormais l'apparence de trois ombres sanglantes, autres que celles, fort anciennes, auxquelles nous donnons le nom d'Histoire. Ces ombres s'appelaient Liliana, Eugenia, le *petit*.

Au pavillon réservé aux hôtes, Veanu fut accueilli par Maria, sa grand-mère. Elle branlait du chef, muette. A ses côtés se tenaient deux vieux domestiques, porteurs de lait chaud, tels les officiants d'un rituel païen. La vieille dame tendit à Veanu une gimblette faite de blé, qu'elle avait apportée de Zăpădia en mémoire d'Eugenia et de tous ses morts. Un des deux hommes aux cheveux gris, massif comme une statue de sel, lui montra l'écuelle de lait mousseux. Veanu la porta à sa bouche et la vida d'un trait, tel un enfant malade.

Athènes, 1975—1977

En français par ION HERDAN

Mihai Ursachi

Un romantique doublé d'un fin ironiste, cultivant avec volupté le paradoxe et l'expression prosaïque dans des contextes thématiques inattendus, dissimulant la mélancolie derrière le scepticisme, conservant l'apparence du poème épique pour se situer, en fait, dans l'ineffable et plonger, l'instant d'après, avec une imprévisibilité choquante, dans la réalité la plus concrète, tel se présente Mihai Ursachi (n. 1941) dans les volumes Inel cu enigmă **(« Alliance énigmatique », 1970), «** Missa solemnis **» (1971),** Poemul de purpură şi alte poeme **(«Le poème de pourpre et autres poèmes», 1974),** Diotima **(1975),** Marea Înfăţişare **(« La grande révélation », 1977). Récent début en prose avec le volume** Zidirea şi alte povestiri **(« La création et autres récits », 1978).**

LETTRE

En effet, ma grande, « les métiers d'hiver sont venus » . . .*
Des bottes grossières je chausse, et la cravache m'est
utile. Le goût fort
du vin rouge, la férocité
de mettre les bûches au foyer. Le dernier loup
a cherché terrifié un groupe de chasseurs
pour se faire tuer. Certains étant trop vieux,
d'autres trop jeunes, n'atteignaient pas la cible, leurs mains
tremblantes. Grisonnant, fatigué,
il fut tué à coup de haches et de fourches par les paysans
des environs sentant le raki et les chevaux. La forêt,
violacée, n'a pas bougé.

Quant à moi,
bien que suffisamment gris, j'adopte parfois
cette pose d'époque — dentelle à la poitrine
et le regard légèrement affecté, élevé. Sur

* En français dans le texte.

la nappe, brodée jadis à la main,
avec des scènes de chasse,
le verre se verse et des taches ardentes, sanglantes . . .
Oh, la cravache m'est utile, et les bottes lourdes,
« les métiers d'hiver sont venus ».

LA FLEUR DE LOTUS

«Un monde est une partie entourée de ciel qui contient étoiles et terre et tout ce qui se voit, arraché à l'infini et . . .»

(Un philosophe ancien)

Oh les globes oculaires, globes bleus, globes de lumière,
Le profond jardin fortement ils éclairent . . .
Lampes japonaises et festifs délires,
Sombres parfums au balancement ivre.

Devant la vierge statue je reste prosterné
Près de la piscine secrète aux lotus flottants :
Dans les coupes de marbre — de résine fumée
Oh les globes bleus, globes de lumière
Et pourtant . . .

Pourtant je demande à la stellaire seconde
La trinité de tes couples de lèvres tendues ;
Je suis le croisé qui tomba d'un monde
Placé au-delà des bords des siècles confus.

POÉSIE PERDUE

Et j'ai écrit cette poésie
dans une forêt, sur des feuilles jaunâtres de platane.

Sans figures de style,
à l'encre imperceptible.

Seuls les chevreuils, quand ils ruminent les feuilles écrites,
versent des larmes et se taisent.

LA CHAMBRE DU TENDRE AMOUR

Me voici donc arrivé, venant de fort loin, alors
que toute ma lignée, ses rejetons, étaient morts.
Le vieux manoir, l'argenterie j'ai hérité
et le blason de notre maison : l'éternité.

À la fête de l'Enigme, quand les griottiers célèbrent
une certaine heure, j'ai décidé d'entrer,
espérant te retrouver, à la main comme un sceptre
tenant à cette heure-là le même chandelier.

Je fis donc l'invocation et les signes compatibles,
j'allumai dans la cassolette trois sortes de cendre,
j'entrai par la porte étroite avec une hâte visible,
selon le plaisir des esprits, de ton goût bien tendre.

Il me sembla bizarre qu'à ce moment de flammes
tu fusses toujours dormante ; pourtant je m'approchai
du lit en voyer où jadis tu fus la femme
au corps de fleurs de griottier, et homme j'avais été . . .

Je m'approchai encore, oubliant mes propres lois
et en aveugle je cherchai dans mon élan ardent
ce que j'avais perdu ; dans les dentelles d'autrefois
humblement gisait un petit tas de blancs ossements.

Pétrifié par l'épouvante mon erreur je compris . . .
. . . Les grandes branches de griottiers y avaient pénétré
et sous la lune mince comme le voile je vis :
depuis des siècles j'étais sur la liste de décès . . .

Je regardai autour — le tapis est envahi d'herbes,
collier de perles noires, une boule de serpents
dans le vase cristallin où je mettais des fraisias superbes.
Dans les toiles d'araignée, affolés, les chats-huants.

Sur la table aux parfums, parmi épingles et miroirs —
limaçons, molasses, escargots, molusques gluants.
Et le crâne de celui que je fus, sur la table noire
te sert peut-être la nuit comme cendrier fumant.

En français par PAUL MICLĂU

LE SENS DE LA CULTURE A L'ÉPOQUE ACTUELLE

par C. Ionescu Gulian

Approche théorique et problématique actuelle

Comme toute discipline philosophique, la théorie de la culture essaie de surprendre ce que son objet a de général et de commun, qu'il s'agisse de cultures archaïques, antiques, médiévales ou contemporaines. La théorie de la culture aspire en même temps à déchiffrer et à mettre en valeur les réalisations pérennes que représentent les différentes créations matérielles et spirituelles des masses et des personnalités. Mais l'histoire des théories de la culture ainsi que l'histoire de la philosophie relèvent le puissant impact des conceptions sur l'essence et les facteurs déterminants de la culture, sur ses buts, sur les critères qui orientent la valorisation du savoir, de la morale, de l'art, de la littérature, de la culture matérielle et spirituelle.

Quelque justifiée que soit la première tendance ou direction d'une théorie de la culture — de faire ressortir ce qu'il y a de commun et de général dans toutes les cultures du monde, créées dans le temps et dans l'espace — la conscience historique nous demande également de mettre en évidence les modalités ou les formes historiques dans lesquelles s'est manifesté le besoin de créativité. Notre époque, caractérisée par de grandes transformations sociales et par le puissant impact de celles-ci sur les consciences, devait nécessairement imprimer certains traits à la culture de même qu'à la conception de la culture. Le XXe siècle, « le siècle des révolutions », ne pouvait manquer d'engendrer une problématique de vie où s'affrontent des options, des attitudes et des valeurs spécifiques. Celles-ci ne sont pas de simples « théories » académiques; elles sont, au contraire, animées par l'ardeur et la ténacité qui définissent la problématique grave et en même temps grosse de perspectives d'une époque de profondes mutations historiques.

Gratuité et responsabilité

Dans le domaine de la théorie de la culture on dispose aujourd'hui de beaucoup de connaissances et même de certaines vérités fondamentales unanimement reconnues. Mais dans les principaux problèmes de la nature et du sens de la culture — ainsi que dans les théories esthétiques ou dans celles qui concernent le but de la philosophie — s'affrontent violemment

les positions de la gratuité et de la responsabilité. Il est évident qu'on assiste, aujourd'hui encore, à une tentative de ressusciter certaines théories, depuis longtemps dépassés, concernant le rôle et la place de l'art et de la culture dans la vie sociale, celles, surtout, qui nient la responsabilité de ceux-ci devant la société. Les adeptes de ces conceptions reprennent, sous des formes et dans un esprit nouveau, la théorie de l'art pour l'art ou celle de la science et de la philosophie « pures », à une époque où les meilleurs créateurs — de même que les grands esprits de toutes les époques — vivent pleinement la responsabilité et la participation aux graves problèmes du monde contemporain: la garantie de la sécurité de l'existence et de la culture mondiale, le désarmement, l'instauration d'un nouvel ordre international, économique et politique, la liquidation du sous-développement, du chômage, de la sous-nutrition et de l'analphabétisme, la garantie de l'indépendance de tous les peuples, la reconnaissance des cultures nationales des peuples petits ou « primitifs », leur accès au développement technique et scientifique, etc.

Peut-on concevoir qu'à une époque où des dizaines de millions d'hommes se sont éveillés à une véritable conscience politique, l'écrivain, l'artiste, l'homme de science qui se veulent intègres, puissent reculer devant les impératifs de la responsabilité et de la participation? D'éminentes personnalités de l'histoire de la culture universelle — Confucius ou Empédocle, Platon et Aristote, Léonard de Vinci et Erasme, Kant, Goethe, Shelley ou Pouchkine, le Roumain Nicolae Bălcescu et Herzen, Eminescu et Hugo, Zola et Th. Mann, Einstein, Picasso et Sartre — témoignent de la valeur de la création — artistique, scientifique ou philosophique — résultat des efforts de ceux qui ont réuni dans leur éthique création spirituelle et responsabilité civique. Plus une époque est confrontée à des problèmes économiques, socio-politiques et spirituels, plus il est impérieux de *donner un sens* à la culture, de lui conférer ce qu'un écrivain français nommait « l'honneur de servir ».

Le sens de la culture

Incontestablement complexe et difficile, notre époque s'impose comme un test primordial de la fermeté morale, de la capacité d'adhésion et d'intégration à la lutte des masses, d'effort et de dévouement du créateur aux aspirations collectives d'importance historique. Mais la persévérance, la ténacité et la fermeté morales sont des qualités rares, car elles se heurtent à l'inertie, à la commodité et à l'hypocrisie, ainsi qu'à des conceptions qui, même si elles ne sont pas délibérément nocives, encouragent l'indifférentisme, le dogmatisme, l'évasion et l'apolitisme. Ce sont des théories qui se manifestent tantôt discrètement tantôt bruyamment, le plus souvent sous le couvert de la « pureté » de l'art ou de la « rigueur » scientifique. En ce sens, l'Occident connaît, cette dernière décennie surtout, de nouvelles tentatives

d'hermétisme dans la littérature et la critique littéraire, ainsi que de nouvelles variantes du néo-positivisme, hostile à la fusion de la pensée et de la vie.

En France notamment, où, pendant la guerre contre le fascisme, André Gide a représenté un exemple impressionnant de rejet de l'art pour l'art et d'engagement ferme (voir son *Journal*), on peut remarquer aujourd'hui, dans certaines directions de la pensée, une apologie du « décentrement », c'est-à-dire de la « disparition de l'homme » devant les structures esthétiques ou théoriques.

C'est surtout Michel Foucault qui, à l'intérieur de l'idéologie structuraliste, a développé à l'extrême la théorie du « décentrement » (nous ne pensons pas, évidemment, qu'aux vertus *méthodologiques* du structuralisme, très manifestes dans la linguistique, l'ethnologie, l'histoire des arts, de la littérature, des religions, dans la critique littéraire, etc., doivent être sujettes à une dépréciation à cause de l'idéologie démissionnaire dont sont responsables certains théoriciens structuralistes).

Le plaidoyer du matérialisme dialectique et historique contemporain pour la sauvegarde des valeurs, la conviction qu'elles sont indissolublement liées aux structures de la culture, les objections — visant surtout à limiter et à compléter la validité de la méthode structurale — ne marquent pas un « retour au sujet », ne représentent pas la réinstallation de l'anthropomorphisme et du subjectivisme existentialiste, mais s'attachent à rétablir l'interaction et l'équilibre dialectique réel entre la société, l'homme et les valeurs dans les différents aspects et formes de la culture. Si la morale, l'art ou la pensée se réduisaient à des structures qui « ne concernent pas l'homme », on se trouverait dans l'impossibilité d'expliquer pourquoi la création, la contestation ou la sauvegarde de la culture ont pu et peuvent encore déchaîner tant de passions — dans le bon ou le mauvais sens du mot. Du point de vue de l'histoire de la philosophie contemporaine, la constitution de la théorie des valeurs (l'axiologie), les débats sur la différenciation du spécifique des sciences sociales (spirituelles) par rapport à celui des sciences naturelles, l'analyse subtile des « sciences de l'esprit » (Geisteswissenschaften) et surtout la pratique de telles analyses sont des faits qui, depuis un siècle, ne peuvent plus être niés. Les variantes du positivisme, y compris le structuralisme indifférent aux valeurs, ne peuvent pas annuler une situation qui est une donnée spécifique de la vie sociale, de la mentalité et de l'histoire de la culture: il n'y a pas d'acte qui ne soit jugé bon ou mauvais, il n'y a pas d'œuvre d'art ou de création théorique qui ne suscite une vive confrontation des jugements de valeur.

Les formes de la culture, sa structure et son ensemble, quelle que soit son hypostase historique, révèlent des situations et des problèmes humains, sociaux et individuels, des attitudes, des intérêts et des valeurs ou, dans une forme synthétique, un *sens*. Si les valeurs peuvent se « détacher » de ceux qui les ont créées, ce détachement est réalisé par nous, historiens de la culture ou d'un domaine de la culture, de même que par les récepteurs de la culture. Dans l'histoire de la culture, les valeurs éthiques, religieuses, esthétiques et théoriques relèvent simultanément des nécessités

vitales — matérielles et spirituelles. La culture d'une époque ou chaque forme de culture considérée séparément se présentent dans une vision *conséquemment* structurale, comme des entités où l'unité dialectique de la valeur avec la nécessité, des formes esthétiques, des valeurs éthiques ou des idées philosophiques avec la problématique socio-humaine d'une époque ne peut pas être disjointe.

Si l'on ne veut pas altérer, mais respecter la structure complexe de la culture, de la vie spirituelle en général, on doit accepter dès le début, avec lucidité, deux idées qui répugnent à la conscience axiologique: l'idée de l'interpénétration des valeurs et des non-valeurs et l'idée que les valeurs sont en interaction avec la Nécessité. Notre sensibilité axiologique est encline à désirer la pureté et l'absolu des valeurs. Mais l'expérience de la vie individuelle autant que l'expérience historique nous obligent cependant à reconnaître que rien n'est absolu. Ni les hommes ni leur création ne possèdent cette perfection ou idéalité que désire ou cherche, à juste raison, la conscience axiologique.

Grâce à l'effort d'explication, nous pouvons opérer une délimitation du sentiment des valeurs spécifique pour *une* certaine forme de la culture — morale, esthétique, théorique — de *l'attitude* axiologique *globale.* Cette action d'attitude globale n'est qu'une transcription du caractère dialectique de la mentalité de « l'homme total » où sont réunies *toutes* les attitudes: politiques et éthiques, esthétiques, pratiques et théoriques.

En même temps, le concept psychologique et anthropologique d'*attitude* réunit l'intérêt, l'attention, le besoin d'orientation, d'adaptation, d'activité, de compétition, de manifestation, etc. de la personne et les objectifs, les buts, les idéaux, les valeurs, les modèles d'une société donnée. L'attitude comporte le choix, l'option qui concerne des valeurs objectives, suprapersonnelles. Mais elle est aussi dictée par le besoin de manifestation du moi et de son intégration à la mentalité d'une époque, d'une nation, de la collectivité. Le « Surmoi » de Freud ou le « moi social » ou « l'auto-image » (self-image) des psychologues américains sont autant de formulations de l'aspect supraindividuel qui s'imposent dans la dynamique et le développement de la personne. Le fait que chez certains individus prédomine telle ou telle autre attitude (Spranger, *Lebensformen:* le type politique, esthétique, théorique, etc.) n'infirme pas l'existence d'une structure spirituelle syncrétique, illustrée par les plus grands créateurs et qui représente le modèle axiologique global.

Il suffit qu'on imagine la philosophie de Kant sans la « raison pratique », un Voltaire sans ses polémiques sociales antiféodales, un Gœthe, un Dostoïevski ou un Tolstoï sans leur tourment moral, rattaché à la problématique des époques où ils ont vécu, pour se rendre compte du caractère impérieux du sens de la culture chez le type idéal du grand créateur qui illustre la mentalité totale. Mais il serait erroné de nous limiter aux « grands exemples »; ceux-ci traduisent, en fait, une tendance idéale, accessible et réalisable en proportion de masse.

Réalisable dès la première étape de l'évolution de la culture ou représentant son premier type historique, cet *idéal global* n'est donc pas une utopie, surtout si l'on considère que la culture populaire, avant d'être marginalisée par le processus d'urbanisation, a réalisé ce modèle pendant des millénaires. Marx affirme catégoriquement la nécessité et la possibilité de réaliser (ou de «re-réaliser») cet idéal dans la société communiste *(Les bases de la critique de l'économie politique);* puis reprenant l'idée du « caractère universel de l'activité des individus » *(L'Idéologie allemande)*, il insiste sur la nécessité du développement libre, au sein de cette société, de toutes les aptitudes de la personne humaine.

Marx avait encore souligné, dès ses premiers écrits, que c'était l'apparition de la culture (la création des outils en premier lieu, mais, implicitement leur conception) qui distingua l'homme de la bête. Beaucoup d'ethnologues modernes, y compris Claude Lévi-Strauss, reprennent et confirment cette thèse, en lui attribuant une importance capitale. La culture se distingue de la nature non seulement par la valeur, comme le dirait un néokantien badois. Dans la conception marxiste aussi bien que dans celle des ethnologues ou de certains philosophes de l'histoire, Arnold Toynbee, par exemple, la culture est une réponse. Marx y voit une réponse à la lutte de l'homme avec la nature, avec la société et avec lui-même, pour dépasser ses propres limites morales et théoriques.

Les racines du sens de la culture

Dans l'histoire de la philosophie, le *problème du sens* remonte à l'origine de la pensée. La conscience archaïque fut la première à se heurter au problème de la valeur et, bien qu'elle ne l'eût pas analysé et élaboré en tant que concept, les mythes, les contes, les proverbes, etc. le supposent implicitement. Les grandes doctrines éthiques de l'Antiquité, aussi bien en Orient qu'en Occident, ont remarquablement analysé le problème du sens de la vie, éclairant la voie qui mène à ses racines réelles (vitales, existentielles). On pourrait même écrire une histoire de la pensée uniquement dans cette perspective: celle de la permanence et de la clarification graduelle de la problématique du sens, allant de la pensée archaïque jusqu'à la philosophie marxiste, au normativisme badois et à l'herméneutique actuelle.

Un grand philosophe non-marxiste du XXe siècle a souligné le caractère impérieux inéluctable du problème du sens, tant dans la « conscience naïve », dans la vie quotidienne, que dans les grands systèmes métaphysiques. Nicolaï Hartmann, qui a lutté dans les limites de ses propres idées contre les « -ismes » a fait, à la même occasion, la critique du normativisme néokantien. Dans son livre, *Teleologisches Denken*, qui s'attaque au finalisme, Hartmann montre les erreurs auxquelles peut conduire la projection anthropomorphique du sens dans le règne où doit seule dominer l'explication causale, mais il montre aussi pourquoi et où cette problématique est justifiée et inévitable.

La réaction naïve qui en toute situation, surtout quand elle est nuisible à l'individu, pose des questions telles que « pourquoi cela est-il arrivé? », « pourquoi a-t-il fallu qu'il meure? », etc., relève d'une anthropomorphisme naturel. Cette réaction n'est que l'expression d'une tendance originelle — celle de chercher un « sens » ou une « signification ». « Cette tendance est bien plus générale; elle est présente aussi dans une conscience qui s'est depuis longtemps habituée aux questions lucides sur la causalité, qui a donc appris à faire la distinction entre celle-ci et le problème du sens. Pourtant, dans les événements qui marquent le cours d'une vie même une telle conscience cherche à découvrir une signification »*. L'intellect doit faire un effort pour éviter cet assaut de la tendance à la signification, car celle-ci vient « des profondeurs affectives obscures de l'inconscient »**.

L'histoire de la pensée scientifique et philosophique moderne nous présente, de Léonard de Vinci et Nicolas de Cuse à la constitution de la logique mathématique moderne, une lutte persévérante contre les tendances affectives anthropomorphiques et finalistes, une quête des structures causales, mathématiquement réductibles ou susceptibles d'une formalisation logique. Comme on le sait, Spinoza a représenté le point culminant, l'expression théorique classique de cette lutte. Mais nous trouvons très significatif le fait que'un grand philosophe comme Spinoza, qui a persisté dans le refus de la pression des tendances anthropomorphiques et finalistes et qui a offert lui-même un remarquable exemple de pensée *more geometrico*, ait pourtant cédé dans ses écrits politiques et éthiques, à la pression légitime du sens, de l'éthos. La tendance évidente à libérer la causalité, le déterminisme, de tout finalisme, ne l'a pas empêché de revendiquer un rétablissement des valeurs, réclamé par la conscience avancée du XVIIe siècle.

Dans l'histoire de la philosophie en général et surtout dans l'histoire de la philosophie contemporaine (du dernier siècle) on pourrait découvrir deux tendances, tantôt radicales tantôt modérées: l'une vers la *mathesis universalis*, vers le quantifiable, vers la logique mathématique, etc., l'autre vers le politique-éthique-esthétique ou vers la praxis et l'axiologie. Dans la philosophie moderne, les grands philosophes, tels Spinoza, Leibniz, Kant, Fichte, Hegel ont droit à l'appréciation de leur effort vers la totalité; ils ont tâché d'aborder et d'équilibrer les deux tendances. Dans la philosophie contemporaine, le marxisme, mais aussi d'autres courants tels que le néo-kantisme badois, Husserl, dans son évolution philosophique, la ligne *générale* de Max Scheler, le réalisme de Nicolaï Hartmann, le « dernier » Ernst Cassirer, Bertrand Russell, Maurice Merleau-Ponty, Jean-Paul Sartre, Mikel Dufrenne dans une grande mesure, illustrent cette volonté de la totalité, où la volonté de *connaissance* rejoint la volonté de *sens*.

La conception marxiste découvre les racines socio-historiques de la culture sans empiéter pour autant sur la valeur suprême de la création.

---

* N. Hartmann, *Teleologisches Denken*, Berlin, Walter de Gruyter, 1951, p. 13—14

** *Ibidem*

L'irritation de quelques-uns devant la découverte que le marxisme a faite des racines existentielles des créations spirituelles trahit une vision plutôt juvénile de l'esprit. À certaines époques ou périodes de la culture, ces racines existentielles apparaissent plus facilement, d'autres fois il faut les chercher avec attention. Mais ces racines existent toujours et c'est justement la tâche de l'histoire de la culture que de les découvrir. Aux époques où l'on a théorisé la « pensée pour la pensée », la sagesse pour la sagesse, la morale en soi ou l'art en soi, la conscience de ces racines disparaissait, conscience qui par contre devient très aiguë aux époques en proie aux agitations sociales et spirituelles.

Que ce soit par la voie descriptive-analytique, phénoménologique ou historique, *les structures de la culture* dévoilent leur *sens*, c'est-à-dire *l'union de la valeur et des fonctions des structures de la culture.* Dans un premier moment, le sens peut apparaître seulement comme valeur, d'autant plus que nous disposons d'une attitude spécifique par laquelle nous sommes capables de valoriser des actes moraux, des créations théoriques et esthétiques. Mais dès que nous procédons à l'intégration ou au placement des valeurs tant dans le complexe des valeurs que dans le complexe société-homme-culture — *sans renoncer* pour autant à l'attitude valorisante spécifique — les structures entrent dans leur circuit *global*, dans l'interpénétration sujet-objet et, par là même (homme-société, homme-nature), les créations spirituelles dévoilent leurs fonctions existentielles.

La présence de l'obsession du sens est inéluctable, parce que, en dehors de tout paradoxe, nous pouvons affirmer qu'elle se manifeste même lorsqu'elle est apparemment absente. Il y a des penseurs qui ne prononcent jamais les mots « sens » ou « valeur » (la première période de Sartre, Camus, etc.,) mais ce fait n'est pas essentiel, car la tentative d'éluder le problème ou la notion trahit une *attitude*, et toute attitude est « praxis », corrélative en même temps de certaines valeurs.

Par son enracinement déclaré dans la « praxis », par sa volonté de connaissance des lois objectives de la nature, de la société, de l'homme ou de la culture, la conception de Marx rejoint la volonté de sens, la tendance axiologique à la transformation de la réalité sociale et humaine à la lumière d'un modèle. La révélation lucide des racines économico-sociales de la conscience sociale et la mise en relief de la catégorie des intérêts n'a diminué en rien le pathos axiologique.

L'un des plus grands philosophes non-marxistes contemporains, c'est encore de Nicolaï Hartmann qu'il s'agit, a souligné le fait qu'une vision ontologique matérialiste — où les couches supérieures n'existent que soutenues par les couches inférieures — peut très bien s'unir à l'axiologie*.

La conscience des valeurs ne doit pas entraîner une ontologie spiritualiste, tout comme l'interprétation lucide du monde — qui part de la ma-

---

* N. Hartmann, *Zur Grundlegung der Ontologie* et *Der Aufbau der realen Welt.*

tière, des intérêts, des besoins, etc. — ne doit pas porter atteinte à l'ardeur de la tendance valorisante. Car, même si une situation détermine le cadre socio-historique, elle n'en laisse pas moins tout l'horizon ouvert pour *l'option et la création.* Ou, dans une formule plus frappante: plus nous creusons et faisons ressortir le déterminisme, plus clairement apparaîtra la liberté d'option et de création. Quoique certains soient enclins à l'oublier, on doit rappeler que Marx nous a mis en garde contre tout sociologisme fatidique, qui diminuerait le rôle de l'éthos, par sa célèbre thèse où il corrigeait dans un esprit dialectique le matérialisme de Feuerbach: « La théorie matérialiste qui affirme que les hommes sont le produit des circonstances... oublie que les circonstances elles-mêmes sont changées par les hommes »*.

Les distinctions conceptuelles applicables à cette situation exigent une concrétisation et un fondement qui ne peuvent être donnés que par le matérialisme historique, parce que celui-ci nous offre les bases de la compréhension non seulement des tâches que l'homme est appelé à assumer — problèmes sociaux, normes, valeurs — mais aussi des *possibilités de leur réalisation*, c'est-à-dire du sens.

Lorsque Marx affirme que « ... l'humanité se pose toujours des problèmes qu'elle peut résoudre... », il ajoute que « ...si l'on y regarde de plus près, on pourra toujours constater que ce problème n'apparaît que là où les conditions matérielles de sa solution existent déjà ou du moins sont en cours d'apparition »**. Tant la première que la seconde partie de la citation pourraient être comprises comme une « diminution de la grandeur de l'homme » — celui-ci ne serait que l'humble exécutant de problèmes données, même si ceux-ci ne font que s'annoncer. Mais une telle impression, une telle « offense » et un tel sentiment d'infériorité sont totalement absurdes: l'histoire ne fait que poser *les problèmes* (tout comme la nature !); les hommes ne les inventent pas mais ce sont eux qui les *formulent* et, surtout, qui optent pour leur solution. La situation socio-historique a posé des problèmes différents à la mentalité tribale, antique, médiévale, moderne, contemporaine — problèmes généraux conditionnés par la structure ou les catégories sociales des différentes formations socio-historiques. La nostalgie historique du modèle grec chez Gœthe, Schiller, Hegel, ou du modèle romain chez les hommes de la Révolution française (voir Marx, *Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte)* — ne peut ressusciter ni des situations objectives révolues, ni les problèmes, ni les solutions (valeurs) qui ont été requises et possibles à leur époque.

Généralement, la conscience philosophique aussi bien que la conscience courante donnent libre cours au besoin de sens, qui est authentique, expression du besoin d'orientation, d'adaptation, de réalisation, de compensation, etc., de l'être humain. Comme toute société, aussi fruste qu'elle soit,

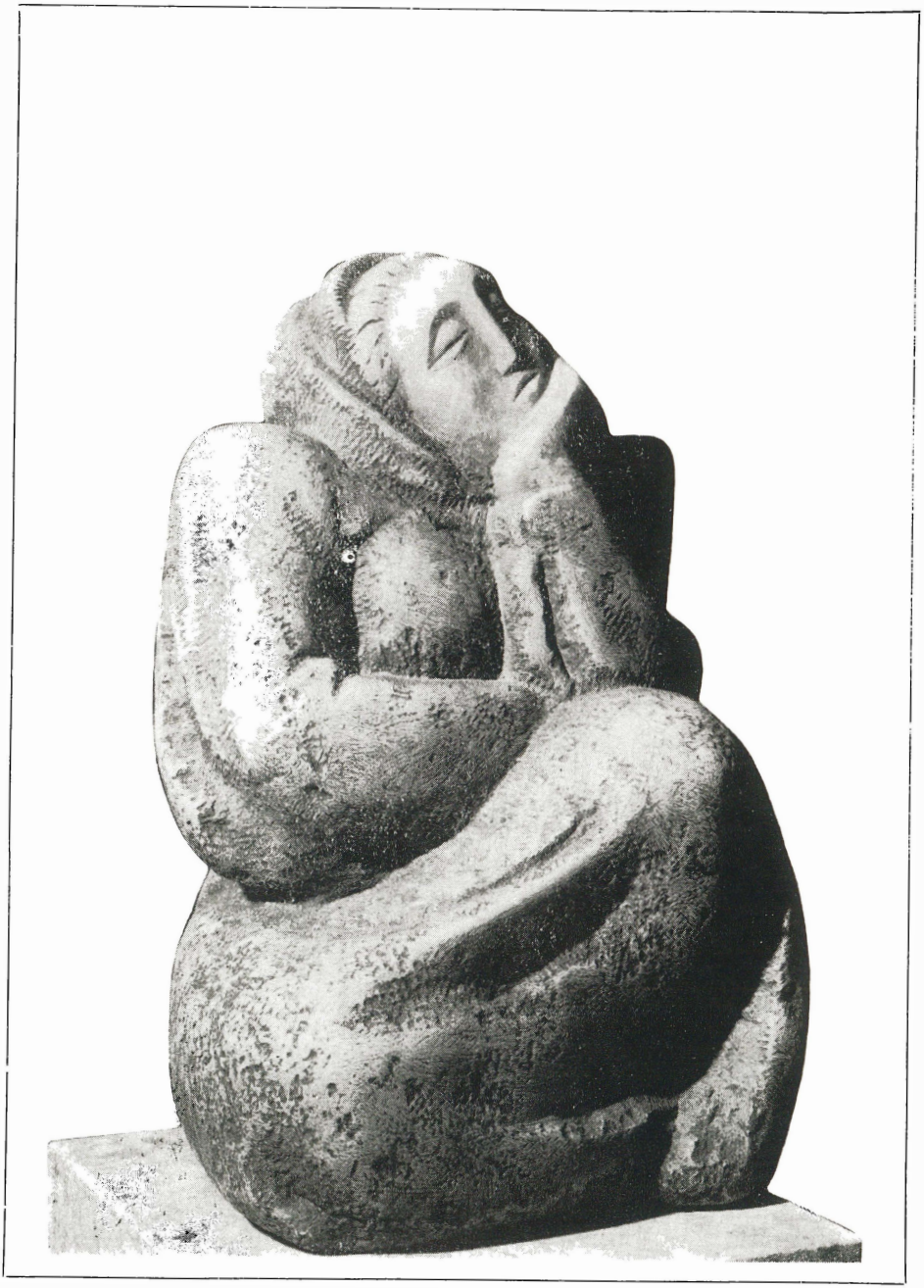
---

* K. Marx, Fr. Engels, *Oeuvres*, Bucarest, Éd. Politiques, vol. 3, p. 5

** K. Marx, *Contributions à la critique de l'économie politique*, trad. roumaine Bucarest, E.P.L.P., 1954, p. 10

LIVIU SUHAR:
Continuité (huile)

VLADIMIR PREDESCU:
Composition (pierre)



possède une culture, et comme toute culture représente un dépassement de la nature, l'attraction pour le sens est devenue une nécessité, cultivée dans chaque individu par la société. Des traces de cette mentalité se retrouvent jusque dans la conscience des délinquants qui ont, eux aussi, leur « morale ». Quelle que soit l'intensité fort variable avec laquelle se manifeste le besoin de sens, il n'apparaît plus comme quelque chose d'exceptionnel, mais comme un phénomène normal, si nous le confrontons à la réaction authentiquement humaine à l'égard du non-sens, du chaos, etc. que l'homme ressent comme une menace à son propre être et non seulement comme une offense à son sentiment des valeurs. Le besoin d'ordre, la « croyance » à l'ordre, la magie et la cosmologie de l'ordre témoignent de ce besoin humain dès l'aube de l'humanité. Dans la philosophie grecque, en commençant par les philosophes de Milet et en finissant par l'idée platonique et la forme d'Aristote, la recherche de la structure (« des principes ») de la réalité interfère avec l'obsession du sens. Les mythes les plus archaïques et les rites magiques les plus prégnants se sont cristallisés par suite du besoin de l'homme d'assurer ou de créer l'ordre dans le monde. Le désordre a été ressenti comme une sombre menace pour l'existence. Ce n'est que petit à petit que l'homme a commencé à comprendre qu'il n'était pas concerné par tous les phénomènes insolites, imprévus, dépourvus de sens, que ceux-ci n'étaient pas nécessairement rattachés à son destin. Mais si les métaphysiques naissantes ont pu exprimer cette maturité, elles ont gardé, en plus de l'exaltation expresse ou latente du logos, le besoin du sens global de l'existence.

Les succès des sciences mathématiques, de l'astronomie et de la mécanique, ceux de la physique, puis de la biologie au XIXe siècle ont tenté beaucoup de philosophes par des idéaux étrangers à la philosophie mais qui se présentaient avec l'attraction, explicable, de la rigueur mathématique ou d'une solide facticité (le positivisme). La question se pose s'il n'y aurait pas deux types de rigueur? Celles du type mathématique formalisé et celle du type herméneutique, la rigueur de la psychologie, de l'histoire, de l'histoire de la théorie et la critique littéraire et artistique, de l'histoire et la théorie de la morale et de la religion, de l'histoire et la théorie de la philosophie. Ceux qui rejettent tout type d'explication et de rigueur qui n'est pas mathématique devraient se rappeler la distinction que faisait, au XVIIIe siècle dejà, un grand mathématicien et physicien, qui fut en même temps un profond psychologue (« moraliste ») — Pascal: il n'a pas hésité à mettre sur pied d'égalité « l'esprit de géométrie » et « l'esprit de finesse ».

À notre époque, l'évolution de Husserl est exemplaire: elle parcourt le chemin qui va de la « philosophie de l'arithmétique » aux problèmes sociaux. Celui qui s'était formé comme mathématicien écrit, à 76 ans, un livre étonnant où il démontre que l'idéal mathématisant de Descartes et de Galilée ne peut couvrir le large horizon, total, de la philosophie.

Les grands succès des mathématiques ont tenté les philosophes, depuis Galilée et Descartes, par l'idéal unique des « mathématiques universelles ». Est-il juste que ces succès obscurcissent les mérites fondamentaux de *l'expé-*

rience, de l'attitude adoptée et différemment appliquée par le naturaliste, le chimiste, le biologiste, ou l'historien, mais relevant la même *objectivation*, la même « soumission » du sujet au phénomène objectif — et théorisée par Aristote, Bacon et Husserl? Du point de vue de la philosophie moderne et de celui des sciences particulières, est-il utile de rouvrir la dispute entre « l'empirisme » et « la raison » dont Kant a démontré la vanité? Et aussi quand le XIXe siècle, par Comte et Engels, a clarifié le problème de la classification des sciences, ne devenait-il pas évident qu'il était vain — vu la nature différente des objets des sciences, leurs niveaux de complexité différents — de vouloir soumettre de force les phénomènes plus complexes (biologiques, psychologiques, historiques, spirituels) à la méthode mathématique qui domine dans la mécanique, l'astronomie, la physique, la chimie?

La philosophie matérialiste des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles n'a pas donné d'analyses théoriques mais a eu le sentiment et le sens de la praxis lorsque'elle n'a pris aux sciences naturelles que ce qu'il lui fallait pour renverser le finalisme, sans renoncer pour autant à la problématique de la « praxis », implicitement à celle du sens, par l'approche, telle qu'elle était possible avant le marxisme, des problèmes socio-politiques, éthiques et juridiques. C'est à peine l'avènement du marxisme qui a permis de saisir le caractère *différent* de la problématique des sciences socio-humaines (« historiques »), par rapport à celle des sciences naturelles sans arriver aux conclusions unilatérales du néo-kantisme badois qui séparait, pour de fausses raisons, les sciences historiques des sciences naturelles. L'évolution des sciences socio-humaines, de l'apparition du livre classique de Rickert à ce jour, prouve la viabilité de la solution marxiste: la recherche des lois n'exclut pas le déchiffrement du sens dans les sciences historiques, mais dans le domaine de la nature il n'y a vraiment pas de raison d'admettre encore des métaphysiques du sens (de la liberté, de l'esprit) comme chez Hegel ou Bergson.

Ce que Marx et Engles ont attaqué dans leurs écrits de jeunesse (surtout dans *L'Idéologie allemande)* ce ne fut pas l'acception *justifiée* mais l'acception *non-justifiée* du sens. La critique marxiste de la philosophie de l'histoire chez Hegel et chez ses épigones se proposait non seulement de renverser l'interprétation spiritualiste de l'histoire, mais aussi la projection finaliste d'un but de l'histoire (« la réalisation de soi de l'Esprit »). Comme dans toutes les doctrines finalistes, Hegel et les Hegeliens postulaient une réalisation du sens *par lui-même*, dans l'histoire, comme s'ils n'avaient rien retenu de la lucidité kantienne. Marx raillait cette projection anthropomorphique du sens et réclamait une observation rigoureuse de la ligne de démarcation entre les lois historiques et le sens que les hommes peuvent donner à l'histoire par la révolution. L'histoire représente les « conditions données » dans lesquelles les hommes peuvent construire une société meilleure; la succession des formations économico-sociales offre non pas l'édifice tout fait mais le *terrain* sur lequel peut être construite la société future. L'action humaine peut s'appuyer sur les conditions favorables de l'histoire mais cela ne remplace point l'effort, la sagacité et le sacrifice des hommes. Fait qui devient frappant lorsque les conditions pour les grandes transformations de la société

« sont mûres », comme on le dit, et que l'insuffisance des capacités humaines les fait échouer.

Au XXe siècle, des courants philosophiques, des idéologies comme l'existentialisme, le personnalisme, l'éthique des valeurs (Lavelle), les derniers représentants du néo-kantisme badois, etc., ont repris le problème du sens, mettant surtout l'accent sur la lutte contre l'absurde (Camus, Sartre, Kafka, Adorno, Horkheimer, Marcuse, etc.). Bien que situés sur des positions théoriques différentes et même très différentes du marxisme, on ne peut nier que ces courants et philosophies rencontrent le marxisme en ce qui concerne la problématique du sens. Comme nous l'avons montré dans un ouvrage antérieur, le positivisme indifférent aux valeurs est resté une tendance isolée dans l'ensemble des recherches du domaine des sciences sociales*.

En invoquant le phénomène ou la catégorie du sens je n'ai pas considéré adopter une attitude antagonique envers tout structuralisme, car les divers représentants du structuralisme ou les divers penseurs qui acceptent et emploient la notion de structure ont des positions différentes envers le rapport entre la structure et le sens. Comme nous avons essayé de le démontrer dans un autre ouvrage**, même à l'intérieur du structuralisme français, Althusser occupe — et comme marxiste, il ne pouvait manquer d'occuper, en pratique sinon en théorie — une autre position que Lévi-Strauss ou Foucault.

---

* *Bazele istoriei și teoriei culturii. Introducere.* (« Les fondements de l'histoire et de la théorie de la culture. Introduction »), Bucarest, Éd. de l'Académie, 1975.

** C. I. Gulian, *Marxism și structuralism* (« Marxisme et structuralisme »), Bucarest, Éd. Politiques, 1976.

LA PRESSE CULTURELLE HONGROISE DE ROUMANIE

par Zsolt Gálfalvi

Il y a plus de trente ans, la naissance de la première revue culturelle hongroise de la Roumanie après la Libération avait lieu à la suite de longs débats. Plus que les conditions matérielles et d'organisation de sa publication, c'étaient son profil et sa facture qui provoquaient les discussions les plus animées. Il est explicable que beaucoup de participants aient insisté pour faire renaître la revue marxiste « *Korunk* » (« Notre époque »), devenue légendaire pendant l'entre-deux-guerres; d'autres plaidaient pour une revue littéraire. Finalement, le profil de la nouvelle revue, « *Utunk* » (« Notre voie »), fut déterminé par les exigences de l'époque historique et sociale, par les exigences existentielles de la nationalité hongroise de Roumanie et, pratiquement, par l'homme à même de formuler et de promouvoir ces exigences avec la plus grande rigueur, tant par la parole que par l'écrit: le grand théoricien et critique littéraire marxiste Gaál Gábor, le même qui avait dirigé, entre 1929 et 1940 « *Korunk* ». *Littérature — Culture — Vie* est-il écrit sur le frontispice du premier numéro de la revue « *Utunk* » de Cluj-Napoca (22 juin 1946), tandis qu'au-dessous on pouvait y lire ces mots du fondateur et rédacteur en chef: « Devant nous tous se dressent maintenant les affaires d'une nationalité et l'image brillante d'un monde qui vient de naître dans cet instant de renouvellement profond de notre destin. De l'éloignement du temps passé et de l'éloignement dans l'espace, de l'enfer de la guerre, de la solitude des livres mis à l'index et de ce qui fut passé sous silence, nous autres, écrivains hongrois de Roumanie, nous avons uni nos forces pour mener à bien, en commun, ce travail qui se fait pour les nôtres et pour nous-mêmes et qui rétablit notre conscience et notre condition. » Quelques mois plus tard, se rapportant aussi à l'expérience acquise après les premiers numéros, et aux opinions des lecteurs, le même Gaál Gábor écrivait: « Comme tant d'autres choses, les types des publications, revues et journaux changent eux aussi d'une époque historique à l'autre. Et ce n'est pas seulement parce que les forces dont on dispose sont différentes, mais aussi parce que l'histoire elle-même nous impose d'autres tâches . . . Car, en définitive, faire une revue c'est tout autre chose que de s'asseoir tout simplement à un bureau. Il y a en plus nombre de données et de possibilités et il y a surtout la lutte contre les habitudes, contre l'inertie, afin de faire une publication au pas des événements ».

L'attention concentrée sur les tâches et les possibilités issues des étapes successives du développement historique et social, l'appartenance de ces

tâches à la problématique de l'existence et de la conscience de la nationalité hongroise dans l'ensemble de la société tout entière de la Roumanie contemporaine, l'aspiration vers « une publication au pas des événements » — voilà les facteurs qui déterminent, aujourd'hui encore, en plein essor de l'édification de la société socialiste multilatéralement développée, le profil, la structure et les formes des publications, ainsi que l'existence même des publications de la presse culturelle hongroise de Roumanie.

Cette presse peut se targuer de traditions riches et fécondes. Après 1918 la vie de la culture hongroise de Roumanie est marquée surtout par l'activité de revues littéraires, ainsi que de suppléments littéraires de journaux. C'est dans ces revues que pouvaient s'exprimer les intellectuels progressistes hongrois de Roumanie, qui, de pair avec les masses des travailleurs, avaient compris que, dans la nouvelle situation, créée par la constitution de l'État national unitaire roumain, leur tâche — fondée sur des traditions multiséculaires de coexistence — ne pouvait être que celle du travail créateur et de la lutte commune pour le progrès social.

Aux débuts de la vie littéraire hongroise dans la Roumanie moderne se situent des publications telles que « *Magyar Szó* » (« Parole hongroise ») et « *Tavasz* » (« Le printemps »), fondées aux premiers jours de l'été 1919 à Oradea, « *Napkelet* » (« L'Aurore ») (1920—1922), issue du supplément littéraire du journal de Cluj, « *Keleti Újság* » (« Journal de l'Est »), ensuite « *Géniusz* » (« Génie ») (1924), rédigé par Franyó Zoltán à Arad et devenue (en 1925) « *Új Géniusz* » (« Le Nouveau génie »), et, toujours à Arad, la revue de Szántó György « *Periszkóp* » (« Périscope ») (1925). C'est dans cette même période (plus exactement, en 1921) que paraît à Cluj la revue « *Pásztortüz* » (« Feu pastoral »), qui a eu l'existence la plus longue. Au-delà de leur but commun, d'ouvrir des voies et de poser les fondements de la vie spirituelle propre des Hongrois de Roumanie, ces revues présentaient, du point de vue de la conception, une large aire et une très ample diversité de facture. Adeptes du grand poète révolutionnaire hongrois Ady Endre, représentants des idéals poétiques modernistes, porte-parole des tendances de l'avant-garde, aussi bien que, d'autre part, dépositaires d'orientations littéraires plus conservatrices — étaient présents en égale mesure dans les pages de ces revues, tantôt engagés dans des controverses et tantôt d'accord. Ces revues littéraires et culturelles, à l'existence plus ou moins éphémère, se donnaient pour tâche d'assurer une liaison étroite avec la réalité autochtone, de créer les conditions nécessaires à une vie littéraire de plus en plus active. Elles servaient à la fois — et avec de bons résultats — la noble cause de la connaissance mutuelle des écrivains roumains, hongrois et allemands de Roumanie, voire de leur alliance sous le signe du progrès et de l'humanisme.

Après ces débuts, la période de maturité de la vie littéraire hongroise de Roumanie pendant l'entre-deux-guerres se rattache à l'activité de deux revues et groupements littéraires déterminantes par leur facture, fondamentales par leur signification, au cours des années qui ont précédé la Libération. D'une part était créée, en 1924, sur l'initiative de Kós Károly, le groupement *Erdélyi Szépmüves Céh* (« La corporation littéraire artistique

de Transylvanie »), réunissant la plupart des écrivains de nationalité hongroise du pays, tandis qu'en 1926 se tenait la première réunion du collectif d'écrivains *Helikon*, suivie par l'apparition, en 1928, de la revue de ce dernier, dont le titre était « *Erdélyi Helikon* » (« L'Hélicon de Transylvanie »). D'autre part, en 1926 paraissait à Cluj la revue « *Korunk* », publication mensuelle à large orientation humaniste, rédigée au début par Dienes László; à partir de 1929, ce dernier fut secondé par Gaál Gábor qui devait prendre en 1931 la direction de la revue. En 1940, le régime fasciste de Horthy, installé en Transylvanie du nord, territoire arraché à la Roumanie par le Diktat de Vienne, allait suspendre cette publication.

En ce qui concerne la conception et les visées artistiques, ces deux revues présentaient des différences essentielles, cependant que leurs théoriciens confrontaient leurs opinions dans des disputes souvent très acerbes. Dans l'activité des deux publications on peut distinguer plusieurs périodes, déterminées par les corrélations entre le développement de la vie culturelle et les luttes sociales.

« *Erdélyi Helikon* » vit le jour en tant que revue du groupement polychrome et mal soudé des écrivains libéraux et humanistes d'orientation bourgeoise. L'idée « transylvaniste » promettait d'être un vague dénominateur commun. La notion même de « transylvanisme » était fort nuancée et difficilement définissable. Un trait incontestablement positif en était l'adhésion au passé, à la réalité historique de la Transylvanie et, dans ce cadre, l'intelligence du fait que les Roumains, les Hongrois et les Allemands de cette province se doivent d'y mener leur vie et d'y développer leur culture en commun, sous le signe d'un passé commun, d'un présent commun, sous le signe de la coexistence. Mais en même temps — de par son caractère général-abstrait, de vision exclusivement orientée vers l'histoire de la spiritualité, le « transylvanisme » s'éloignait des conditions socio-historiques concrètes, en essayant de l'élever au-dessus des antagonismes de classes et laissant le champ libre à des options passéistes et à des interprétations mythiques, confuses. Malgré les efforts de « *Helikon* » — en tant que revue, aussi bien que comme groupe de rédaction — d'équilibrer les opinions divergentes de ses collaborateurs en fait de conceptions idéologiques, politiques ou esthétiques, il se produisait souvent entre eux d'âpres disputes, où se dessinaient, d'une part, les limites et les lacunes du « transylvanisme », de l'autre — et d'une manière de plus en plus marquée — la nécessité de la participation des écrivains aux luttes sociales de l'époque.

L'autre revue, « *Korunk* », prit naissance en plein essor du mouvement ouvrier autochtone et international, à l'époque de l'aggravation des antagonismes sociaux du capitalisme. Son premier rédacteur était caractérisé par son orientation marxiste; sous la direction de Gaál Gábor, la publication laissa voir, d'une façon toujours plus ferme, l'influence idéologique, l'orientation donnée par le Parti Communiste Roumain. En conséquence, « *Korunk* » plaçait au premier plan l'exigence d'une analyse lucide et nuancée de la réalité sociale, entreprise à partir des positions conséquentes quant à la conception philosophique — tant par l'orientation des textes littéraires publiés,

que par les articles ou les études fondés sur le marxisme et embrassant toute la sphère de la culture et des sciences. Autour de cette revue se sont réunis les écrivains, les sociologues, les publicistes communistes et, en général, ceux de gauche. Même si, à la fin de la troisième décennie et au début de la suivante, on a pu déceler, dans la politique rédactionnelle de la revue « *Korunk* », certains traits d'intolérance et de sectarisme, plus tard, vers le milieu de la quatrième décennie, s'imposait toujours davantage la politique d'ouverture du front populaire antifasciste, en concordance avec la politique du parti qui orientait la revue. C'est dans l'esprit de cette même politique que s'élargit l'éventail des collaborateurs de la revue. Sans que disparaisse pour autant les différences de conception entre les deux revues, il devient de plus en plus fréquent que les collaborateurs de *Helikon* publient dans *Korunk* tandis que les représentants de marque de la politique culturelle de celle-ci signent dans *Helikon*.

De la couverture du premier manuel de l'histoire sexagénaire de la littérature hongroise de Roumanie (paru en 1977) nous regardent — nous, leurs contemporains et continuateurs — les portraits de deux hommes: Gaál Gábor et Kós Károly. Leurs rapports n'ont jamais été idylliques. Bien au contraire, les vues des deux leaders de « *Erdélyi Helikon* » et, respectivement, de « *Korunk* » divergeaient catégoriquement et s'affrontaient d'une façon spectaculaire dans des disputes retentissantes, essentiellement idéologiques, soit qu'il fut question de la manière d'apprécier et de concevoir les phénomènes historiques et culturels, soit au sujet des tâches qui en découlaient. Ces opinions divergentes, ces disputes exprimaient des antagonismes socialement déterminés, intégrés au déroulement et aux lois du développement historique et social. Malgré cela, les deux participants à la controverse ont toujours entretenu une estime et une considération réciproque. Kós Károly appréciait Gaál Gábor et, à son tour, Gaál Gábor appréciait Kós Károly car — chacun à sa manière et conformément à sa conception, en concordance aussi bien avec leurs convictions, qu'avec leurs limites — tous deux considéraient que leur devoir était de contribuer à l'essor de la culture hongroise de Roumanie et — sans perdre de vue l'époque et ses exigences — de lui créer le cadre organisationnel nécessaire dans des situations historiques soumises à une continuelle évolution. Cette attitude de lettrés et d'hommes et cet engagement envers la collectivité — non dépourvus de contradictions en ce qui concerne les nuances — ont créé la base non seulement de leur estime réciproque, mais aussi celle des tâches communes qu'ils devaient assumer plus tard, après la victoire sur le fascisme. Après la Libération, les adversaires d'hier se sont rencontrés sur le front commun de la création d'une nouvelle culture dans la Roumanie engagée dans la voie de l'édification d'une vie libre et digne pour tous ses fils. Le document de cette réunion, visible dans le sens le plus propre du terme, est le frontispice de la revue « *Utunk* », dessiné par Kós Károly lui-même pour la publication qui démarrait en 1946 sous la direction de Gaál Gábor.

Cette revue marquait donc la naissance de la presse culturelle hongroise de la Roumanie d'après la Libération. Naturellement, au cours des décennies

qui se sont écoulées depuis, la presse culturelle hongroise de Roumanie est devenue plus large, plus nuancée, d'une plus grande portée, en concordance avec le rythme et l'ampleur de l'essor du socialisme. Dans les conditions actuelles, la notion de presse culturelle n'a pas un caractère limitatif. La presse de la Roumanie actuelle accomplit, en sa totalité, simultanément et dans une alliance indissoluble, des tâches informatives et formatives; chaque publication de son côté — selon son caractère spécifique, bien sur — coopère à la tâche commune, qui est celle de participer activement — en formant et en modelant la conscience socialiste — à l'édification de la société socialiste multilatéralement développée. Dans le cadre de cette sphère d'attributions, l'accroissement constant du niveau culturel, le développement et la diffusion de la culture moderne prennent une importance particulière. La garantie des conditions matérielles de l'existence et, par suite, le développement ininterrompu des bases techniques et matérielles du socialisme, l'assimilation et le perfectionnement des nouvelles relations sociales humaines, la généralisation de la morale socialiste et du comportement qui en découle, la qualité de la vie, le tout se trouve en étroite interaction avec le niveau de la conscience des membres de la société et, implicitement, avec leur degré de culture. En accord avec le rôle et la signification de la culture dans la vie de notre société, la presse tout entière — les journaux locaux et centraux aussi bien que les publications des diverses organisations sociales et de masse — s'occupe à fond des problèmes très variés de la culture, constituant par là des tribunes actives de la démocratie culturelle.

Sous le signe de la coexistence fraternelle du peuple roumain avec les nationalités cohabitantes et de la politique d'égalité en droits promue aujourd'hui avec conséquence dans la Roumanie socialiste dans tous les domaines de la vie sociale, économique, politique et culturelle, un grand nombre d'hebdomadaires, de revues et autres publications périodiques littéraires et culturelles sont publiés en hongrois.

« *Utunk* » qui, comme on l'a vu, a fait naguère œuvre de pionnier, est à ce jour l'un des hebdomadaires littéraires de prestige de l'Union des Écrivains de la République Socialiste de Roumanie. Lors de sa parution, c'était l'unique publication à caractère culturel imprimée en hongrois chez nous; aujourd'hui, par suite du développement socio-culturel, toute une série de journaux et de revues aux divers profils spécifiques accomplissent les tâches de plus en plus complexes de ce domaine. La première publication créée pour seconder la revue « *Utunk* » fut « *Művelődési Útmutató* » (« Le guide culturel ») — aujourd'hui: « *Művelődés* » (« La diffusion de la culture ») — destinée à embrasser tous les domaines de l'activité culturelle de masse. En 1953 paraît, à Tîrgu Mureş, « *Igaz Szó* » (« La parole de la vérité »), revue littéraire mensuelle de l'Union des Écrivains. En 1957 est créée à Cluj la nouvelle série de la revue « *Korunk* », qui avait déjà un prestigieux passé. Cette même année paraissait une nouvelle revue scientifique de l'Académie de la R. S. de Roumanie, « *Nyelv- és Irodalomtudományi Közlemények* » (« Publication de sciences linguistiques et littéraires »). En 1970, la presse culturelle hongroise de Roumanie s'est enrichie d'une forme encore inconnue

KOCSIS ELŐD:
Fruits (gypse)

RODICA LAZĂR:
Thème contemporain (huile)

chez nous, à savoir l'hebdomadaire social-politique-culturel « *A Hét* » (« La semaine ») de Bucarest.

La richesse du réseau de la presse culturelle de Roumanie n'est pas considérable uniquement sous le rapport de la quantité. Le chemin parcouru jusqu'à ce jour signale la qualité et l'étendue de notre spectre culturel, les changements survenus dans sa structure sous le signe des exigences de la création d'une image moderne, multilatérale et nuancée de l'univers. La force spirituelle d'une nationalité, la déploiement sans entraves de ses capacités créatrices, son apport à la vie du pays tout entier ne peuvent être complets s'ils ne se rapportent qu'à certains domaines traditionnels de la culture. Il est naturel que la littérature et l'art accomplissent un rôle particulièrement important dans la vie d'une nation. Cependant, dans les conditions actuelles de la dynamique sociale, le rôle de la formation et de l'information scientifique — tant pour ce qui est des sciences sociales que des sciences de la nature — s'accroît constamment. La constitution d'une représentation scientifique du monde, le développement de la créativité scientifique et une information toujours plus ample exigent — tout comme la littérature — la création de possibilités de communication dans la langue maternelle respective. Voilà pourquoi, en 1957, il devint nécessaire de recréer — dans les nouvelles conditions et sous la direction du remarquable sociologue Gáll Ernö — la revue « *Korunk* », prototype d'ample revue culturelle mensuelle, et de fonder, en 1970, le nouvel hebdomadaire « *A Hét* ». Ces publications sont nées des exigences de la réalité, et c'est pour la même raison qu'elles sont devenues des revues très actives et d'un grand rayon d'action. La parution de l'hebdomadaire « *A Hét* » coïncide avec l'essor de la vie spirituelle hongroise de Roumanie, dans l'atmosphère de créativité et d'actifs débats engendrée par le XIe Congrès du parti. C'est presque en même temps qu'« *A Hét* » que fut créée aussi l'émission hongroise de la télévision, autre tribune de la culture socialiste de notre nationalité, particulièrement efficace dans les masses.

La parution de nouvelles revues et hebdomadaires, le développement de la presse culturelle hongroise de Roumanie n'ont pas diminué le nombre des lecteurs des revues déjà existantes; bien au contraire, la publication de la nouvelle série de la revue « *Korunk* » puis de l'hebdomadaire « *A Hét* » a entraîné l'augmentation du no ıbre des lecteurs des revues « *Utunk* » et « *Igaz Szó* ». Ce fait atteste indiscutablement que les publications respectives et les types de revues qu'elles représentent ont répondu et répondent toujours à des exigences, à des nécessités réelles. La nationalité hongroise est représentée dans l'ensemble de la vie culturelle de la Roumanie socialiste par la totalité de ses forums culturels, au niveau et avec la complexité de ses capacités créatrices de valeurs spirituelles.

Il existe bien entendu dans la presse culturelle une « division du travail » correspondant au caractère spécifique des divers journaux et revues. Les revues littéraires « *Utunk* » et « *Igaz Szó* » sont l'une hebdomadaire, l'autre mensuelle et leurs colonnes présentent en premier lieu la production littéraire et son reflet dans la critique. En même temps, les deux s'occupent

des problèmes spécifiques aux différents domaines de l'art: théâtre, beaux-arts, musique. Ces revues publient également les résultats des recherches dans le domaine de l'histoire littéraire et offrent, de manière plus ou moins systématique, des aperçus sur la littérature universelle contemporaine.

« *Nyélv-és Irodalomtudományi Közlemények* » est la revue en hongrois de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Elle offre un espace ample tout d'abord aux ouvrages de spécialité et d'érudition du domaine de la linguistique, de l'histoire littéraire et de la philologie.

« *Korunk* », « *Müvelödés* » et « *A Hét* » sont éditées par le Conseil de la Culture et de l'Éducation Socialiste. Plutôt théorique, la revue « *Korunk* » s'occupe avec priorité des questions concernant la conception du monde dans des domaines tels que la recherche sociologique, la philosophie, certaines sciences positives, mais également des problèmes de la littérature et des arts. « *Müvelödés* », qui a un profil complexe, modelé selon les exigences du développement de la culture, publie en égale mesure des pages de répertoire, des indications méthodologiques, des points de vue sur certains problèmes de principe quant à la diffusion de la culture, des articles d'information et de vulgarisation littéraire, artistique et scientifique. « *A Hét* » comprend la gamme la plus vaste des aspects du développement de la culture socialiste moderne, assimilant de nouvelles formes et expressions du journalisme culturel, littéraire et scientifique.

Un trait caractéristique de l'activité des revues culturelles est celui d'exercer des attributions dont la sphère dépasse la simple rédaction des numéros. « *Korunk* », par exemple, publie systématiquement un almanach renfermant des écrits concernant diverses périodes ou divers domaines des sciences sociales — histoire, histoire de la culture et histoire de la presse, signés par les meilleurs spécialistes, tels que Benkö Samu, Kallós Miklós, Beke György, Balogh Edgár, Gáll Ernö, Szilágyi Julia, etc. La revue organise, dans son local, des expositions de beaux-arts et de photographie. « *Utunk* » a édité, jusqu'à présent, douze almanachs, dont le dernier a adopté une thématique rattachée aux manifestations du festival national « Chant à la Roumanie », en l'espèce les pièces de théâtre en un acte et, plus généralement, le théâtre d'amateurs. « *Igaz Szó* » organise systématiquement — soit dans sa ville de résidence, soit dans d'autres villes du pays — ses rencontres-ateliers bien connues. Au programmes de ces symposiums figurent des écrivains et des artistes-interprètes, cependant que les discussions substantielles qui s'ensuivent permettent une meilleure connaissance des opinions des lecteurs. Le premier almanach de la revue « *A Hét* » abordait la vaste problématique du rapport patrie — terre natale — nationalité et il s'est avéré être un véritable manuel de la culture de notre nationalité. « *A Hét* » publie également, trimestriellement, un supplément scientifique. Ces cahiers de large audience visent à traiter chaque fois de manière complexe un ensemble de problèmes. Mentionnons, par exemple: *L'homme et la santé, L'homme et la nature, L'homme et la technique, L'homme et le cosmos, L'avenir et la science.* La revue « *Müvelödés* » à son tour, publie, en tant que suppléments, un guide

de bibliothécologie (trimestriel) et un cahier-répertoire avec de courtes pièces de théâtre (semestriel).

L'activité de toutes ces revues est caractérisée par le fait d'embrasser la problématique tout entière de la vie culturelle et scientifique de la Roumanie socialiste et de débattre les problèmes spécifiques des nationalités dans leurs corrélations socio-historiques naturelles. Font régulièrement partie du nombre des collaborateurs — aux côtés des plus éminents représentants de la littérature, des arts et du journalisme hongrois de Roumanie — des écrivains, des artistes et des scientifiques roumains; il en est de même, pour les écrivains, les artistes, les journalistes et les scientifiques hongrois qui collaborent régulièrement aux revues et aux journaux roumains. Tout cela contribue à la fertilité et à l'efficacité du travail créateur mis au service de la collectivité, à l'accomplissement des idéaux communs de tous les citoyens de la Roumanie, quelle que soit leur nationalité.

Affirmant l'identité de la nationalité hongroise, exprimant la spiritualité de celle-ci, reflétant les réalités de la Roumanie contemporaine, déployant son activité dans les conditions d'une parfaite égalité économique, sociale et politique caractéristique au socialisme, s'intégrant, enfin, dans le courant général des aspirations les plus progressistes de l'humanité, la presse culturelle hongroise de Roumanie fournit — dans sa manière spécifique, par ses moyens spécifiques — une image des vérités et des tendances de la science et de la culture humaniste moderne.

APERÇU SUR LA PROSE D'INSPIRATION RURALE

par Liviu Leonte

L'inspiration rurale a toujours été une dominante de la prose roumaine et son emprise fut si grande qu'au XXe siècle une prose à caractère citadin fut expressément réclamée pour compenser cette préférence excessive et moderniser notre littérature en rétablissant un juste équilibre. Il n'est pas opportun de reconstituer ici un moment passé de l'histoire littéraire avec ce qu'il a eu de bon ou d'excessif. Il suffit seulement de rappeler qu'après 1944, lorsque se pose le problème d'une littérature au service d'un nouvel ordre

social, cette littérature avait, dans les chefs-d'œuvre parus dans l'entre-deux-guerres, un exemple générateur d'exigences. La nouvelle littérature engagée continua naturellement une tradition de la littérature roumaine depuis ses origines et sans excepter ses chefs-d'œuvre.

La naissance de la littérature de l'humanisme socialiste ne fut certainement pas un processus exempt d'erreurs, parmi lesquelles l'interprétation souvent simpliste de la relation art-société et les tentatives proletcultistes de rompre avec le passé; ce point de vue dogmatique a entravé dans une grande mesure le développement de la littérature dans les années '50. Doit-on conclure que cette époque n'a pas donné d'œuvres littéraires significatives pour la littérature roumaine? Ce serait tirer une conclusion erronée et donner une image inexacte du paysage littéraire et de sa dynamique. Au contraire, on pourrait dire que les années '50 ont vu naître de grands romans contemporains, véritables chefs-d'œuvre de la littérature roumaine. Il faut, par conséquent, sans oublier les simplifications et les schématisations de cette période, leur rendre leurs dimensions réelles par rapport au phénomène littéraire dans son ensemble. Il ne s'agit pas de passer en revue ici toutes les productions de petite valeur littéraire parues au cours de ces années. Il suffit de rappeler que même un écrivain de la taille de Mihail Sadoveanu n'a pas réussi à se soustraire complètement à cette optique simpliste *(Mitrea Cocor)* tout en écrivant, dans la même période, un chef-d'œuvre du roman historique *(Nicoară Potcoavă)*. Certains livres datant de cette époque, dont *Pîine albă* (« Pain blanc »), de Dumitru Mircea et *Temelia* (« Les Fondements ») d'Eusebiu Camilar, construits selon un schéma fixe, n'ont d'autre valeur aujourd'hui que celle de documents de non-littérature; ces écrits se réclamaient du réalisme, mais ils étaient non-réalistes par leur fidélité même à des schémas pré-établis.

Dès ces années pourtant, la nouvelle orientation de la littérature roumaine a produit aussi des titres d'exception dont certains dans le domaine de la prose d'inspiration rurale. Il est vrai que ces livres s'inspirent souvent de réalités du passé, mais ils reflètent la mentalité nouvelle des écrivains qui comprennent d'une façon plus complexe le monde rustique roumain. Zaharia Stancu, par exemple, poète et publiciste déjà reconnu avant la seconde guerre, s'impose comme un prosateur de premier ordre après la Libération. Son roman *Descuț* (« Nu-pieds », 1948), un des premiers romans de la littérature contemporaine, connaîtra une telle notoriété qu'il parcourra le monde « en sandales d'or », selon l'expression même de l'auteur. Le héros du roman, le jeune paysan Darie, qui reviendra dans les œuvres ultérieures de l'écrivain, est un mélange de fiction et d'autobiographie, une présence bouleversante par la force du souvenir qui acquiert avec le temps qui passe une allure nettement méditative. *Descuț* inaugure dans la prose roumaine contemporaine la voie du *roman lyrique*, dont le point de départ est un état d'âme qui déclenche un mécanisme associatif, sans trop de souci pour la composition. La présence de Darie impose une narration à la première personne, un enchaînement de souvenirs sans ordre préétabli, générateur de digressions et de parenthèses associatives. Le liant en est un sentiment

tout particulier, alliage de haine et de douleur dû aux souffrances difficilement imaginables d'une enfance marquée par la misère et par une exploitation atroce. Le roman contient, à part le cri de protestation de Darie contre le monde cruel où il vit, une nouvelle perspective sur les faits vécus, du point de vue de l'expérience du héros qui s'en souvient. L'image du village roumain du début du siècle dévasté par la misère, bouleversé par les émeutes de 1907, semble venir d'un autre temps et d'un autre monde. La misère physique s'allie à l'abrutissement et à l'ignorance, la cruauté envahit jusqu'à l'univers candide de l'enfance. Le roman *Desculț* ouvre une nouvelle perspective sur les émeutes de 1907. On n'y trouvera pas cette accumulation progressive conduisant à l'explosion qui fait le prix d'un autre livre célèbre sur le même thème, *Răscoala* (« La Révolte ») écrit par Liviu Rebreanu dans l'entre-deux-guerres; dans *Desculț* c'est l'existence atroce qui aboutit naturellement au conflit. Les actes ont quelque chose de rituel, dans la vengeance comme dans la soumission aux représailles. Le roman abonde en passages poétiques comme celui intitulé *Iarbă* (« Herbe ») où l'on identifie des procédés spécifiques: la parataxe, la phrase nominale, chargée de lyrisme, parsemée de termes destinés à donner un relief accru au détail tragique, aux situations et aux caractères frustes et souvent durs, en dépit de l'impression de pureté que laissent certains personnages. L'écrivain est revenu constamment aux réalités villageoises, avec moins de relief, toutefois, dans *Dulăii* (« les Mâtins »), 1952, ou dans la trilogie *Clopote și struguri* (« Cloches et raisins »), *Printre stele* (« Parmi les étoiles »), *Carul de foc* (« le Chariot de feu » 1960), en fait des reprises et des extensions de deux romans antérieurs, *Desculț* et *Dulăii*. Au contraire, les cinq volumes du roman fleuve *Rădăcinile sînt amare* (« Les Racines sont amères »), dont la partie la plus significative a été reprise dans le roman *Pădurea nebună* (« La Forêt folle »), sont une véritable chronique de la société roumaine depuis 1920, jusqu'en 1946. Le monde du village n'est plus présenté directement, mais sublimé dans l'âme de Darie, qui traverse des états contradictoires, où alternent la dépression psychique et le désir invincible de résister d'être plus fort que les oppresseurs. La source de sa force est justement son ascendence rurale, la lignée de paysans qu'il continue avec le désir de venger les anciennes souffrances. Le monde rustique revient au premier plan dans le roman *Ce mult te-am iubit* (« Comme je t'ai aimée »), par l'entremise du même Darie, confronté cette fois à la réalité inéluctable de la mort. Le narrateur participe à un enterrement de campagne, celui de sa propre mère, cérémonie marquée par les coûtumes et les traditions spécifiques de la « longue, étroite et pauvre vallée du Călmățui ». Le temps réel du récit n'a aucune importance — c'est le même monde que dans *Desculț*, évoluant dans l'univers de ses besoins élémentaires, un monde aux réactions violentes, qui dévoile difficilement ses réserves de pureté. Ce monde se trouve confronté aux grandes questions existentielles qu'il résout selon des modèles dictés par son histoire millénaire. Le roman fait un choix restreint de thèmes, repris jusqu'à l'obsession, gravitant autour de l'idée de la mort, de l'érosion de l'impuissance humaine. La Mère apparait

comme une divinité protectrice de l'enfance, soumise aux mêmes lois inflexibles; en l'évoquant, le narrateur évoque ses aïeux qui n'ont rien laissé d'eux-mêmes dans ce monde après leur mort.

En revenant au cycle *Rădăcinile sînt amare*, Zaharia Stancu en a pratiquement repris un fragment, sous un angle plus méditatif dans la trilogie *Vîntul și ploaia* (« le Vent et la pluie »): *Vulpea* (« le Renard »), *Frigul* (« le Froid »), et *Roza*. Le village y est présenté à un moment décisif de son existence et de celle du pays — la lutte électorale de 1946. Le narrateur est un des candidats inscrits sur les listes du Front de la Démocratie Populaire dans un département du sud de la Moldavie, où les séquelles de la guerre et de la sécheresse se font encore durement sentir. Un village, Osica, se révèle dans un primitivisme total, comme le village des *Bordeienii* de Mihail Sadoveanu; un autre porte le nom suggestif de Urlăvînt (Hurlevent). Combattre la misère physique semble pourtant plus facile que de réveiller la conscience des gens opprimés depuis des siècles, systématiquement dupés par une propagande perfide et qui passent maintenant du doute à l'espoir. On ne trouve pas dans le roman de Zaharia Stancu des individualités mémorables, peut-être à cause du flot lyrique; on retient en revanche la présence de la collectivité, le vrai personnage de la trilogie. L'écrivain, mort en 1974 à la suite d'une longue maladie, n'a plus eu le temps d'écrire le livre sur l'époque contemporaine qu'il avait annoncé. Mais l'idée de ce livre transparaît dans les meilleures pages consacrées avec un timbre si particulier par cet évocateur du village roumain à ses ancêtres paysans.

Un roman paru en 1958, *Setea* (« la Soif »), le second de l'écrivain Titus Popovici, quoique tributaire en une certaine mesure des schémas qui avaient cours dans la littérature de l'époque, continue à susciter l'intérêt du lecteur. Titus Popovici a le mérite de s'être orienté vers l'époque contemporaine, situant l'action dans un village transylvain pendant la réforme agraire de 1945. La capacité du prosateur de décrire le mouvement des masses, la transition des manifestations primaires du début à celles organisées, responsables, avait été remarquée dès la parution du livre. Quelques-uns des personnages impliqués dans « le drame de la terre » sont encore viables en tant que personnages littéraires. Si l'évolution de Mitru Moț, en dépit du pittoresque du personnage, se trouve sous le signe du prévisible, le communiste George Teodorescu est profondément authentique dans son esprit de justice qui ne l'empêche pas d'avoir des complexes dans ses rapports avec la réalité historique. Un autre personnage du roman, Găvrila Ursului, un obsédé de l'esprit de possession, est subtilement analysé dans le contexte des nouvelles conditions de vie. Mais le plus vivant personnage en est Ana Moț, esprit actif, dominateur, ambitieux, sur qui la terre agit avec une force mystérieuse.

Marin Preda (né en 1924) est le premier écrivain à avoir vraiment fait preuve d'une nouvelle perspective à l'égard du village et du paysan roumain. Son œuvre appartient aux valeurs certaines de la littérature, qui justifient une époque et font oublier la multitude des efforts stériles

qui n'ont pas abouti à l'or pur de l'art véritable. Son œuvre, affirmée dans les controverses des années '50, aux côtés des écrits de quelques auteurs de prestige de la génération précédente et de quelques écrivains d'exception de sa propre génération, renoue avec les hautes valeurs de la tradition et confirme les permanences de la littérature roumaine, la vitalité de ses thèmes, son pouvoir de création en dépit de tout obstacle. Son volume de début *Intîlnirea din pămînturi* (« La Rencontre des terres », 1948), fait preuve de qualités qui le situent d'emblée aux côtés des livres de haute valeur littéraire. Dans une littérature qui semblait saturée de ruralisme, *Intîlnirea din pămînturi* apporte une vision fraîche et profonde d'un monde dont les problèmes et les types représentatifs seront repris, dans de nouvelles variantes, dans ses romans ultérieurs. Le personnage de Dugu, par exemple, est le type de l'adolescent ingénu, en pleine crise érotique, Ilie Resteu est l'humble introverti qui amasse affront après affront pour déborder dans des déchaînements anarchiques sans motivation apparente. Pațanghel, subtil dialecticien, préfigurant le héros préféré de Marin Preda, Ilie Moromete, a le goût de la conversation, aime s'entendre parler et trouve plaisir à être contredit. C'est encore la personnalité du héros principal que l'on retient de la nouvelle *Desfășurarea* (« Le déroulement », 1952), du même auteur, celle d'Ilie Barbu, paysan pauvre, homme d'une sensibilité et pureté morale authentique, qui, confronté à une nouvelle réalité historique, se prononce d'emblée pour l'établissement, dans la vie rurale, des nouvelles relations socialistes dont il présent d'abord et saisit ensuite la force libératrice.

Le premier volume du roman *Moromeții* (« Les Moromete », 1955) est un chef-d'œuvre de la prose contemporaine. *Moromeții* est un drame qui met en jeu une multitude de facteurs qui se conditionnent réciproquement, déterminent et marquent les destinées des personnages. Le moment historique se définit par le passage de l'apparente stabilité de l'entre-deux-guerres au séisme de la seconde guerre mondiale, quand le temps — selon l'auteur — « était devenu impatient ». *Moromeții*, c'est au fond Ilie Moromete; c'est le roman d'une collectivité concentrée dans un héros-synthèse, porteur d'un idéal de beauté et d'ordre, mais en butte aux forces maléfiques de l'aliénation et de la discorde qui naissent de l'aggravation des inégalités sociales. Ilie Moromete lutte pour sauver du désastre ce qui peut encore être sauvé, situation matérielle et intégrité morale, en découvrant avec horreur la discorde au sein de sa propre famille. Ce paysan doué, ayant non seulement une intelligence native, mais des qualités longuement et subtilement exercées, veut s'opposer à un ordre qu'il ne comprend pas et qui le menace. Philosophe, il réussit à se détacher du contingent pour jouir de satisfactions spirituelles, considérant les préoccupations matérielles comme de tristes nécessités; on ne se rend pas compte s'il croit vraiment à ses subterfuges destinés à tromper les représentants des autorités ou s'il est lui-même convaincu de la gratuité du jeu. De toute façon ses tentatives échouent, parce qu'il ne comprend pas la marche de l'histoire, et que seul, il est incapable d'une résistance ayant des chances réelles de réussite. Ayant la tendance

de jouir pleinement des plaisirs de l'intelligence et de l'amitié, « de se suffir à lui-même avec ce qu'il détient » — selon un autre héros du roman, Ţugurlan — le héros de Marin Preda aboutit à une impasse aux implications tragiques. Détaché et inquiet, désintéressé et égoïste, sceptique et professant une confiance aveugle dans la destinée, Ilie Moromete est un des personnages les plus complexes de la littérature roumaine. Par lui, le roman se constitue en un vaste tableau du village roumain de l'entre-deux-guerres, vu dans ses coordonnées historiques et sociales, ainsi que dans les structures éternelles du monde rural, devant lequel l'auteur s'incline avec recueillement.

Après une série de nouvelles d'inspiration rurale, moins significatives, Marin Preda revient à l'univers de *Moromeţii* pour poursuivre la destinée de quelques héros, mais aussi avec la décision d'offrir une image concluante de l'évolution du village roumain contemporain, des changements radicaux qui y ont eu lieu depuis la Libération. Dans le second volume de *Moromeţii* (1967), l'intérêt est éveillé surtout par la collectivité, aux rythmes et coûtumes immuables depuis des siècles, confrontée soudain à des options fondamentales. Une civilisation dont les structures vues de l'intérieur semblaient immuables, un autre mode de vie, plus dynamique est proposé et le conflit entre les deux s'avère souvent dramatique. L'organisation de l'agriculture en coopératives de production implique non seulement un changement dans la structure matérielle de la vie, mais aussi, graduellement, un changement profond de la mentalité collective, un changement visible jusque dans les mots nouveaux dont l'utilisation s'avère encore difficile. Si le village est représenté plutôt par la collectivité que par l'individualité, la dispute idéologique situe au premier plan Niculae Moromete et son père Ilie Moromete. Niculae, l'enfant hypersensible du premier volume, se situe consciemment et passionnément du côté des transformations révolutionnaires, sans chercher à conserver sa situation par les arrangements personnels. Dans les discussions avec son père, qui ont perdu la gratuité des colloques d'autrefois dans la clairière de la forge de Iocan (premier volume), transparaissent les grands problèmes du temps. Dans l'acharnement polémique l'affection qui les unit n'est pas avouée. Mais elle est présente sous les apparences de scepticisme et d'ironie du père, sous celles de dureté du fils, et se révèlera à la fin du roman dans le rêve bouleversant de Niculae, où Ilie Moromete s'éloigne, insensible aux appels de son fils. C'est une description impressionnante d'Ilie Moromete qui, tout en comprenant la fin inéluctable des anciens mentalités patriarcales, ne peut pas s'en détacher.

Dans le roman *Marele singuratic* (« Le Grand solitaire », 1972), pseudo-suite du cycle de *Moromeţii*, consacré presque exclusivement à Nicolae Moromete, Marin Preda attaque le sujet de la formation intellectuelle du héros, en tant que philosophe sensible de la vie. De fait, la signification en est plus profonde; ancien (et futur) militant communiste, Niculae, de souche

paysane au fond, choisit une voie décidément intellectuelle; il devient ingénieur horticulteur et découvre, au milieu des fleurs, la « flore » métaphysique et dialectique de sa propre personnalité. Son évolution marquée aussi par son amour pour Simina, peintre d'une noblesse spirituelle et intellectuelle hors du commun, ne manque pas de dramatisme, de tourments, de doutes et de cruautés: Simina meurt au moment où Niculae aurait pu crier eurêka ! *Marele singuratic* est, sur un plan esthétique supérieur, un livre sur l'infusion de sang paysan dans le monde citadin, un livre du devenir victorieux du paysan au prix de maints efforts spirituels et intellectuels sous le signe du dynamisme des nouvelles relations sociales. Il faut encore mentionner des romans ultérieurs de Marin Preda, *Delirul* (« le Délire », 1975), qui dépeint une période tragique de l'histoire roumaine. Le début du livre se situe encore dans le monde du village; l'écrivain accorde cette fois plus d'attention à la macrostructure sociale surprise dans les moments de dure épreuve et de conflit, secouée par de grands mouvements sociaux et politiques. Le début du roman évoque le gouvernement criminel des légions fascistes pendant l'automne de 1940, en insistant sur la conscience morale des paysans qui, au nom d'une justice ancestrale, se révoltent contre les injustices flagrantes qui se commettent sous leurs yeux.

La prose aux accents allégoriques et fantastiques de Dumitru Radu Popescu gravite aussi autour du village. Son cycle de romans, depuis *F* (1969), jusqu'à *Vînătoare regală* (« Chasse royale », 1973), *Ploile de dincolo de vreme* (« Les Pluies d'outre temps ») ou *Impăratul norilor* (« L'Empereur des nuages », 1976) est consacré aux héros évoluant dans un espace géographique du sud ouest du pays, où se trouvent les localités Pătîrlagele, Turnuvechi et Cîmpuleţ. Chronologiquement parlant, l'histoire des personnages s'achève dans *F*, mais les romans ultérieurs exposent de nouveaux épisodes qui clarifient les comportements et cernent une atmosphère. Dans cette oscillation entre le réel et le fantastique l'auteur reconstruit une époque historique récente, en insistant sur les problèmes éthiques, sur la réaction des gens à l'injustice et aux abus. Moise, personnage maléfique absolu, insinué pendant un certain temps dans un monde auquel il est essentiellement étranger, mais qu'il essaie de corrompre, est le personnage central du cycle, aux côtés de personnages appartenant à la même famille spirituelle, Ică et Celce. Dumitru Radu Popescu cultive une prose du type enquête, où les investigations sont conduites par Tică, fils de Horia Dunărinţu, une des victimes de Moise. Dans chaque roman il y a plusieurs « voix » de la succession desquelles la perspective et les situations-limite se multiplient. Le prosateur fait alterner, dans des constructions baroques, le sublime et le grotesque, le comique et le tragique, la pureté et la vulgarité. La bizarrerie des actes des personnages ne réussit pas à couvrir leur vraie nature. La seconde partie du roman *F — Boul şi vaca* (« Le Bœuf et la vache »), contient une figure représentative de l'éthique traditionnelle du paysan roumain, de profonde justice et pureté, mère Măria. Dans *Vînătoare regală* c'est la tonalité tragique qui prédomine. Narration des réactions collectives, *Vînătoare regală* propose, à côté d'un tableau

des violences suscitées par les abus, quelques consciences pures représentant d'authentiques valeurs morales. Dans le cycle romanesque de Dumitru Radu Popescu une place de choix est occupée par le roman *Cei doi din dreptul Ţebei* (« Face à la forêt de Tzebea », 1973), réplique moderne d'une fameuse tragédie antique « *Les sept contre Thèbe* ». Le roman est une reconstitution des événements passés vers la fin de la seconde guerre mondiale dans un village à population de différentes nationalités, où le chauvinisme s'exacerbe. Deux amoureux, le jeune Roumain Ilie et la jeune Hongroise Ilonca, tentent de se soustraire à la vague de haine et leur évasion au sein de la nature protectrice prend une valeur symbolique. Ils sont accompagnés par le vieux Gălătioan qui veille sur leur amour et cache, sous l'apparence de la décrépitude, une profonde sagesse. Le dénouement tragique renforce le substrat symbolique du texte; le conflit entre Ilie et le frère d'Ilona, Tibor, nous apparaît ainsi comme une variante du fratricide de la tragédie antique, de l'affrontement entre Etéocle et Polynice, mais où est soulignée la nécessité d'une humanité vivant dans l'entente et la solidarité, en dépit de toute différence de langue et de coutumes.

Un autre prosateur qui s'est consacré avec passion et patience à l'étude du village roumain contemporain est Ion Lăncrănjan. Son premier grand roman d'inspiration rurale *Cordovanii* («les Cordovan ») — une trilogie, paraît en 1963 précédé par une nouvelle du même titre publiée dix années plus tôt. Par l'entremise de son héros principal Nicolae Logojanu, dit Lae Cordovan, narrateur du récit, l'auteur évoque une humanité dure et âpre, animée d'un esprit justiciaire, mais qui, pour des causes objectives et subjectives s'adapte difficilement aux changements. *Cordovanii*, récit d'une expérience individuelle, n'est pas moins aussi un roman-chronique car ses pages renferment le tumulte de l'histoire. L'époque choisie — entre 1945 et l'instauration des relations socialistes dans l'agriculture — connaît de profonds changements dans la conscience et la vie des paysans. L'auteur explore aussi le passé de la famille de Lae pour expliquer les réactions de son héros par la dure existence qu'il avait menée, mais l'accent porte sur l'état de la paysannerie dans l'après-guerre, période de grands changements dans la société roumaine. Ion Lăncrănjan a eu l'excellente idée de présenter un « drame de la terre », conforme à l'ancienne mentalité paysanne individualiste, parallèlement à l'introduction progressive d'une optique nouvelle qui modifie complètement les données de l'ancienne dispute et la rendent inutile. L'âpre combat au sein de la famille des Cordovan pour un lopin de terre est gagné par Lae, qui se rend soudain compte que cette victoire lui est inutile. Le village est décrit dans toute sa complexité, avec les abus de quelques opportunistes provisoirement installés dans des fonctions d'autorité, aussi bien qu'avec les erreurs et les hésitations du héros, qui risquent de lui être fatales. Quoique le roman ait de nombreuses longueurs, il fait preuve d'une profonde connaissance de la vie rurale, de l'âme paysanne, et inaugure une direction anti-idyllique, nécessaire à ce moment de l'histoire de la littérature roumaine d'inspiration contemporaine. Ion Lăncrănjan a

prouvé aussi par ses écrits ultérieurs qu'en tant qu'écrivain il n'est ni pressé ni enclin aux solutions faciles. Sa prose, souvent élaborée au prix d'un labeur appliqué, se refuse à la gratuité et semble chaque fois essayer de donner une réponse à des questions essentielles pour l'homme et la société. L'histoire contemporaine n'est pas seulement une présence sous-entendue ou impliquée dans les destinées des héros, mai une réalité explicite, surprise dans ses données essentielles, engendrant des drames et des déchaînements de passion. Le conte *Drumul cîinelui* (« La route de chien », 1974) a les attributs d'une tragédie antique. Le personnage principal, Raveca, mère de plusieurs fils, symbolise le principe contrarié du rituel, de la loi de nature qui lui impose de poursuivre son existence dans ses enfants mais se voit menacée de l'extinction de sa lignée. Cinq de ses sept fils sont morts à la guerre et les deux autres, Mihai et Jilu, se trouvent dans des camps fondamentalement opposés, sans communication possible. Le roman *Suferința urmașilor* (« la *Souffrance des descendents* », 1978) est également construit comme une tragédie antique: son héros, Simion Moldovan (Monu), est l'image de la disharmonie philosophique caractérielle qui existe entre le destin de l'individu fixé dans les valeurs du passé et la marche de l'histoire. Comme dans *Cordovanii*, le lecteur est initié tout d'abord au passé de la famille de Monu, projeté dans le fabuleux. C'est « une race fière et bien enracinée », que Monu continue par ce qu'il a de plus fondamental. Après son retour de la guerre, le personnage de Ion Lăncrănjan est la victime des injustices de ceux qui se servaient de la révolution dans leurs ignobles intérêts personnels. Monu ne réussit pas à distinguer entre les abus commis par quelques individus et ce qui se passe dans toute la société, c'est pourquoi ses généralisations, toujours favorables au passé, sont unilatérales. La nécessité de préserver ce qu'il y avait de bon dans l'ancienne vie rurale est une idée valable qui, à travers les réflexions du héros, est le leitmotiv du roman; pourtant, les souffrances endurées incitent Monu à choisir la voie de la vengeance, l'éloignent de la vie; sans comprendre le sens de l'histoire, il commet des actes irréfléchis et disparaît lui-même dans des circonstances absurdes.

L'intensité de l'attrait exercé par la problématique du village est démontré aussi par Augustin Buzura, quoiqu'il s'intéresse de préférence au monde des intellectuels. Pourtant, dans *Fețele tăcerii* (« les Visages du silences », 1974) il entreprend de reconstituer la vérité dans le processus complexe de transformation du village roumain après la Libération: « Tout moment est bon pour la vérité, la justice, la sincérité, et surtout le moment présent. » Celui qui conduit l'enquête, par l'entremise de deux confessions, est un journaliste, Dan Toma; ceux qui racontent, chacun de son point de vue, sont Gheorghe Radu et Carol Măgureanu qui, dans cette période de grandes tensions sociales, se trouvent sur des positions opposées. Gheorghe Radu a milité pour une lutte âpre ayant pour but le renouveau de la société, lutte intolérante, souvent menée avec des moyens durs, abandonnés par la suite; conscient dans une certaine mesure de ses erreurs, il a pourtant la conscience du devoir accompli. Au contraire, Carol Măgureanu a

essayé de vivre « en dehors du temps », n'a pu faire valoir les idées généreuses auxquelles il croyait et l'expérience terrible de la réclusion l'a marqué pour toujours. Il est intéressant de constater que le rappel du passé, doublé par l'effort de comprendre stimulé par l'enquêteur, semble rapprocher en quelque sorte les deux anciens antagonistes. Roman aux sens allégoriques, *Feţele tăcerii* pose d'une manière originale, à un haut niveau de débat, le problème du rapport entre la destinée individuelle et l'époque dans laquelle elle s'inscrit.

Ce n'est pas notre intention de dresser un tableau exhaustif de la prose roumaine contemporaine d'inspiration rurale. Nous désirons seulement relever qu'en dépit de la diversité de formes et d'éléments nouveaux de cette prose — le roman d'introspection, le roman-essai, le roman enquête, etc. la problématique rurale continue à être exploitée soit dans les formes traditionnelles soit dans les formes nouvelles de la littérature. Le poète Ion Brad, par exemple, semble écrire dans ses trois romans déjà parus *Descoperirea familiei* (« La Découverte de la famille », 1964, édition revue 1967), *Ultimul drum* (« Le dernier chemin », 1975), *Raiul răspopiţilor* (« Le Paradis des défroqués », 1978), une véritable « saga » d'une famille de Transylvanie. Le thème du cycle est la continuité des générations, la solidarité avec la lignée des ancêtres, avec tous ceux qui ont contribué à la naissance d'une spiritualité et d'un profil éthique particulier. C'est un thème spécifique de la littérature transylvaine, traditionnellement marquée de préoccupations éthiques et civiques, d'une certaine gravité dans la découverte des possibilités éducatives et formatrices du phénomène littéraire. Ion Brad étudie une collectivité — la nombreuse famille des Borcea du village de Zăpădia dont il essaie de saisir les dominantes, les éléments de cohésion et de persistance à travers l'histoire. Le roman *Ultimul drum*, peut-être le plus réussi du cycle, gravite autour de Petre Borcea, ingénieur revenu dans la contrée natale pour retrouver son grand-père Artimon, véritable patriarche de la famille, homme fier, bienveillant et juste, qualités que ses descendants essayent de perpétuer. Dans son hypostase de prosateur, le poète Ion Brad réussit mieux à déceler les réactions — devenues répétables — d'une collectivité, que de camper des individualités mémorables. L'histoire du remariage de Octavian, père de Petru et fils d'Artimon est, au fond, l'histoire de la réaction de toute la famille obligée de prendre une attitude sous une forme rituelle dans une situation imprévue. Deux personnages sont à retenir — Petre Borcea et Artimon, le dernier connu comme un idéal d'humanité et de constance, conseiller de la famille aux moments difficiles. *Raiul răspopiţilor** a comme idée centrale le retour d'une autre fils d'Octavian Borcea, également nommé Octavian, « Veanu » l'ingénieur, parmi les siens; il quitte son emploi à un atelier urbain de projets, pour travailler parmi ceux d'où il était parti.

---

* Voir la traduction du roman dans la « Revue Roumaine » nos 7 et 8/1978

Dinu Săraru débute dans la prose avec un roman traditionnel, écrit sous le signe d'une volonté déclarée d'authenticité. Le roman *Niște țărani* (« Des paysans », 1974) se compose d'une suite de tableaux extraits de la vie d'un village de la vallée de la Cerna (dans le sud-ouest du pays), dans la période précédant la coopérativisation de l'agriculture. Sur le fond d'une existence millénaire se superposent les signes des changements radicaux. Le paysan de Dinu Săraru, Năiță Lucian, est finaud et dissimulé, cachant ses intentions sous le masque des paroles ou d'actes opposés à ses opinions réelles. L'humour est une constante du livre, même dans les moments qui, directement ou implicitement, justifieraient une interprétation plus grave. Le prosateur relève l'impact sur la mentalité archaïque des nouvelles réalités, un processus complexe qui allie le conflit et une subtile adaptation. Cependant cette adaptation n'est pas facile; dans leur confrontation à l'histoire les héros révèlent le côté bizarre de leur personnalité. De ce point de vue, ils ressemblent aux héros de Marin Preda, Dumitru Radu Popescu, ou N. Velea. Dinu Săraru fait preuve aussi de son talent d'humoriste, dans la création du couple Năiță Lucian et Petru-le-court; mais le livre suggère plus qu'il ne dit explicitement et les accents graves laissent entrevoir un côté moins idyllique de l'existence. Dans le roman *Clipa* (« l'Instant », 1976) écrit dans un esprit plus mûr, le village apparaît seulement d'une manière épisodique mais dans des pages remarquables; la tonalité prépondérante est grave. Le village des années '50 est esquissé par la destinée de Dumitru Dumitru, militant communiste d'une grande probité, qui doit endurer pour un certain temps l'inimitié abusive d'individus qui profitent de leur pouvoir pour avancer leur propre intérêt; mais après le rétablissement de la légalité, Dumitru Dumitru est appelé à la direction d'un département justement pour son expérience et ses qualités d'homme énergique, juste et équilibré. Le paysan Năiță Lucian réapparaît dans ce roman, et traverse, à côté de Dumitru Dumitru, une dure expérience pour parvenir à une parfaite liberté et dignité dans une société mûre, qui a su dépasser et rejeter ses anciennes erreurs, et s'est développée dans l'esprit d'un authentique humanisme.

Dans cet aperçu nécessairement sommaire sur la prose d'inspiration rurale, il convient de mentionner aussi, pour conclure, quelques contributions du genre dit « court ». Les années '50 ont vu paraître maints exemples de ce genre qui n'ont plus qu'une valeur documentaire. Une des nouvelles qui a résisté au temps est *La răzeși* (« Chez les alleutiers ») par V. Em. Galan (auteur aussi d'un roman sur les transformations socialistes dans l'agriculture — *Bărăgan*, « La steppe », 1954, roman-reportage plutôt, intéressant surtout en tant qu'avant-coureur sur ce thème la nouvelle *La răzeși* propose une image hallucinante du village d'après-guerre, ravagé par la sécheresse, dominé par Iosub Prisăcaru, devenu par cupidité bizarre jusqu'à la démence, personnage anéanti par les événements politiques ultérieurs.

Eugen Barbu, qui choisit habituellement de tout autres thèmes dans ses romans, place dans le monde rural quelques-unes de ses nouvelles. *Pe ploaie* (« Sous la pluie »), une des nouvelles contemporaines les plus réussies,

nous introduit dans des événements extraordinaires, qui tournent au tragique. L'histoire des trois faucheurs foudroyés se déroule dans le décor simple et grandiose de « la montagne déserte et sans pitié ». L'écrivain, qui avait découvert dans *Groapa* (« la Fosse ») les ressources d'humanité et de pureté des natures élémentaires, s'arrête de nouveau à des réactions violentes. essentielles. L'attitude de Marin, survivant pour peu de temps des trois faucheurs, est un cri de désespoir devant la mort implacable. Dans le conte *Prînzul de duminică* (« Le Déjeuner de dimanche »), inspiré du même milieu et de la même période (l'après-guerre), le mouvement est lent, solennel. Le brillant paysage aperçu à travers la fenêtre du train et l'atmosphère du wagon où des jeunes gens turbulents boivent du cognac et mangent du jambon servent à faire ressortir la présence digne et silencieuse des faucheurs qui mangent avec recueillement leur déjeuner, de la *mamaliga* froide « jaune, trouée comme un rayon de miel », le sel et l'oignon « grand, rond, un beau fruit ».

La prose courte de Dumitru Radu Popescu fait corps commun avec ses romans. *Ploaia albă* (« la Pluie blanche ») esquisse une image étrange, mi-réelle, mi-fantastique du village ravagé par la sécheresse. Les réactions des gens sont elles aussi altérées; Anghelache Cămui, individu aberrant et sadique, rêve d'accaparer biens matériels et consciences. *Dor* (« Nostalgie ») est une *Orestie* moderne, où l'accent tombe sur le processus de résurrection morale subi par l'héroïne, Lena, qui découvre en même temps la vérité sur un crime. Lena, qui cumule les rôles d'Electre et d'Oreste, parvient à surmonter sa sensualité et à atteindre la hauteur éthique qui lui permet de juger et de punir les coupables, si proches soient-ils.

Le monde des nouvelles de Fănuș Neagu, comme celui de son roman *Ingerul a strigat* (« L'Ange a crié », 1968), localisé dans la zone géographique et ethnographique de la Plaine du Danube, se trouve dans une perpétuelle agitation et vit passionnément; ses héros semblent avoir un surplus d'énergie à dépenser, et s'opposent avec violence à tout obstacle qui les entrâve. La souffrance assombrit leur existence, la fatalité semble les poursuivre, mais ils ne désarment par, et continuent leur chemin vers la satisfaction ou vers le désastre. Une nature âpre, soumise aux mêmes tensions, accompagne leurs tourments dans un parallèlisme à multiples significations symboliques. De même que les héros ne connaissent pas d'état d'âme intermédiaire, la nature passe dans des chasse-neiges fabuleux à travers la steppe aux sécheresses incendiaires. L'univers des récits est le village, saturé de traditions, à réminiscences archaïques et à coutumes immuables, venues de la nuit des temps. L'expression, riche du point de vue lexical et figuratif, fait appel aux formules populaires ou propose sur la même base des constructions nouvelles d'une force associative étonnante. Certaines narrations ont un caractère profondément dramatique. Dans *Somnul de la amiază* (« Le Sommeil de midi ») la passion monstrueuse de Petrea pour la terre et les actions qui en découlent s'avèrent absurdes et inutiles par rapport à la période où elles se produisent) Dans le conte anthologique *Dincolo de nisipuri* (« De l'autre côté des sables ».

la sécheresse amène au délire un village tout entier, dont les hommes partent dans une expédition absurde pour trouver de l'eau, jusqu'à ce que la réalité cruelle infirme leurs illusions. Fănuş Neagu fait aussi ressortir les aspects nouveaux du village, sur lequel l'histoire met de plus en plus son empreinte. *Ningea în Bărăgan* (« Il neigeait sur la steppe ») nous introduit dans la famille des Căpălău, soumise à l'autorité tyranique du père. Le cadet, Onică, et la fille qu'il aime — ce sont les femmes qui prennent d'habitude l'initiative — osent se soustraire à l'autorité paternelle, enhardis par l'atmosphère générale qui règne dans le village d'après guerre et laisse prévoir de profondes transformations. Dans *Cantonul părăsit* (« le Canton abandonné ») on assiste à des scènes dramatiques provoquées par l'amour malheureux, mais l'accent tombe sur le contact du jeune professeur Cernat avec le village où il commence sa carrière d'enseignant. Étranger au village, attiré par le mirage de la capitale, Cernat modifie graduellement son point de vue, s'attache à ce nouvel environnement qui lui laisse entrevoir des perspectives attrayantes.

On pourrait évidemment citer encore d'autres auteurs et d'autres tendances significatives pour la diversité des conceptions et des modalités stylistiques de la littérature roumaine contemporaine. Mais quel que soit l'angle sous lequel on la considère, la littérature d'inspiration rurale s'est enrichie d'œuvres représentatives et l'univers du village roumain est encore une source féconde d'inspiration littéraire.

Le village roumain des dernières décennies, en pleine métamorphose sociale et politique due à l'événement crucial des années '50 — la coopérativisation de l'agriculture — représente une riche source d'inspiration pour une littérature d'orientation humaniste. C'est à l'identification et à la représentation de cette métamorphose qu'ont aspiré les meilleures œuvres de nos prosateurs, les unes d'une période déjà révolue, d'autres récentes. Dans l'ensemble on peut donc parler d'une réussite esthétique, encore en cours de consolidation, du vaste processus de reproduction vraisemblable de la complexité et de la dynamique de la vie rurale dans les conditions et sous les emblèmes de la nouvelle société socialiste.

IN MEMORIAM

UN GRAND DRAMATURGE NOUS A QUITTÉS

Aurel Baranga, le poète, le dramaturge et l'éminent homme de lettres s'est éteint huit jours avant de fêter ses 66 ans. J'écris ces lignes, mais mon esprit refuse aujourd'hui encore, à quelques mois de distance, la nouvelle qui a bouleversé les milliers de lecteurs et de spectateurs, ses admirateurs pendant plus de trente années. Baranga nous a quittés discrètement, avec l'intention évidente de ne déranger personne, rongé ces dernières années par une maladie qui ignore le pardon. Il est mort au milieu de souffrances atroces, sans une plainte. Sa souffrance, seule sa femme — la fidèle compagne de sa vie, de ses pensées, de ses succès au théâtre aussi bien que de ses doutes et de ses inquiétudes, de ses convictions fermes ou, malheureusement, de ses désillusions et des offenses imméritées qu'il a subies, — l'a connue. La manière dont Aurel Baranga mit le point final à son existence fut aussi un dernier refus des applaudissements funèbres. Lui, qui de sa vie n'avait rien demandé à personne, qui a su recevoir et supporter courageusement tous les coups du sort, avec cette dignité qui refuse la pitié, même lorsqu'elle est sincère — est tombé comme un soldat sur le champ de bataille, désireux de rester dans la mémoire de ses contemporains ce qu'il avait été toute sa vie: un combattant pour la vérité, l'équité et la fraternité humaine. Il ne s'est laissé voir cloué sur son lit de douleur que par un petit cercle d'amis intimes, auxquels il n'avait rien à cacher. Des gens qui le connaissaient parfaitement, qui l'aimaient pour ses grandes qualités artistiques et humaines, sans s'attarder sur les défauts dont aucun mortel n'est préservé.

Cette terrible nuit du 9 au 10 octobre 1977, lorsqu'il subit d'urgence l'opération à la suite de laquelle ses jours lui furent comptés, il m'envoya en souvenir son récent volume de fables, avec une dédicace contenant ces mots que je ne lui avais jamais entendu prononcer de son vivant: « Il se pourrait que je sois bientôt « occupé » et que je ne puisse plus te voir. C'est pourquoi je veux que tu saches que dès le moment où je t'ai connu, je t'ai estimé et aimé ». En effet, il ne nous fut plus donné de nous voir. Il partit pour Paris, en quête d'un miracle. Nous nous sommes beaucoup écrit à cette époque-là et je conserve toutes ses lettres. Nous nous sommes écrit peut-être plus que pendant tous les 35 ans depuis que nous nous connaissions. Etant médecin de profession, il pouvait juger de son état en toute lucidité. Voilà pourquoi, en septembre 1978, il nous écrivait, à moi et à ma femme, ces quelques mots sur la jaquette de son récent *Journal d'atelier:*

« Ne m'en voulez pas de vous avoir négligés. Depuis mon retour la maladie s'est de nouveau aggravée. Je suis sorti hier de l'Hôpital Militaire, où j'ai subi une nouvelle opération. L'infini ne peut être conçu que dans la direction de l'enfer. Et aussi paradoxal que cela paraisse, il est plus difficile aujourd'hui de mourir que de vivre. Je pense souvent à vous avec une tendresse infinie. Si je vais un peu mieux, je vous ferai signe ». Il ne l'a pas fait, et nous avons en vain attendu son appel, car le calvaire avait déjà commencé. Pourtant ce n'est qu'en début de juin 1979 qu'éclata la terrible nouvelle à laquelle, logiquement, tous s'attendaient. Cependant, le cœur refusait d'y croire. Quelques mots: « Baranga est mort » et l'exclamation: « Ce n'est pas possible ». Puis, les heures interminables, passées, dans la nuit, à me remémorer peu à peu, une pensée s'enchaînant à l'autre toutes nos discussions — écrites ou orales, en tête à tête, à cœur ouvert, chez nous, au cours des longues promenades nocturnes à travers les rues de Bucarest endormi, dans les bureaux des rédactions où (la vie en avait décidé ainsi) nous travaillions toujours ensemble. Je suis sans cesse hanté par ces mots, égarés quelque part, dans les pages de son journal: « Nous usons de tous les moyens contre la mort, au risque de nous couvrir de ridicule, et cela parce que la mort reste l'offense qu'on mérite le moins. » En effet, y a-t-il offense plus grave que d'être obligé de fermer les yeux à jamais alors que l'homme sem-

ble avoir été mis au monde pour vivre? Ridicule, Baranga ne le fut jamais. Même au moment où ses forces l'abandonnaient. Faisant preuve d'un courage et d'un optimisme dont ceux qui l'entouraient ne se doutaient même pas.

Maintenant qu'Aurel Baranga n'est plus, je devrais, en vertu de mon métier, présenter aux lecteurs l'œuvre de cet écrivain très fécond. Je l'ai déjà fait, dans les pages de la « *Revue Roumaine* » no. 1 de 1972, où j'ai publié une ample étude à l'occasion de la parution des trois volumes de *Théâtre* de ce grand écrivain. L'étude a été reproduite aussi à l'étranger. Depuis, et malgré la maladie qui le talonnait, l'écrivain a réussi à donner au Théâtre National de Bucarest deux autres pièces d'importance: *Simfonia patetică* (« La Symphonie pathétique », 1973), consacrée à l'insurrection nationale armée antifasciste et anti-impérialiste du mémorable 23 Août 1944 et *Viața unei femei* (« La Vie d'une femme »), drame qui met au pilori les actes antihumains et les attitudes irréfléchies de ceux qui ont traversé une période difficile, d'efforts désespérés et de tâtonnements, pour beaucoup génératrice de souffrances terribles, d'inquiétudes, injustices et humiliations. Il a publié également deux volumes de poésie: *Fabule* (« Fables ») et *Satirice* (« Vers satiriques »), postérieurs aussi à mon étude de 1972, ainsi que le *Journal d'atelier*, cité plus haut. Comme mon étude portait alors sur toute la création dramatique de Baranga, je crois, ou plutôt j'espère, y avoir surpris ses caractéristiques essentielles.

C'est pourquoi, avec la permission du lecteur, je voudrais parler maintenant de l'écrivain en tant qu'homme, que l'on connaît moins et qui n'intéresse souvent que peu de monde.

Nous nous sommes rencontrés au cours du merveilleux automne 1944, lorsque tout notre peuple vivait les événements qui ont ouvert une ère nouvelle dans son histoire. Nous nous sommes connus à la rédaction du journal « *România liberă* » où l'avait amené son ami, le poète Miron Radu Paraschivescu, une de mes vieilles connaissances des années de clandestinité. Dès ses premiers articles, Baranga s'est révélé un polémiste incisif, un remarquable journaliste; il travaillait à la « page culturelle », et — démocrate et antifasciste convaincu depuis toujours — refusait tout compromis, toute idée susceptible d'un relâchement de vigilance. Par la suite, nous avons travaillé ensemble à la Radiodiffusion Roumaine, où, étant directeur, je lui ai confié le reportage sur le procès des criminels de guerre, puis, en 1946, il devait se charger de toute la section culturelle. C'est avec le grand et regretté metteur en scène Sică Alexandrescu, l'un de nos meilleurs amis, que j'ai lu sa première pièce, *Bal à Făgădău* et, au début de 1948, j'ai organisé avec Zaharia Stancu, à la section d'éducation politique du Comité Central du Parti

Communiste Roumain, le débat portant sur son drame *Voyage en Nouvelle Calédonie.* Nous avons collaboré quelques années au ministère des Arts, où il fut inspecteur général du théâtre. En 1951, à l'occasion du trentième anniversaire de la création du Parti Communiste Roumain, nous avons écrit ensemble, en douze jours, la pièce *Les Années noires.* C'était une époque difficile pour un pays qui devait se rétablir après une guerre dévastatrice, après le pillage hitlérien. C'était l'époque de la carte de rationnement. Les salaires étaient médiocres et insuffisants. Baranga habitait alors une mansarde. Il ne s'en plaignait pas. Il était toujours occupé à écrire, partait en reportage, tâchait de connaître les hommes, les faits, la vie. Bien que de nature méditative, il réagissait promptement aux événements. Observateur subtil, doué d'une remarquable capacité de scruter les choses, il en sondait les profondeurs et trouvait le contour précis de chaque situation. Je l'ai vu évoluer comme homme politique en action. J'ai assisté à sa formation comme dramaturge. Car poète, il l'était depuis longtemps, dès avant la seconde guerre mondiale. Il s'était aussi affirmé comme journaliste pendant son activité de collaborateur aux journaux démocratiques tels que « *Lumea românească* », « *Cuvîntul liber* », « *Reporter* » et bien d'autres. Mais ce qui répondait mieux à son tempérament, c'était le théâtre. Il l'aimait beaucoup, fréquentait les salles de spectacles depuis son adolescence, mais sa vocation proprement dite ne lui fut révélée que par les années du socialisme.

En société, Baranga passait pour une personne aimable et communicative. Certains craignaient son esprit caustique, le sachant porté sur le calembour, sur le mot d'esprit tantôt sincère, naturel, tantôt dur, acerbe. Doué d'une vive intelligence, il avait la riposte toujours prompte. D'où les nombreuses inimitiés qu'il s'était faites. Mais au fond, c'était un homme d'une rare bonté d'âme. Il aimait ses semblables avec leurs défauts et qualités. Il déclarait la guerre à l'imposture, à l'hypocrisie, au carriérisme; il détestait la vanité des médiocres qui jouent des coudes avec le matraquage moral pour seul argument; la bêtise des arrogants et des arrivistes déclenchait chez lui une véritable idiosyncrasie. Il y voyait autant d'obstacles à la réalisation d'un monde dont les meilleurs fils de notre peuple avaient rêvé dans les prisons et les champs de concentration, monde au service duquel Baranga s'est engagé avec tout son être et son talent exceptionnel. Il surprenait les faiblesses et les fluctuations de caractère des hommes et, au cours d'interminables discussions, il prenait le parti de l'homme déclarant que ce n'était pas l'individu qui était responsable de ses imperfections, mais bien la société injuste où il était né et qui l'avait formé. Au début, enthousiaste et optimiste, Aurel Baranga acceptait toute tâche, se consacrait à n'importe quelle activité, avec la conviction que la cause pour laquelle on combat peut être

servie dans toutes les situations. Il mettait du zèle dans son travail et se montrait d'une rare ténacité quand il en visait les résultats. L'écrivain s'affirmait toujours plus nettement comme une personnalité originale. Les idéaux qu'il a embrassés lui ont donné plus de confiance en soi. Car, tout à l'opposé de ce qu'on savait de lui, Baranga était, au fond, un timide qui, pour compenser, tâchait désespérément d'échapper à ses obsessions et finissait par tomber dans l'autre extrême. C'était un sentimental, bien qu'aux yeux de beaucoup il parut un homme calculé, impitoyable et indifférent dans les relations avec les autres. C'était un homme sensible, bien que pour beaucoup il eût l'air distant ou même arrogant. D'ailleurs, il a cherché toute sa vie à vaincre les complexes créés par son enfance malheureuse, quand sa mère — ne voulant pas éveiller la compassion des autres — l'obligeait de descendre jouer dans la cour, un cure-dent à la bouche après avoir dîné d'une seule assiette de soupe claire. Baranga était un homme charmant, un parfait causeur et pourtant il n'avait pas de succès auprès des femmes.

Il a suivi un chemin sinueux aussi bien dans la vie que dans la création. Il a connu le succès mais aussi l'échec. Il a vécu des jours ensoleillés mais aussi des nuits d'insomnie, d'incertitude, de pathétiques débats avec soi-même. Il avait parfois l'air d'un homme très content de soi. En fait, il était impitoyable à l'égard de sa propre personne et n'évitait pas le miroir qui la lui renvoyait sans pitié. Il y eut un temps où, souffrant et désespéré, il m'éveillait plus d'une fois après minuit, soit par téléphone, soit, tout simplement, en sonnant à ma porte. L'aube nous surprenait en train de parler à voix basse, pour ne pas réveiller toute la maison. Ou bien, nous sortions nous promener et, sans nous en apercevoir, atteignions l'autre extrémité de la ville. Des doutes l'assaillaient. Mais ce dont il n'a jamais douté, c'est de la noble mission qui incombe à l'homme sur la terre. Cette conviction gagnait chaque année en fermeté. Elle était devenue une dimension de sa personnalité et lui réclamait une participation toujours plus intense, plus dynamique à la vie sociale. Il commettait quelquefois des erreurs, exagérait, se fourvoyait dans des situations difficiles. Il admirait chez les hommes l'honneur, la sincérité, la générosité. Il a toujours su que la vérité ne se trouvait pas à la surface des choses, qu'elle devait être découverte et défendue. Il a vu combien il devenait difficile de changer l'homme. Il a vu combien lourd était l'héritage millénaire de l'esclavage, de l'injustice et de l'exploitation, qui reposait sur les épaules de l'homme. Il a appris à estimer l'homme simple, créateur de ce que nous avons de plus précieux — nation, peuple et pays. Je l'ai connu aussi pendant ces années où, après des manifestations d'enthousiasme, il cédait peu à peu à la colère. Il était furieux contre tout obstacle barrant notre route. Qu'il vînt de l'étranger, des milieux hostiles,

des hommes mal intentionnés, ou de l'intérieur — sous forme de pratique bureaucratique, crétinisme individuel, subjectivisme masqué sous une apparence de principe, arrivisme se dissimulant sous le masque du souci pour « l'intérêt général ». Le poète contemplatif des premières années de son activité littéraire ne se concevait plus maintenant que participant au combat. Il se mobilisait seul et mobilisait aussi les autres. Il frappait aux portes, demandait audience, faisait son apparition dans les séances et les réunions, défendait l'homme partout et avec passion et exigeait, sans compromis, la solution adéquate. Il avait du mal à comprendre que ses désirs allaient parfois au-delà des possibilités, des conditions objectives. Quand il ne réussissait pas à les imposer, il se mettait à écrire.

La plume était une arme terrible dans la main d'Aurel Baranga. Aussi bien dans les journaux que dans les œuvres littéraires proprement dites. Mais surtout dans le théâtre. Là, il était vraiment un maître. Un architecte inspiré, chez qui la révélation créatrice se trouvait spontanément associée, dans la réplique, à une composition savante et à un contour précis des personnages, évidents dès la première version. Après une première version, écrite d'un trait, tout d'une haleine, Baranga se penchait longuement sur le manuscrit pour ciseler chaque réplique, chaque mot ou détail. Et qu'elle était belle la langue qu'il maniait ! Comme il savait utiliser la souplesse des mots ! Et quel talent dans la caractérisation des personnages par le biais du langage . . . À preuve les 22 pièces de théâtre écrites au long des années et, pour témoin, les millions de spectateurs qui affluaient dans les salles où l'on jouait les pièces de Baranga, dont plusieurs enregistrèrent plus de trois cents représentations consécutives, sur la scène du même théâtre. Même la critique dramatique daigna parler de cette performance, reconnaissant par là l'influence que l'auteur exerçait sur les spectateurs, la grande importance de son théâtre sur le plan social. A l'origine des pièces de Baranga se trouve la vérité. Parfois gênante. Parfois impitoyable. Les pièces invitent les gens à reconnaître dans les tares des personnages imaginés par l'auteur leurs propres tares, dont ils n'ont pas réussi à se débarrasser. Certains n'ont probablement pas voulu se reconnaître dans ces pièces, n'ayant pas le courage d'avouer leurs faiblesses, leurs péchés; et ils ne pardonnent pas à l'écrivain d'avoir osé les montrer devant le monde tels qu'ils sont.

A un moment donné Baranga écrivait: « Un hebdomadaire littéraire m'a envoyé un questionnaire comptant huit questions, dont la première est « Pourquoi écrivez-vous? » À celle-ci, je pourrais donner une dizaine de réponses sincères. Pour me nourrir, pour vivre, pour exister. La réponse appelle cependant une nuance: j'aurais mieux vécu et, en tout cas, plus tranquillement si j'en étais resté à mon métier de médecin . . . j'écris, peut-être, poussé

par ce que nous avons l'habitude d'appeler, avec une expression usée jusqu'à l'annulation, la « conscience artistique ». Mots sincères, mais inexacts. Car, à l'époque où les médecins faisaient fortune, Baranga souffrait de faim sans l'avouer, gêné d'être « le troisième » à la table d'un ami. Je l'ai vu offrir le litre de lait que sa femme avait difficilement procuré à l'ami qui avait un enfant de quelques mois. Je l'ai vu, lui-même malade, se tenant auprès d'un ami, atteint d'une crise de folie, et cherchant un moyen pour le faire hospitaliser dans un bon sanatorium. Sans commentaire à qui que ce soit. Ecrivain fécond et joué sur presque toutes les scènes roumaines, il est vrai que Baranga recevait d'importants droits d'auteur. Mais il n'en est pas moins vrai que pendant les dix premières années qui ont suivi la Libération, quand nos journaux et revues avaient des fonds très limités, il a parfois travaillé sans réclamer de rétribution.

Beaucoup croient que Baranga était d'un naturel gai. C'est inexact. C'était un homme doué d'un extraordinaire sens de l'humour, ayant une rare capacité de surprendre les situations ridicules, les contradictions entre l'essence et l'apparence. Mais en tant qu'homme il était porteur d'une permanente souffrance intérieure et, si l'on me demandait ce qui le définissait, je répondrais que c'était la tristesse. Ses comédies se révèlent, à une lecture attentive, pleines d'amertume. Notre écrivain était profondément pénétré d'amour et d'admiration pour l'être humain, pour les humbles et les malheureux, continuant par là une tradition spirituelle du théâtre roumain depuis I.L. Caragiale, continué dans l'entre-deux-guerres par des auteurs très doués comme Tudor Muşatescu, G.M. Zamfirescu, George Ciprian, Al. Kiriţescu, Mihail Sebastian ou Victor Ion Popa. Il n'y a aucune exagération dans cet aveu de Baranga: « J'écris des comédies car la comédie est elle aussi un mélange de rire et de larmes ». Comme la vie, dirait-on. Seulement, chez Baranga, l'œuvre — comme toute création subjective — portait l'empreinte originale de celui qui créait les comédies. Et derrière chaque réplique, situation ou conflit on découvrait non seulement la vérité de la vie transfigurée, mais aussi la position du créateur, jamais indifférent à l'égard de ses sujets. Toute la panoplie de personnages négatifs des comédies de Baranga représentent des caractères détestés par l'auteur, démasqués ou fustigés. Et cela au nom de cet homme idéal dont il a la nostalgie et qu'il voit déjà se détacher à l'horizon. Avec verve et persévérance Baranga a lutté pour la disparition des tares qui contaminent la société et s'opposent à son développement ascendant. On a dit que Baranga a vécu et a créé entre les éclats de rire et les sanglots. Et c'est vrai. Plus encore, tout en scrutant les consciences il n'a pas ménagé la sienne.

Il est bon aussi, quand on parle de l'œuvre de Baranga, de relever non seulement son côté qui flagelle les maux humains et sociaux, mais aussi

celui qui s'approche avec amour et compréhension de l'homme simple, honnête, de l'homme de bien qui se considère lié à ses semblables, à sa patrie, à son avenir. La preuve la plus éloquente en ce sens, c'est la présence inédite dans ses comédies du personnage positif, qui ne s'accommode pas des maux, qui les démasque envers et contre tous et qui agit courageusement pour les écarter une fois pour toutes. Nous rencontrons là aussi la voie ascendante, propre aux protagonistes des pièces principales de Baranga. De la sincérité naïve et de la révolte spontanée de Spiridon Biserică *(L'Agneau enragé)*, à l'action consciente de Chitlaru *(L'Opinion publique)* et au courage délibéré, à l'intelligence active de Bocioacă *(L'Intérêt général)* exprimant — en fait — la haute conscience de soi du peuple travailleur et sa transposition dans la lutte engagée. À preuve non seulement les monologues impitoyables, bouleversants de ces personnages, mais aussi la manière dont ils luttent contre les forces du mal. Des solutions? Baranga n'en donne pas; il a renoncé à temps à la vision trop facile de l'une de ses pièces de début *(La Vie gagne toujours)*, comprenant que l'optimisme de parade n'a rien à voir avec la vérité. La vie lui aura appris que la lutte entre l'ancien et le nouveau ne cesse jamais en vertu d'une simple résolution, d'une mesure à caractère organisationnel. C'est pourquoi beaucoup de ses pièces, abordant des problèmes d'ampleur, offrent au spectateur le possibilité de choisir la solution qui convient. C'est le cas de la pièce *L'Opinion publique*, mais surtout de *L'Intérêt général*. La solution n'y est que suggérée. Le spectateur est invité à participer directement et consciemment à l'action, à la lutte. Car seule la lutte peut mener réellement à la victoire. Baranga croyait fermement au renouvellement des mœurs par l'action du théâtre. Il savait que les mauvaises herbes devaient être consciencieusement enlevées, que les fleurs de l'âme ne poussent pas librement sur le champ plein de jusquiame. Au-delà de leur valeur artistique incontestable ou, peut-être, en vertu de celle-ci, les pièces de Baranga ont été et continuent d'être de vrais moyens pour l'éradication des mentalités caduques. Non, notre dramaturge n'a pas lutté contre des « moulins à vent », comme l'affirmait un critique étranger. Aurel Baranga a mis son talent au service de la grande cause du peuple, et c'est pour cette qualité que l'histoire de notre littérature lui a ménagé une place de choix. Tel il restera pour les milliers de spectateurs et de lecteurs qui ont profondément regretté la disparition de celui qui avait charmé leurs âmes, exprimé leur révolte, partagé leur confiance dans l'avenir. Pour ceux qui — comédiens, metteurs en scène, scénographes — ont cru à la noble mission sociale de l'art scénique. Pour tous ceux qui l'ont connu, aimé et qui ne l'oublieront jamais.

NICOLAE MORARU

MONUMENTS DE LA POÉSIE ARABE EN ROUMAIN

La récente publication en langue roumaine des célèbres poèmes arabes anté-islamiques connus sous le nom de *Mu'allaqât** est un événement qui dépasse de beaucoup la parution d'une bonne traduction de la littérature universelle. Réunissant avec bonheur dans une seule et même personne, une poétesse, dont la voix distincte s'est déjà fait connaître par quelques volumes de poésies *(Eau de source* — « Apă vie », 1970; *Chorals*, 1974; *Rondes* — « Hore », 1977) et une arabisante d'excellente formation (licenciée en arabe de l'Université de Bucarest et bénéficiaire d'un stage de spécialisation en Égypte), l'auteur de cette version était particulièrement désignée pour mener cette œuvre à bonne fin, car plus que tout autre traduction, celle des *Mu'allaqât*, fleur de la poésie arabe anté-islamique, exige une culture spécifique et une formation philologique particulière. Véritable somme de la pensée poétique arabe d'une période archaïque peu connue, ces poèmes soulèvent des difficultés presque insurmontables, qu'un lecteur ignorant des originaux ne peut que difficilement imaginer, les nombreuses allusions à des noms, des événements et des coutumes plongés dans l'oubli par les quatorze ou quinze siècles qui nous en séparent mis à part. En effet, c'est le système poétique même qui demeure un véritable « jardin secret », comme l'a nommé Régis Blachère; plus qu'une ambiguïté de la métaphore, à plusieurs niveaux de déchiffrement, il implique aussi une ambiguïté des termes, appartenant à un langage raffiné d'une tradition poétique propre, trop peu connue jusqu'ici. Une tradition — faut-il ajouter — qui évoque une vie spécifique, bédouine ou de Cour, chacune avec son univers à part, pas encore entièrement ordonné, en dépit d'une intense circulation des valeurs littéraires sur toute l'étendue de la péninsule arabique, par le truchement des récitateurs de métier, des tournois poétiques qui avaient lieu à l'occasion des foires annuelles, etc. Le lecteur arabe lui-même, et d'autant moins le lecteur européen, ne saurait comprendre et goûter ces poèmes sans un minimum d'érudition.

Au VIIe siècle quand, parallèlement à l'implantation et à l'expansion de l'Islam, les Arabes commencent leur grande aventure dans l'histoire du monde, ils avaient déjà une littérature constituée, forte de traditions cristallisées dans un complexe de normes impliquant un développement long et ininterrompu. L'histoire de cette époque est obscure parce que fondée uniquement sur des informations disparates, des sources orales ou

* *Cele 7 Mu'allaqate* (« Les Sept Mu'allaqât »), traduction, avant-propos et notes de Grete Tartler, Éditions Univers, Collection « Poesis », Bucarest, 1978

des données contenues dans les monuments littéraires transmis de bouche à l'oreille par des générations de récitateurs professionnels et que les Arabes fixèrent par écrit à peine des siècles plus tard, bien que l'écriture leur fût déjà connue (les inscriptions sur pierre sont, entre autres, mentionnées même dans le poème de Labîd, compris dans l'anthologie des *Mu'allaqât).* De cette époque anté-islamique nous sont parvenus les noms de quelque quatre-vingts poètes, mais sept seulement (neuf, selon d'autres traditions): *Imru-'al-Qays, Tarafa, Zuhayr, Labîd, Amr ibn Kulthûm, Antara* et *Hârith ibn Hilliza,* ont vu leurs œuvres réunies au VIIIe siècle en une anthologie représentative qui a servi de base à la traduction de Grete Tartler. D'autres versions de cette anthologie leur ajoutent trois autres: *Nâbigha, A'shâ* et la poétesse *Khansa.* L'authenticité, respectivement l'ancienneté de cette poésie a été contestée dans l'entre-deux-guerres, pour différentes raisons, aussi bien par des savants européens, que par des hommes de lettres arabes, dont les plus connus sont le grand écrivain égyptien Tâhâ Husayn et l'orientaliste anglais D.S. Margoliouth. Cette tendance contestataire eut pour résultat un accroissement de l'intérêt pour la poésie arabe anté-islamique et pour les études la concernant, toutes finissant par confirmer le caractère original de cette poésie et par élucider quelques problèmes de détail très intéressants. Utilisant l'expérience des études des poèmes homériques plus anciennes, l'une des plus récentes de ce genre (celle de J.T. Monroe, dans *Journal of Arabic Literature,* III, 1972) démontre à partir d'une analyse quantitative le caractère oral de la poésie anté-islamique, composée mentalement et parfois directement improvisée devant les auditeurs et non pas écrite, car elle utilise comme éléments de la construction poétique non pas des mots indépendants, mais des syntagmes, des structures, des *formules* lyriques consacrées, que l'on peut retrouver dans bon nombre de poèmes de ce genre, attirées par des similitudes de la situation, du rythme, de la logique du discours poétique. De toute façon, même si l'on admet des altérations possibles de la forme originale, transmise oralement par ces récitateurs réputés pour les dizaines de milliers de vers que leur prodigieuse mémoire pouvait emmagasiner, celles-ci n'ont pu affecter la structure même du poème traditionnel, l'univers poétique spécifique de ces troubadours qui impliquent dans leurs vers des éléments concrets de leur existence quotidienne, des réminiscences de l'animisme païen et de la vie bédouine. L'estime même dans laquelle les anciens Arabes tenaient la poésie qui, à l'instar des anciens Grecs pendant les Jeux Olympiques, leur imposait de suspendre toute ostilité pendant les grands festivals poétiques annuels d'Ikaz, de Mina, près de la Mekke, de Tu-l Magaz, près du Mont Ararat, est la garantie de l'originalité inaltérée — ou fort peu altérée — de ces poèmes dont la beauté sévère et difficilement accessible continue de charmer et de nourrir une littérature pour laquelle ils n'ont cessé de constituer un modèle, un sommet et une source d'inspiration.

Connues assez tard en Europe — au XVIe siècle —, longtemps après les œuvres des philosophes, des médecins et des mathématiciens arabes, ces poèmes de l'époque archaïque connurent une vogue toute particulière

dans la première moitié du XIXe siècle, en plein romantisme, quand ils furent traduits en allemand, en anglais et en français (des traductions latines existaient depuis le siècle précédent). En Roumanie, ils furent connus grâce, en premier lieu, au grand philologue *Timotei Cipariu* (1805—1887), dont l'inestimable collection de manuscrits orientaux comprend aussi des copies des *Mu'allaqât* avec des annotations et des corrections faites par le savant roumain. Les premières traductions en langue roumaine ne paraissent cependant que vers la fin du siècle: un fragment de la *lammia* (poème à la rime en *—l)* d'Al-Shanfara dans la revue « Binele public » de 1882, un autre fragment, également p'Al-Shanfara, dans « Adevărul » en 1890 et ensuite en 1913, dans « Rampa » des extraits de poèmes de Labîd, d'Imru-'al-Qays et de nouveau d'Al-Shanfara, traductions exécutées de toute évidence d'après les versions occidentales intermédiaires. Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale, suite au développement d'une école roumaine arabisante que paraîtront dans différentes revues de traductions fragmentaires exécutées d'après les textes originaux: paraissent ainsi des vers d'Al-Shanfara, en 1967, d'*Antara* et de *Nabigha Adh-Dhubyânî*, en 1969, toutes dues à I. Bădicuţ. Le mérite d'avoir essayé non seulement de donner une équivalence poétique intégrale de ces poèmes, mais de leur donner aussi une interprétation originale revient cependant à Grete Tartler qui, en 1974, publie un essai sur la poésie d'Imru-'al-Qays, *Versuch einer Interpretation der Qasida von Imru-l Qais* (« *Romano-arabica* », I), et qui, maintenant, après des années de labeur, est en mesure d'offrir au lecteur roumain une traduction complète des *Mu'allaqât.* C'est — à notre connaissance — *la seule traduction européenne qui respecte non seulement l'intégrité absolue du texte original*, mais aussi la monorime spécifique de la *qâsida* arabe et qui essaie de rendre la sonorité ample et monotone du vers original non par l'équivalence mécanique du mètre arabe — comme le même Timotei Cipariu avait essayé de le faire dans *Eléments de poétique* (« Elemente de poetică »), Blaj, 1860, où il donna des exemples de « versification arabe » en utilisant des vers roumains, car le mètre arabe implique l'alternance de syllabes longues avec les syllabes brèves, cependant que la versification roumaine ne connaît que les syllabes accentuées et non accentuées — mais « en rendant l'univers sonore qui correspond au paysage linéaire du désert », selon l'expression de la traductrice.

Dans la traduction de Grete Tartler, les poèmes conservent en effet la respiration ample et majestueuse de l'original, grâce au vers long, de 15 au 17 syllabes, qu'elle adopte en général pour traduire les hémistiches spécifiques de la *qâsida* traditionnelle, et surtout au rythme amphibraque qui prédomine dans les équivalences proposées, imprimant, par ses cadences berceuses, la suggestion des espaces vastes et d'un temps révolu, hiératique (c'est aussi le rythme qu'adopte Macedonski, poète roumain moderne de valeur, dans certains des ses poèmes orientaux, tel, par exemple, *le Cheval de l'Arabe).* Plus que les archaïsmes lexicaux, peu nombreux et naturellement intégrés dans le texte, tous ces procédés, de même que la structure archaïsante de la syntaxe poétique, avec des inversions et des dislocations

des éléments syntagmatiques, concourent avec bonheur à la création d'un langage propre. On pourrait dire que ce langage de facture solennelle et somptueuse peut offrir au lecteur un équivalent de la langue de la poésie archaïque arabe, le *koïné* caractéristique, qui n'était pas la langue usuelle des tribus bédouines, mais une création cérémonielle, raffinée et cryptique dans une bonne mesure, un attribut indispensable de l'intellectualité et de l'art.

La traductrice conserve également dans le texte de nombreux mots arabes, noms de plantes, de vêtements et d'armes *(aÿqahan, arak, thumam, izlim, burgan*, etc), qui teintent le discours lyrique d'éléments concrets d'atmosphère; expliqués dans l'ample chapitre de notes de la fin du volume, comportant aussi des noms propres et des références à des événements historiques, ils renforcent l'authenticité de l'atmosphère créée par la traductrice et introduisent le lecteur dans l'intimité d'un monde merveilleux, ayant son univers caractéristique. Une brève mais substantielle préface éclaircit non pas tant les détails de cette lointaine réalité, que la vision que les anciens Arabes avaient du monde, rendant perceptibles les sources onthologiques de leur poésie millénaire.

Événement de marque dans notre culture, la traduction de Grete Tartler s'insère dans le cadre des anciennes relations de connaissance mutuelle, qui commencèrent par les lectures arabes de Dimitrie Cantemir et par la traduction en langue arabe de certaines chroniques roumaines et du *Divan* et par la large diffusion dès le XVIIIe siècle des *Mille et Une Nuits*, en version roumaine suivant une trajectoire sur laquelle Cipariu, Eminescu et Macedonski représentent des moments de référence. L'événement doit être consigné comme tel et il représente la prémisse de nouveaux développements, sur la ligne de contacts culturels roumano-arabes toujours plus amples.

MIRCEA ANGHELESCU

✻ *Théâtre*

LA «TEMPÊTE» SHAKESPEARIENNE À BUCAREST

Le monde théâtral de Roumanie est encore animé par les vives discussions suscitées par la récente mise en scène que Liviu Ciulei a réalisée au Théâtre « Lucia Sturdza Bulandra » de Bucarest, peu après les succès qu'il venait de remporter en R.F.A., en Australie et aux U.S.A.: il s'agit de *La Tempête*, le « testament artistique » de Shakespeare, l'une des œuvres dramatiques qui a maintes fois embrassé metteurs en scène et acteurs. « On a besoin d'un grand courage, d'un courage du désespoir, pour réaliser aujourd'hui *la Tempête* de Shakespeare » — avouait Georgio Strehler. Et dans un moment d'identique incertitude, Peter Brook remarquait: « Nulle autre pièce ne provoque autant de perplexité et nulle n'est aussi difficile à pénétrer que *la Tempête.* »

Le spectacle dont nous parlons démontre lui aussi la difficulté de la partition: bien qu'il s'agisse d'une mise en scène d'un incontestable intérêt, véritable événement de la saison théâtrale nationale, Ciulei n'y est pas toujours égal à lui-même, et il lui arrive, deux ou trois fois (heureusement dans des séquences de moindre importance), de perdre le contrôle de son équipe. Ce n'est pas difficile à comprendre: il nous faut souligner (par-delà les craintes exprimées plus haut) que *la Tempête* contient une profusion inhabituelle de situations, de personnages et de relations; qu'elle est structurée sur une ossature ramifiée; qu'elle propose une triple perspective de l'existence: l'une grave, presque tragique (commentaire de la condition de l'homme qui crée, examen de ses forces et de ses limites); une autre romantique, lyrique (l'histoire d'amour); une dernière enfin, à la fois grotesque et comique, supérieurement ironique et démonstrative (la parodie de l'usurpation initiale par le trio comique de l'œuvre). Ce sont trois « stories » complètement différentes qui sollicitent, chez tout metteur en scène, un triple effort, une pensée répétée, une connaissance supérieure de la fusion des parties en un tout. Par ce spectacle, Liviu Ciulei a prouvé non seulement que il comprend parfaitement les difficultés de montage, mais aussi qu'il sait contourner des obstacles (apparemment) désarmants.

Comment? D'abord en conférant au message de l'œuvre un caractère contemporain: nous n'avons pas à faire à un conte féerique, ni à un mage anonyme qui prend sa revanche sur les nobles d'une cour imaginaire, faisant appel à des sorcelleries et à des sylphes; nous nous trouvons dans le cabinet

de travail d'un créateur (qui peut se nommer Prospero, mais aussi Einstein; Shakespeare ou Brancusi; Bacon ou Oppenheimer !), un contemporain (dont la chemise, les bretelles, le pantalon sont du XXe siècle), dont l'esprit pénétrant vérifie l'exactitude de certains théorèmes, la qualité de certains hommes, la possibilité de matérialisation de certains rêves. Ce représentant de la-fouille-dans-l'abîme-de-la-connaissance habite, scéniquement, sur une plate-forme entourée d'un liquide rouge (Sang? Océan imaginaire? Résidus chimiques?); dans cette solution, flottent avec une sublime inutilité des armures, des tableaux, des statuettes, des livres, des machines à écrire, des poupées, des chandeliers et bien d'autres objets produits par l'homme d'hier et d'aujourd'hui et entrés dans la « mémoire culturelle » du monde. « L'île de Prospero — écrivait Marius Robescu dans sa chronique de la revue « *Luceafărul* » — est une barque ou bien le pont d'un navire (n'a-t-on pas comparé le monde entier à une embarcation flottant sur des vagues tantôt agitées, tantôt lentes et calmes?). Autour de cette plate-forme, comme réchappés à un naufrage, gisent les objets-signe de l'humanité. De son côté, la grotte du magicien, centre de ce monde, suggère le cabinet d'un Faust moderne, le laboratoire d'un savant aussi bien que le cabinet de travail d'un écrivain, et les fenêtres pratiquées dans le décor, le miroir oblique figuré par le couvercle du piano, projections d'un heureux rivage concrétisent des aspirations. Voilà un premier insigne de l'originalité de la mise en scène.

Arrêtons-nous maintenant aux autres compartiments du spectacle. Du point de vue de l'interprétation, la troupe du Théâtre « Bulandra » atteste une fois de plus son haut niveau. Je le dis en pensant au fait que tous les rôles principaux ont eu des distributions de choix. Je ne me réfère pas seulement à l'interprète de Prospero, George Constantin, qui, ces dernières années, a également incarné d'autres héros shakespeariens (Lear, Falstaff, Timon), mais aussi à Victor Rebengiuc (Caliban), Florian Pittiş (Ariel), Mariana Mihuţ (Miranda), Ion Caramitru (Ferdinand), Fory Etterle (Alonso), Mircea Diaconu (Trinculo), Ştefan Bănică (Stephano), Dumitru Onofrei (Gonzalo). Je ferai une mention spéciale de la création de Victor Rebengiuc. Très personnel dans l'interprétation du monstre, l'acteur ne cherche pas une « composition » voyante basée sur des défauts (et des effets) physiques, mais donne à son personnage des contours en premier lieu psychologiques: le chemin parcouru par Caliban depuis l'imprécation pittoresque réitérée jusqu'au moment où il discerne la différence entre « un roi et un ivrogne »; depuis le bestial désir éveillé par la candide Miranda, jusqu'à la résignation finale — Rebengiuc l'a parcouru graduellement, avec humour, d'une façon convaincante. L'interprétation de Florian Pittiş apporte elle aussi un supplément d'inédit. Ariel n'est plus un génie mignon, espiègle et pétulant; il ne souligne pas son état de subordination, ni n'extériorise la souffrance que lui cause sa captivité. Dans le spectacle bucarestois, l'adjoint du savant traverse discrètement la scène, sobre, toujours vigilant, pénétré de l'importance de sa mission. Sans être devenu un personnage pédant ou vieillot, sec ou insensible, cet Ariel

est doué du sens de la diplomatie et fait preuve d'esprit justiciaire. Chaque fois qu'il passe en scène, Pittiş apporte une splendide note de mystère, d'inquiétude, de bizarrerie constructive. L'aspect de guerrier indien du personnage, son allure de jeune karatiste sont contredits par un calme parfait, par une permanente prise de distances à l'égard des événements, par l'immobilité du regard. L'interprétation de l'acteur peut encore soulever une question quant au sous-texte dramatique: Ariel sera-t-il vraiment heureux à l'avenir? Profitera-t-il pleinement de sa liberté? Séparé de Prospero, saura-t-il encore s'employer? Ernest Renan et Aldous Huxley, deux de ceux qui ont « continué » *la Tempête* après que Shakespeare lui eut donné une fin, ont été curieux de l'évolution de Prospero, de Ferdinand et de Miranda; peut-être un jour quelqu'un s'occupera-t-il aussi du sort ultérieur d'Ariel; la mise en scène bucarestoise autorise une telle suggestion... Dans le rôle du maître de l'île, le très apprécié George Constantin (qui, en Occident, fut comparé à Orson Welles) a été on ne peut plus naturel, très près de notre temps, par sa façon de dire son texte, par son comportement en général. Il a évité l'emphase, le pathétique, la grandiloquence, les gestes amples, les regards d'hypnotiseur. Il n'a pas été un magicien, mais un intellectuel tourmenté par les pensées, préoccupé par une multitude de problèmes difficiles, terriblement enchevêtrés. Tout le temps une ride, discrète, marquait on front: signe qu'il assumait la responsabilité en fonction de laquelle étaient élaborés tous ses plans compliqués. Le moment culminant de ce Prospero d'exception me semble être l'épilogue prononcé avec beaucoup de conviction, qui émeut le public et lui arrache un tonnerre d'applaudissements.

Enfin, à l'encontre d'autres représentations de pièces shakespeariennes (et non seulement shakespeariennes !), il nous faut mentionner cette fois l'important apport de la musique de scène, son rôle majeur dans la création de l'atmosphère du spectacle, dans le soulignement des accents, dans la parachèvement quantitatif et qualitatif des moyens variés d'expression utilisés par *La Tempête* bucarestoise. Voici ce qu'écrit à cet égard le critique Valentin Silvestru dans l'hebdomadaire « *România literară* »: « Il y a aussi beaucoup de musique de scène, une captivante musique d'atmosphère écrite par Theodor Grigoriu, avec des arpèges tantôt célestes tantôt alertes, avec des irisations mélodiques et des raccourcis énergiques, une voûte sonore par-dessus les boqueteaux, les buissons, les grottes, les marécages de cet lieu étrange où des sylphes, des monstres et des hommes tissent une histoire d'une profonde signification. Dans cette écriture, la musique remplit une fonction précise, de catalyse spirituelle. Nous ne savons pas comment cela se passait sur la scène du « Globe ». Les contemporains de l'auteur, le doux organiste William Byrd, le créateur de madrigaux pour clavecin Orlando Gibbson, ou bien Morley, celui qui écrivait de délicates canzones et pastorales pour le virginal, l'épinette ou la viole, destinées à apaiser les tristesses d'Elisabeth Tudor, inspiraient probablement, s'ils ne la composaient, la musique de scène. Le compositeur roumain moderne a donné aujourd'hui à la pièce une atmosphère musicale consubstantielle. »

George Constantin dans le rôle de Prospero; au second plan Mariana Mihuț (Miranda)

À part les réussites du point de vue de la mise en scène, de la scénographie, de l'interprétation, de la musique de scène, ce montage représente, dans le contexte du répertoire national, une valeur culturelle plus large. Le théâtre roumain a inscrit parmi ses réussites durant la dernière décennie (dont une partie confirmées également par de nombreuses tournées à l'étranger) plusieurs pièces de Shakespeare: *Jules César, Hamlet, Timon d'Athènes, Mesure pour mesure, La douzième nuit, Macbeth, Conte d'hiver, Richard III, Henri IV, Les joyeuses commères de Windsor,* etc. Mais la récente option du Théâtre « Bulandra » présente une importance supplémentaire fort bien discernée par Radu Popescu, chroniqueur dramatique du quotidien « *România Liberă* »: « La représentation de *La Tempête* est toujours un événement, et elle serait un événement même si tous les théâtres du pays et de Bucarest, surtout, la jouaient l'un après l'autre, une année après l'autre. Elle constitue à plus forte raison un événement si l'on tient compte du fait que, dans la capitale, le dernier de ce genre s'est produit il y a plus de vingt ans, avec un résultat indiciblement triste, qui n'a duré qu'un instant (théâtral). Vingt années et quelques depuis que le dernier chant du « Cygne de l'Avon » n'a plus pu être entendu sur les scènes bucarestoises (Quant à celles du reste du pays — soyons justes ! — *une seule fois*, il y a une dizaine d'années, à Timişoara !) Un long et lourd oubli » — finalement réparé et d'une façon brillamment compensatoire.

Les éloges excessifs sont toujours considérés avec méfiance. Je ne vais donc pas affirmer ici que nous nous trouvons en présence d'un évé-

nement artistique grandiose, sans défaut, même si ceux qui ont vu *L'éveil du printemps* à New York, *Hamlet* à Washington, *Elisabeth Ier* à Essen et bon nombre d'autres spectacles réalisés par Ciulei à l'étranger ne se sont pas gênés pour le louer sans réserves. J'ai précisé, au début de cet article, que le montage de *La Tempête* présente aussi certaines imperfections: personnellement, je trouve que le groupe de gentilhommes de la Cour a été négligé par l'auteur de la mise en scène, qui le laisse évoluer selon le bon plaisir des acteurs — pas toujours au diapason général de la représentation. De même, les génies (vêtus d'un rose criard et évoluant selon une chorégraphie d'opérette quelque peu gratuite) auraient pu être omis. On a encore reproché aux quatre heures de théâtre bucarestois l'absence d'un « effort supplémentaire d'homogénéisation » *(« Luceafărul »)* ou bien la présence du groupe des déesses qui « ont pris la pastorale au sérieux, exécutant des psalmodies dévitalisées » *(« România literară »)*. Ce ne sont là que des détails, mais perfectibles, d'une œuvre scénique d'une solide valeur, représentant, dans l'ensemble, un sommet du professionnalisme, de la profondeur, de la maturité fertile.

BOGDAN ULMU

❋ *Cinéma*

FÉCONDITÉ DU FILM POLITIQUE

La récente première du film *L'Instant*, créé par Gh. Vitanidis, qui a transposé à l'écran le roman homonyme (*Clipa*) de Dinu Săraru *, a ramené le film politique au centre des débats de la critique roumaine. Ce qui, jusqu'il y a une trentaine d'années, semblait devoir rester dans la cinématographie mondiale un phénomène d'exception — brillamment illustré par des chefs-d'œuvre comme le *Potemkine* de Sergueï Eisenstein ou *le Dictateur* de Chaplin — est devenu le point de rencontre d'élection du cinéaste et du grand public. Ce que confirment également la vaste audience et les distinctions internationales obtenues par des films tels que *Z* de Costa-Gavras, *Sacco et Vanzetti* de Giuliano Montaldo, *Joe Hill* de Bo Widerberg, la *Classe ouvrière va au*

* D'importants fragments de ce roman ont été publiés dans le no. 4/1977 de la « *Revue Roumaine* »

MIRCEA SPĂTARU:
Nicolae Bălcescu (gypse)

CORNELIU IONESCU:
Insurrection (huile)

paradis de Elio Petri ou *la Bataille d'Alger* de Gillo Pontecorvo et bien d'autres encore qui ont pleinement prouvé que l'engagement affirmé et le débat militant pour résoudre les grands problèmes politiques et sociaux auxquels s'intéressent les masses infusent au cinéma une nouvelle vigueur et lui rend son public, dont l'éloignement constituait un danger permanent durant l'après-guerre.

L'apparition et l'affirmation toujours plus féconde du film politique sont dues de toute évidence au fait que nous vivons à une époque marquée par l'accélération des processus historiques, par la profonde modification des composantes de notre vie consciente, de même que la mise en accusation des anciennes injustices, ce à quoi participent activement les générations actuelles. L'épanouissement du film politique dans des cinématographies nationales toujours plus nombreuses, vient ainsi à la rencontre des grandes transformations qui — la réalité politique et sociale de notre époque le prouve — peuvent être accomplies. Elles sont déjà en cours de réalisation dans les pays où le socialisme a modelé les formes concrètes de l'avenir. Ce qui explique ce trait caractéristique du genre; là où l'on cherche des solutions aux problèmes politiques et sociaux en ignorant encore la volonté des masses, les films inspirés de ces problèmes sont consacrés surtout à la dialectique de la participation à la lutte, du passage de la passivité à l'action ayant pour but une « prise de conscience » du spectateur — là où la révolution a déjà remplacé par l'action effective des masses les ordres sociaux périmés, le film politique insiste sur le sens dynamique des événements et sur le progrès de la science de perfectionner le pouvoir conquis, militant pour une permanente « transformation révolutionnaire des consciences ».

En ce sens, certains films politiques roumains ont marqué des moments décisifs du processus révolutionnaire — depuis l'acte historique de l'insurrection nationale du 23 Août 1944 (*les Eaux du Danube* de Liviu Ciulei ou *la Soirée* de Malvina Urşianu), à l'instauration du nouveau pouvoir politique populaire (*le Siège* de Mircea Mureşan, *la Soif* de Mircea Drăgan), pour aboutir à la conquête des richesses nationales par le peuple (*la Genèse* de Gh. Vitanidis). Transposant à l'écran des événements vécus qui font partie de l'histoire depuis le moment même où ils se produisent, les films cités n'ont pas soulevé l'intérêt du public en raison du caractère inédit de leur sujet. Mais l'événement politique bien connu du spectateur auquel il s'adressait a été transposé artistiquement, devenant pertinent pour le profil de l'homme politique nouveau, du révolutionnaire responsable, représentant les aspirations populaires. Cristea, personnage de *la Soirée*, Filipache, de *la Genèse* ou encore Drăgan, du film *le Siège*, portent à l'écran non seulement la victoire mais aussi les dramatiques épreuves de toute lutte, et ils prouvent par leur intelligence et leur courage qu'on peut vaincre toutes les difficultés et transformer ainsi les idéaux en réalités.

Somme d'une expérience originale, le film politique roumain a été et continue d'être surtout un film « de caractères », l'événement offrant des repères authentiques à des héros viables. Le rapport, si controversé, entre

« *Le Pouvoir et la Vérité* »: Stoian (Mircea Albulescu) et Duma (Ion Besoiu)

vérité et fantaisie dans le film politique — surtout en ce qui concerne la liberté du cinéaste de romancer l'événement politique qu'il va présenter au public et qui, par conséquent, appartient à la mémoire collective — a trouvé une solution artistique convaincante par le héros qui vit les événements en toute conscience, faisant preuve d'une connaissance toujours plus complète de son identité politique et humaine à la fois. Tout en y trouvant son conditionnement essentiel, le film politique roumain — bénéficiant aussi de l'apport d'une école d'interprétation réputée et ayant une vigoureuse tradition — a dépassé dans un temps relativement court le stade générique où le héros n'était qu'un simple instrument pour l'affirmation de la vérité historique. Les cinéastes ont enfin compris qu'un tel héros est d'autant plus attachant qu'il est mieux motivé.

C'est une telle pléiade d'hommes politiques nouveaux dont l'existence concrètement humaine s'oppose radicalement aux apparitions mythologiques, que le réalisateur Manole Marcus a voulu représenter dans son film *Pouvoir et Vérité*. Reflétant une période qui s'étend sur plus de deux décennies, ce film présente ses héros aux prises avec les graves événements politiques — de l'époque des luttes patriotiques antifascistes, terminées par la libération du pays lors de l'insurrection nationale armée antifasciste et anti-impérialiste

en Août 1944, jusqu'au moment où la constitution de la nouvelle société clôt pratiquement la période que marquent la prise du pouvoir par la classe ouvrière, la transformation des richesses nationales en propriété du peuple et les premiers pas vers l'instauration des nouvelles relations sociales, d'une nouvelle économie. Période héroïque, de luttes acharnées et sans trêves, allant jusqu'au sacrifice suprême, contre les ennemis de la révolution ; période de grands élans romantiques, où les rêves les plus audacieux devenaient réalité — ces années-là virent cependant de graves erreurs, dues au manque d'expérience ou bien à la méconnaissance des réalités spécifiques du pays ou bien encore à l'abandon temporaire des débats ouverts, du travail collectif, c'est-à-dire de pratiques indispensables à l'action revolutionnaire préconisée par les communistes.

L'apparition de ce film en 1971, réalisé d'après le scénario de l'écrivain roumain contemporain Titus Popovici, a ouvert à l'art la perspective d'une analyse critique de la personnalité du dirigeant, effectuée sur le plan politique avec une grande profondeur idéologique par le Parti Communiste Roumain, dès la période 1965—1968. Par les deux protagonistes — Stoïan et Duma — aux mentalités opposées, *Pouvoir et Vérité* soulignait une idée qui sera reprise par *l'Instant*: celle que le dévouement à la cause, l'option du héros allant parfois jusqu'au sacrifice suprême devient — au cours du processus révolutionnaire — une condition absolument nécessaire, mais non suffisante. Plus encore, elle peut devenir un frein si on la tient pour absolue, si on la considère comme l'unique support de l'activité de direction, des décisions prises. Dans le développement industriel d'un département — au cours duquel l'esprit volontaire de Stoian, premier secrétaire local du parti, est confronté aux arguments lucides de l'ingénieur Petrescu, secondé par le jeune secrétaire Duma — on assiste à la manifestation dramatique d'une certaine aliénation qui a pour cause justement l'incompréhension de Stoian, héros au long passé révolutionnaire, pour le caractère nouveau du pouvoir. Ce paradoxe apparent qui, dans le processus d'un devenir continu et ardu, sera résolu par la substitution de Duma à Stoian — fait progresser par la création cinématographique la connaissance, la signification complexe de l'idée de vérité. La dialectique de la vie montre que la vérité possède une valeur révolutionnaire, capable de l'opposer en tout temps à un jugement subjectif, donc éphémère, d'où le titre même *Pouvoir et Vérité*. Les malheurs de l'ingénieur Petrescu de même que les ennuis qui menacent Duma pendant quelque temps (mais auxquels il ne cède pas, passant, autant que cela était humainement possible, de l'idolâtrie pour Stoian à la conscience claire qu'il doit critiquer énergiquement ses imperfections) montrent que le héros ne lutte pas pour (et jusqu'à) l'application de la loi au sens restreint, juridique du terme, mais au sens le plus large: la loi de l'Histoire. Ceci comporte parfois des risques personnels, mais c'est justement la manière dont il sait leur faire face qui impose un caractère du point de vue artistique — et non pas déclaratif ! Aussi humain qu'accessible à son interlocuteur anonyme, les spectateurs noyés dans l'obscurité de la salle de cinéma, un héros comme Duma met à l'épreuve sa personnalité politique par l'action et l'opinion et

joint deux termes du processus révolutionnaire: le leader et les conditions concrètes du moment historique où sont appliquées les idées novatrices. En même temps, ce film enrichit le genre du fait qu'il met en évidence, dans la succession des événements, « le mécanisme » de l'activité politique de direction à travers le perfectionnement moral des héros: l'autocritique, possible uniquement dans une société où l'intérêt matériel égoïste ne constitue plus la source de tout conflit à conséquences politiques ou sociales. Ceci impose non seulement la juxtaposition des événements dans leur succession naturelle (consignée aussi dans les livres d'histoire) mais aussi leur déroulement ou leur concentration en flash-back, conformément à une idée générale, appelée à éclairer les facettes de la personnalité du héros et ses motivations éthiques — la capacité de dépassement de soi du héros, en accord avec l'évolution de la réalité déterminée par la matérialisation de son propre idéal. La réussite de *Pouvoir et Vérité* était justement fondée sur le développement des caractères dans le champ psychologique des événements concrets qui fournissent le sujet et déterminent le conflit, incarnant l'idée que l'évolution dialectique, qui a sa source dans la lutte des contraires, ne cesse nullement dans la société socialiste, mais assure, au contraire, son évolution continue.

Portant sur une période plus rapprochée, coïncidant du reste avec la biographie politique même du héros, *l'Instant* de Gh. Vitanidis (qui est également le réalisateur de *la Genèse*) fait ce que Antonio Gramsci nommait « une critique du passé et son dépassement ». Empruntant au même filon qu'est « le temps politique » — vécu par le révolutionnaire Dumitru Dumitru — les éléments d'une dialectique qui appartient aujourd'hui à la conscience du spectateur, *l'Instant* continue jusqu'à nos jours le déroulement des événements, à l'opposé de *Pouvoir et Vérité*, dont l'action s'arrêtait en 1965. Ce n'est pas seulement une victoire sur le temps vécu mais aussi une exploration en profondeur, dans la perspective adoptée par le film politique roumain: celle des caractères. Aussi bien le personnage principal, Dumitru Dumitru, que ceux qui l'entourent (l'ingénieur Tudor Cernat excepté) ont une évolution et une mentalité marquées par le lieu d'origine: le village olténien avec ses hommes aussi expansifs que sérieux — parfois jusqu'à la mélancolie ou à la tristesse — héritage d'une enfance pauvre et malheureuse. Il y a là plus qu'une nuance psychologique spécifique motivant certaines situations du processus révolutionnaire (celles, par exemple, qu'évoquent les séquences rétrospectives portant sur les difficultés du processus de collectivisation). Cela constitue une ouverture vers la juste compréhension des causes et des motivations qui engendrent certains abus ou erreurs, survenus au cours d'une période antérieure, qui peuvent paraître inexplicables au spectateur non-avisé, ce qui prouve que dans le jugement des phénomènes il ne faut jamais perdre de vue la réalité historique — en l'occurrence l'état d'extrême sous-développement, d'oppression où les hommes de ces lieux avaient été contraints de vivre en plein vingtième siècle, jusqu'à la Libération. Se proposant de présenter « la vérité de la vérité », *l'Instant* continue ce que *Pouvoir et Vérité* avait énoncé en 1971 et exploré jusqu'à un certain point seulement, qui n'était pas strictement chronologique. Ce film de Manole Marcus

«*L'Instant*»: Dumitru Dumitru (Gh. Cozorici) et ses amis, les époux Nobilu (Sebastian Papaiani et Leopoldina Bălănuță)

avait ouvert la voie à l'évaluation critique de toute une période historique, avec ses victoires et ses échecs; il apparaissait au moment où dans la société roumaine s'imposaient énergiquement, par l'action ferme du parti communiste, l'esprit de débat créateur, le refus des schémas simplificateurs ou idylliques, des pratiques autoritaires, génératrices de graves erreurs, de même que la nécessité de fonder l'élan novateur sur l'expérience acquise, sur les données de la réalité concrète. *Pouvoir et Vérité* a obtenu l'adhésion du public parce qu'il représentait justement, au plan de l'art, un symptôme du temps.

L'Instant est lui aussi un symptôme du temps. Ce film réussit en effet, par des moyens spécifiques, à témoigner sur les processus essentiels de l'étape actuelle de l'édification de la société roumaine nouvelle, surprise à leur origine dans *Pouvoir et Vérité*: l'élargissement et la consolidation de la démocratie socialiste, surtout dans le sens de la participation accrue et consciente des masses à la prise des décisions et à la mise en valeur de leur potential créateur, matériel et spirituel; le développement de ce nouvel humanisme, qui suppose l'épanouissement de la personnalité individuelle dans et par l'ensemble social dont elle fait partie; la formation de cette personnalité dans un esprit de dignité et de droiture morale; l'accentuation de l'aspect qualitatif des activités, qui représente la mise au premier plan des idées et des critères

de compétence et d'efficacité. Par conséquent, *l'Instant* est différent, par son envergure et sa portée, du *Pouvoir et Vérité.* Si dans ce dernier c'était un homme, l'ingénieur Petrescu, qui se trouvait — par son attitude rebelle et son opposition personnelle, individuelle, à un projet industriel qui ne correspondait pas à la réalité du moment, —le responsable d'un conflit à incidences politiques se déroulant entre les permanents d'une organisation départementale du parti, et lui opposait deux mentalités, deux manières de travail, *l'Instant* au contraire pratique une ouverture décisive vers des territoires sociaux plus vastes. Tout d'abord le débat porte cette fois sur les modalités de diriger une unité industrielle, illustrées par un processus technologique compliqué et une production considérable, sur la vie même de cette unité; en même temps l'action renvoie à l'exploration de l'univers rural, et à la problématique de l'urbanisme dans les conditions d'une haut rythme de développement de la nouvelle civilisation. Ce sont le rapport nécessaire entre l'esprit de rigueur dans l'appropriation de la science et de la technique moderne et l'esprit responsable et en même temps conscient de la finalité du travail, de même que la responsabilité à l'égard de tous les membres de la collectivité, dans une création qui a pour but le bien-être général qui sont à présent essentiels pour l'appréciation des hommes et de leurs actes. Le spectateur fera inévitablement une comparaison entre le flash-back où l'on voit Dumitru Dumitru, protagoniste du film, « démasqué » quelques années auparavant, au cours d'une séance (qui s'était déroulée sous le signe de l'agitation démagogique suscitée par le slogan de « l'aggravation de la lutte des classes » et d'une atmosphère lourde de suspicion et de crainte et la manière réservée, déguisée qu'emploient les éléments rétrogrades pour se débarrasser d'un individu « incommode », l'ingénieur Tudor Cernat, directeur de l'entreprise. Sous la poussée de l'esprit d'authentique démocratie qui est celui du débat sérieux, même « l'ancien » doit changer de tactique; mais sans réussir à tromper la vigilance des hommes qui ont appris à le déceler malgré l'habileté des mises en scène, complots et calomnies. De même, notre esprit établit un rapport révélateur entre la situation de l'ingénieur Petrescu (*Pouvoir et Vérité)*, et celle de l'ingénieur Cernat *(l'Instant)* dont la compétence, le dévouement et l'énergie décident de sa victoire. Par-delà les héros et les faits — mais justement à travers eux — le spectateur comprendra les nouveaux aspects du temps politique qu'il vit. Communiste authentique, Dumitru Dumitru, devenu cette fois secrétaire d'une organisation départementale du parti, est un hommé formé par les dures épreuves qu'il a traversées sans jamais se départir de son idéal auquel il a sacrifié sa vie, mais sans chercher à faire pour autant une carrière politique. Le fait d'avoir mis en jeu tout son prestige politique et sa réputation de révolutionnaire pour empêcher le réédition des erreurs et abus dont il avait été jadis victime, sauve de la calomnie l'ingénieur Tudor Cernat, directeur de l'entreprise, étant très représentatif pour l'étape de la « maturité de la révolution », comme le dit Dumitru Dumitru lui-même. Il s'agit d'un moment crucial sur l'échelle du devenir d'une société, dont les principes ne peuvent plus être dirigés contre ses intérêts fondamentaux par ceux qui

jugent toujours du dévouement selon les paroles et non selon les actes, espérant tirer de nouveaux profits personnels en usant de simples slogans politiques. En ce sens, *l'Instant* emprunte à *Pouvoir et Vérite* le procédé de démasquer les personnages incapables de comprendre le sens ascendant de l'activité de direction politique (tel l'ancien permanent Mihalache Dometie et bien d'autres encore) et dont la décadence morale est inévitable une fois qu'ils ont abdiqué de l'idéal qu'ils proclament à cor et à cri. La présence même de ces loques — d'ailleurs fortement campées — sur l'écran confère à *l'Instant* des dimensions réalistes remarquables, à forte résonance dans le cœur du spectateur, incité ainsi à les repérer dans la vie quotidienne et à annihiler l'effet négatif de leur comportement.

Pour apprécier les réussites et la fécondité du genre politique dans le cinéma roumain, il est également nécessaire de répondre à la question si et en quelle mesure ses créations ont un caractère documentaire et à quel point elles s'identifient au rythme du processus révolutionnaire par la suggestion ou même l'anticipation de la perspective. Dans *l'Instant*, le communiste Dumitru Dumitru est moins enclin à s'expliquer ses attitudes et ses décisions qu'à y méditer « à voix haute ». Ce sont des réflexions critiques pour lesquelles il ne trouve pas toujours d'équivalents dans ses expériences passées ou présentes — dans le sens positif d'activité créatrice — mais qui expriment clairement la conduite à laquelle il aspire tout en désirant qu'elle devienne le comportement naturel de l'homme politique. « Il ne suffit pas d'aimer les hommes, il faut aimer l'Homme », dit-il, soulignant que c'est dans l'effort incessant de s'approcher de ceux qu'on doit diriger — tels qu'ils sont, non pas tels qu'on souhaiterait qu'ils soient — que réside, peut-être, la clé de la réussite. Cet adage, comme bien d'autres, constitue l'un des éléments d'anticipation du portrait de la personnalité politique, même s'il reste pour le moment au niveau des répliques. On ne saurait cependant sous-estimer le fait que le héros qui exprime ces réflexions éthiques constitue par sa biographie une présence exemplaire à l'œuvre, ce qui peut susciter chez le spectateur une attitude politique nouvelle. C'est justement l'effet que vise un film de ce genre lorsque les idées de la lutte politique acquièrent sur l'écran « le poids d'humanité » nécessaire.

En ce sens, Dumitru Dumitru est, dans l'interprétation de Gheorghe Cozorici (dont le succès avec *l'Instant* a été assimilé à ceux d'un grand acteur de film politique — Gian Maria Volonté) un personnage remarquable. Ce révolutionnaire n'a rien des clichés « triomphalistes » qui illustrent, malheureusement, trop souvent de tels héros. Sa force, son intelligence, son honnêteté, son abnégation nous convainquent car ce sont des attributs d'un homme bien réel, en chair et en os. Dans ses succès mêmes sont présentes les souffrances et les déceptions qu'on ne saurait oublier, la tristesse de la solitude à laquelle il a été condamné par les vicissitudes et la fatigue du combat. En regardant de plus près Dumitru Dumitru, en écoutant non seulement ses paroles mais aussi ses silences, en observant non seulement ses gestes mais aussi sa retenue, on comprend que cet homme paie tout d'un prix énorme, dans une permanente et tragique course contre le temps, toujours trop court

et jamais tolérant. L'intelligence et l'habileté de l'homme politique tiennent cette fois, chez Dumitru Dumitru, d'un sens paysan de la mesure, associé à une longue expérience, aussi bien que d'une habitude tout aussi paysanne de se refuser à toute illusion. Comme l'autre héros principal de *l'Instant* — l'ingénieur Cernat — Dumitru Dumitru éprouve une répulsion naturelle pour la démagogie , la lâcheté, la servilité ou la délation, pour les tentatives d'abaissement de l'être humain par la suspicion, pour l'incompétence agressive. Brûlant d'impatience pour démontrer, par les résultats de l'unité industrielle qu'il dirige, la viabilité de l'intelligence technique roumaine, Cernat (interprété avec maîtrise par l'excellent Ion Dichiseanu) est un nerveux, cédant aux impulsions violentes, ce qui rend sa lutte difficile, vulnérable à ses adversaires. Au contraire, Dumitru Dumitru est calme et réservé dans les moments les plus difficiles. Il est conscient que les batailles se gagnent dans le temps, que pour extirper les mentalités et les attitudes rétrogrades, ainsi que pour former l'homme nouveau, libéré des anciens préjugés, il faut non seulement de la persévérance mais aussi de la patience, beaucoup de patience. D'ailleurs, la fin de *l'Instant* laisse deviner qu'au-delà du cas Cernat la lutte du nouveau contre tout ce qui s'y oppose, de manière brutale ou subtile, continuera longtemps encore.

La présence sur l'écran des masses et l'expression des rapports qu'elles entretiennent avec leurs leaders politiques constitue une condition importante du film politique de même qu'une difficulté majeure pour les créations de ce genre. En ce sens, le risque c'est de limiter les idées importantes, de grande efficacité révolutionnaire, à un circuit restreint — celui de « l'élite » politique — ou de représenter les masses par des formules documentaires (séances, meetings, manifestations), constituant une évocation peu consistante, car la scène est « jouée », elle n'a pas la qualité de « témoin oculaire » de la pellicule-document. La tentative de suppléer au manque de problématique humaine par quelques types d'expression qui soient l'écho des attitudes des masses est un procédé qui n'a plus la faveur du spectateur. C'est aux cinéastes de trouver de nouvelles possibilités artistiques pour mieux représenter sur l'écran l'opinion collective et cela d'autant plus que l'expérience nous enseigne qu'une politique réaliste, essentiellement révolutionnaire est inconcevable sans la consultation et la participation des masses, que seule leur capacité créative matérielle et spirituelle peut accélérer la transformation des possibilités en réalité, dans la société socialiste.

Préoccupation permanente de la cinématographie roumaine, le genre politique se voit ouvrir de larges perspectives car il peut exprimer avec ampleur l'engagement des cinéastes *dans* et *par* la création, les options du héros révolutionnaire ne pouvant être différentes de celles du cinéaste qui appelle sur lui la faveur du public.

EUGEN ATANASIU

❋ *Musique*

SOUS LE SIGNE DU MYTHE

Par-delà sa perméabilité aux expressions les plus variées de la créativité humaine, dans le temps et l'espace, l'homme européen ou eurocentriste qui aspire à embrasser par l'esprit les morphologies culturelles qui lui sont peu ou tout à fait étrangères ne saurait éviter aussi le communion avec les aspects — parfois définitoires — de la mythologie ou du mythe de ces cultures. Ceci, parce que, tout en ayant laïcisé par étapes successives ses propres mythes, jusqu'à les vider de leurs fonctions souvent ancestrales, l'homme n'a cessé d'investir sa pensée d'une fonction mythique nouvelle (la plus neuve . . .), bien qu'en vertu de sa raison d'être primordiale cette pensée soit habituellement tenue pour opposée à toute tendance au mythe; d'où, par compensation, la tendance, si fréquente de nos jours, à mythifier la science ou les mathématiques. Ce qui signifie que dans son élan permanent vers la transgression de l'immédiat, l'homme « double », à ce qu'il semble, n'importe laquelle de ses actions d'une attitude qui relève toujours aussi du mythe. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'à notre époque, dans les conditions d'une vie dont la technicité s'accentue chaque jour davantage, ce n'est pas tellement le besoin de mythe, d'un mythe quelconque, qui régit les gestes de l'homme, que, surtout, son besoin de ne pas démythifier, voire même sa crainte de démythifier sans limites.

Quel qu'eût été son rôle — simple « sujet » artistique (et même, aux époques classiques, prétexte de mythologie) ou bien, en dernière instance, simulacre de l'acte qu'il accompagne ou qu'il suppose — le mythe a été, le plus souvent, placé au centre de l'idée ou de la structure de l'œuvre d'art. C'est le cas du récent opéra du compositeur roumain Aurel Stroe, *Orestie II*. En effet, l'ouvrage semble parcourir toutes les hypostases artistiques possibles du mythe: premièrement, en tant que sujet; deuxièmement, en tant que sens mythiques chiffrés — soit faisant valoir certain aspect moral, soit particularisant des aspects de mythe et de symbole à l'intérieur de la conception même de l'œuvre (ou bien, inversement, prêtant le caractère de mythe à des éléments artistiques); troisièmement enfin, en tant que validation d'un cérémonial réitérant le mythe à travers la facture formelle (ici, dramatique) de l'œuvre. Nous nous proposons d'examiner ces hypostases dans l'ordre de leur énumération.

Le titre lui-même — *Orestie II* — renseigne d'emblée sur l'intention du compositeur de transposer en musique le cycle tout entier de la trilogie

d'Eschyle dont il vient de réaliser uniquement la partie centrale *(Les Choéphores)*. Sans doute, ce choix est une question intime de création musicale, mais c'est aussi la preuve d'une préférence pour le noyau dramatique de la deuxième tragédie du cycle, pour ses sens mythologiques et mythiques, ceux-là mêmes dont nous parlions tantôt. Le sujet, par les tensions dont il est la source — de toutes espèces et d'une acuïté très rarement rencontrée (entre les personnages, les situations, les états d'âme) — en tant qu'illustration de la personnalité humaine en devenir s'opposant à sa destinée, offre au compositeur la possibilité de réaliser sur le plan musical des tensions équivalentes, mais, sans les nuances d'expressivité qu'il y a introduites, elles n'auraient pu acquérir le relief qui en fait l'élément de fascination de cette alliance du drame et de la musique. Il n'y a pas que le sujet qui soit ici d'Eschyle, mais encore *le texte* lui-même transposé par Aurel Stroe en livret d'opéra à partir de la traduction roumaine de George Murnu et que le compositeur assume intégralement (sauf quelques rares modifications — que nous mentionnerons en temps utile — afin de satisfaire aux exigences de la dramaturgie).

Quant aux sens chiffrés du mythe, ils se manifestent tout premièrement par une idée morale, celle des crimes en chaîne (un crime en attire un autre et ainsi de suite), imposés par une destinée implacable extérieure à l'homme et qui, presque jamais, ne déclenche chez celui-ci des réactions salutaires mais plutôt l'anxiété, l'effroi paralysant. Avec une pareille teneur, l'idée relève, en dépit de n'importe quelles autres significations que lui attribuerait un créateur moderne — et moralisateur de par sa filiation humaniste —, des ressorts originaires de la tragédie, par conséquent d'un monde du mythe où plus d'une fois la cruauté des « solutions » coexiste avec le sens de la justice.

S'il fallait nous expliquer pourquoi Aurel Stroe — ce créateur moderne précisément — s'est senti attiré vers les aspects mythiques rémanents de la tragédie grecque classique, lorsqu'il est évident qu'il ne peut s'agir simplement d'un goût pour les sujets antiques, jusqu'à un certain point prestigieux par ce qu'ils recèlent de vétusté (solution commode du maniérisme impressionniste et du style 1900 . . .), la seule réponse plausible serait à cherchée dans les profonds penchants de l'auteur vers une vision mythique aux multiples implications sur le plan de la pensée musicale.

Accorder au mythe un droit de cité semblable signifie en même temps attribuer aux moyens artistiques une autorité mythique en leur prêtant une responsabilité morale et symbolique incontestable, encore que pour une aperception commune ou bien du point de vue du poncif axiologique professé au nom du respect des pseudotraditions elle ne soit pas évidente. Car chacune des pages de musique de Aurel Stroe n'est rien d'autre que pure tradition authentique ressuscitant de ses tréfonds. Pour lui, comme pour beaucoup d'autres compositeurs roumains, le folklore constitue un signe de la tradition, une tradition anonyme sans doute mais d'autant plus féconde en solutions; c'est ainsi qu'il l'a entendu aussi dans sa *Sonate* pour piano

où « folklore » ne signifie point la pratique d'un certain fétichisme à l'égard de la mélodie, du thème, de la « citation » folklorique, mais au contraire — et qui plus est — signifie « extraire du folklore » sous des formes souvent cellulaires ses richesses d'intonation, d'incisive rythmique propre à une polyphonie originelle, d'expressivité ingénue, autant de puissances en latence que les formulations stylistiques accréditées ne propagent hélas que trop rarement.

Après avoir paru pendant quelque temps se désintéresser du sort de la « solution folklorique » (c'est du moins ce qu'on aurait pu croire), le voici à présent, dans *Orestie II*, qui lui accorde une importance *centrale*. Il l'envisage à partir d'une vision esthétique et scientifique dénotant une longue et secrète communion avec ce qui, en gros, pourrait s'appeler folklore ou bien — sur d'autres méridiens culturels — musique traditionnelle. Aurel Stroe le déclare, d'ailleurs: «... j'ai cherché une grammaire sonore qui engendre des folklores possibles, y compris de ces parages ». Et cette recherche, il l'a matérialisée sous la forme d'un « vêtement sonore » tel que « chaque individu puisse se sentir chez lui ». Il est évident que pour réaliser cette formulation musicale « familière à n'importe qui », le compositeur a eu recours non pas seulement à des mélodies inspirées de typologies concrètes (une chanson tibétaine, des formules grégoriennes, etc.), mais encore — surtout — à la réduction de l'intonation et du rythme à des éléments simples, primordiaux (à des « *Ur-motive* » diraient les Allemands). De cette modalité, Stroe s'est fait un principe permanent, qu'il a respecté tout au long de son travail de composition. Il en est résulté une sorte de plate-forme commune, propre à n'importe quelles recompositions de mélodies plus évoluées ou même extrêmement compliquées, en même temps qu'apte à engendrer chez n'importe quel auditeur ce sentiment du « terroir », du « moule stylistique » de son propre folklore. On dirait même que la musique d'*Orestie II* témoigne de certaines références immédiates à ce qui constitue la tradition propre du compositeur — telle cette *Introduzione e Arioso* par laquelle débute l'acte II de l'opéra (trombone solo et voix d'Oreste) et dont le mode est très proche d'un lydien du Bihor, et telle la *Canzone* du Ier acte qui a tout l'air d'être une « chanson de la couronne » puisée au cérémonial folklorique agraire de son pays.

Afin de satisfaire au principe d'une permanente réduction aux intonations primordiales, Stroe se sert des systèmes possibles que lui offre la musicologie et surtout la recherche ethnomusicologique: A. la série des sons harmoniques; B. les rapports proportionnels (propres à la musique indienne, par exemple); C. l'échelle pythagorique avec sa dérivation par quintes (propre à la musique chinoise mais aussi, presqu'entièrement, aux gammes pentatoniques); D. l'échelle tempérée (propre à la musique occidentale des derniers deux cents ans). Cette classification fondée sur la systématique, tout en lui étant suggérée par les conclusions d'Alain Daniélou, ne témoigne pas chez Stroe — comme chez le savant français — d'infranchissables différences entre les quatre systèmes, mais au contraire implique entre ceux-ci une interpénétration possible et légitime. C'est d'ailleurs,

dans une perspective plus générale, ce qui explique la pénétration qui se produit entre les différentes cultures spirituelles et c'est aussi la clé du désidératum professé par les théoriciens de la musique contemporaine, à savoir d'arriver à ce que n'importe quel auditeur s'identifie avec le noyau structural de sa propre culture (« l'organisation des hauteurs » dans le système d'intonation).

De ces systèmes, le compositeur se sert aussi pour la dramaturgie de son opéra, en fait pour portraiturer ses héros. Mais là encore, pas d'entités immuables: simplement, selon les exigences des situations ou de l'évolution psychologique des personnages, un maniement savant et nuancé des systèmes auxquels il prête un rôle comparable à celui des leitmotive, rôle qu'il leur fait transgresser par leur emploi ontologique. Les voici tantôt utilisés pour des transitions, tantôt mêlés, tantôt s'intersectant: allant d'A vers D dans la partie du trombone, de C vers B dans la partie d'Oreste, A intersectant B dans la partie d'Electre ou bien B intersectant C dans cette même partie avec Oreste, etc.

Utilisant ces systèmes — sauf pour le cas de D (système tempéré occidental) — le compositeur est loin d'ignorer les difficultés qui découlent des différentes modalités de détermination des intervalles, ceux-ci étant, pour la plupart, des microintervalles (plus petits que le demi-ton tempéré); aussi, procède-t-il à leur détermination mathématique précise — il n'emprunte pas aux traditions de la musique orientale des grandeurs déjà calculées. Toutes ces grandeurs impliquent d'être rendues de manière adéquate par l'écriture musicale; or la graphie musicale européenne est moins appropriée de ce point de vue. Il faut dès lors l'adapter suivant les situations afin d'arriver avant tout à « insinuer » les microintervalles dans la texture musicale, de telle sorte qu'ils puissent être entonnés fidèlement par des chanteurs et des instruments de hauteur indéterminée. Ce fut d'ailleurs là, pendant les quatre mois que durèrent les répétitions précédant la première audition de l'opéra (le 14 novembre 1978 à la salle du Studio-Concerts de la RTV), un des problèmes qu'il fallut résoudre: la très exacte assimilation des structures intervallaires par les interprètes.

Arrivés là, une question légitime se pose: pourquoi un zéle scientiste pareil — réussir l'établissement de systèmes aussi compliqués — chez un créateur ayant de toute manière à sa disposition le système, assez artificiel mais efficace, de la musique européenne? Une réponse immédiate nous est donnée si l'on songe à la signification psychologique de ces systèmes qui, en partant de la quantité (la grandeur des intervalles) exprime *l'éthos* de chaque structure intervallaire et des rapports qui s'y établissent. Loin d'être négligeables ou transférables dans la sémantique plus générale de la syntaxe musicale — comme il arrive dans la musique occidentale — les grandeurs infinitésimales des intervalles ne sont saisissables que dans le contexte d'une musique orientale — monodique — où elles configurent (elles signifient) un *éthos* particulier et qu'on ne saurait confondre. Aussi, est-ce cette propriété qui a permis au compositeur d'établir de subtiles différenciations suivant les exigences de la dramaturgie: ainsi, il utilise

parfois le système pentatonique « plus froid » (dérivé des quintes), comme c'est le cas de l'aria no. 6 d'un Oreste « encore candide », et applique d'autres fois le système microtonal de type indien à des situations dramatiques, passionnelles.

Parmi les solutions adoptées pour résoudre le maniement des structures intervallaires microtonales, il s'en trouve qui découlent précisément de ce « quelque chose de particulier » détectable dans l'esprit des musiques tenant de systèmes pareils (le folklore roumain entre autres). La monodie — avec la prépondérante petite dimension de son chant, avec le déploiement en soi, par vagues successives, de ses rapports strictement mélodiques — a nécessairement établi l'emploi de microintervalles, en fonction des piliers d'appui de la mélodie, de la marche progressive de cette dernière, de ses sauts, etc. Pour y arriver, Stroe emprunte d'une part des profils mélodiques du genre (de ceux que l'on rencontre aussi chez Enesco dans son *Oedipe* ou bien dans sa *IIIe Sonate pour piano et violon « dans le caractère populaire roumain »*, mais d'autre part prend aussi ses précautions afin d'être sûr d'aboutir à des structures réellement microtonales, non pas seulement approximatives; cela étant, il précise le son, notamment celui de base qui doit être long au début et même se répéter (chose qui, soit dit en passant, se répercute sur la pensée mélodique de l'œuvre, laquelle est l'opposé parfait de celle non répétable, caractéristique de la musique dodécaphonique ou pointilliste). Il évite ainsi une incompatibilité structurale et stylistique entre les intervalles microtonals et la facture postromantique d'un discours musical — tel que, par exemple, chez Aloïs Haba — ou celle qui résulte d'une brutale introduction des intervalles de cette espèce dans l'organisme d'une texture de consonance européenne qu'on a vue du reste ne pas résister à ce genre de greffe . . .

Comme tous les compositeurs contemporains, Stroe accorde une grande importance aux aspects du rythme, ce paramètre de la musique qui, s'il ne la définit pas par lui-même, lui est néanmoins indispensable comme complément des aspects de la mélodie. Dans ce sens et en partant des distinctions établies par l'ethnomusicologue roumain Constantin Brăiloiu dans le domaine de la rythmique, conformément auxquelles l'histoire de la musique universelle a vu se cristalliser quatre grands systèmes *(divisionnaire, parlando-rubato, giusto-syllabique* et *aksak)*, Stroe adopte pour la grammaire sonore de son *Orestie II* les trois premiers et remplace le quatrième par un système de son invention fondé sur le calcul. L'important — et sa plus notable contribution à la fois — c'est la correspondance qu'il établit entre les systèmes de l'intonation et ceux du rythme, si bien que le système tempéré correspond, dans la sphère de la rythmique, au système divisionnaire, le système proportionnel au parlando-rubato, celui des quintes (pythagorique) au guisto-syllabique et, finalement, celui des sons harmoniques à celui obtenu par ses propres calculs. C'est là une contribution créatrice, sur le plan esthétique autant que sur celui de la recherche opérationnelle. Sans doute, parmi ces correspondances il y en a qui sont l'effet de son observation — comme par exemple celle qu'il établit entre le système pro-

portionnel et le système parlando-rubato —, tandis que d'autres sont le résultat d'une intuition (nous nous sommes arrêtés ci-dessus au terme de *observation* pour expliquer le mécanisme du processus créateur parce que, en ce qui nous concerne, nous ne connaissons pas jusqu'à présent d'étude systématique sur de pareilles correspondances). Quoiqu'il en soit, en rapportant ses options à ses intentions purement artistiques, le compositeur est l'auteur d'une grammaire unitaire dans sa diversité dont résulte une complexité absolument remarquable des opérations techniques et, par conséquent, particulièrement utile — quant à la typologie des formulations musicales — dans une musique d'opéra avec tout son cortège de situations, de personnages, de caractères. Incontestablement originale, cette position théorique ne pouvait prendre naissance que dans la pensée d'un créateur ayant abordé de très près les préoccupations d'une ethnomusicologie aussi vivante que celle de la Roumanie moderne.

Nous disions auparavant que le rituel est une des formes courantes de l'existence du mythe. Mais, si le mythe peut exister parfois — en littérature entre autres — sans l'intervention du rituel, il n'existe pas en échange de rituel qui puisse exister sans que tout au moins son noyau (un symbole, somme toute) ne soit représenté par un mythe. Pour l'art, le rituel en tant que tel — succession immuable de moments, de gestes, d'allégories, d'implications psychiques des participants — a toujours été non seulement un point de genèse (c'est d'ailleurs le propre cas de la tragédie grecque antique), mais encore un point de référence qui, dans les arts du spectacle, a constitué un moyen de garder le contact le plus serré avec la tradition ou bien de la rajeunir. Rien de surprenant dès lors d'y trouver toute une section de rituel (qui correspond au premier acte d'*Orestie II)*, surtout si l'on songe que de toutes les tragédies du théâtre antique celle d'Eschyle était la plus proche des processions rituelles dionysiaques. En outre, du point de vue du compositeur, l'état rituel lui convenait le mieux pour fixer le cadre dramaturgique et psychologique de son œuvre, implicitement donc pour établir les systèmes sonores dans lesquels se manifeste sa musique.

Comme dans « le mythe de l'éternel retour », on peut y voir l'incessante reprise de chemin d'un mythe génésiaque apte — ainsi que l'affirme Mircea Eliade — à engendrer, par le geste rituel ou simplement symbolique, des conséquences inattendues et profondes sur la pensée et l'esthétique de création. Avec des finalités évidemment esthétiques, *Orestie II* reprend à notre époque une double genèse: celle du théâtre et de l'opéra. Celui-ci — qui d'ailleurs par lui-même refait le syncrétisme originaire du théâtre antique — est présenté ici dans la formule de Claudio Monteverdi: en effet, de toutes les formules existantes, c'est bien celle qui pouvait le plus convenir au créateur moderne qu'est Stroe, parce que n'ayant pas été affectée par les excroissances ultérieures, ni même par les réformateurs de l'opéra, elle conserve toute son ingénuité — par son attachement à l'idéal classique — et témoigne d'un équilibre adéquat entre la parole et la musique, entre le verbe et les moyens musicaux employés (certes, abstraction faite de tout

ce code de symboles et de syntagmes poético-rhétoriques d'un goût de fin Renaissance et de plein maniérisme, époques auxquelles se situe l'œuvre de Monteverdi). Un autre trait encore, particulier par excellence, distingue cette formule d'opéra: l'utilisation « à l'état pur » et fortement individualisé des éléments dont se composait la musique avant la constitution des « grands ensembles », soit les voix et les instruments utilisés comme solistes. Voici bien ce qui a pu contribuer à l'adéquation de la pensée moderne à ce qui s'appellerait une partition d'opéra. En vérité, tant l'expérience néoclassique que celle de Weber nous ont appris que la tendance vers l'individualisation des parties, des voix, des timbres est une réalité que n'importe quel amalgame anéantit. Aussi, dans *Orestie II*, chacun des vingt participants — c'est leur nombre en effet, y compris le chef d'orchestre — représente « une voix » distincte, une « individualité » dans le spectacle. L'assertion est valable non seulement pour les héros du drame — solistes traditionnels — mais encore pour les quelques voix de femme du chœur et surtout pour les instrumentistes. Si, parmi ces derniers, il y en a qui sont seulement « vus » sur la scène (l'idée de la fosse d'orchestre étant ici absente — et même exclue — tel dans le théâtre d'opéra à ses débuts), d'autres en échange participent à l'action. C'est le cas du trombone dont il vaut bien qu'on en parle: véritable « personnage » en effet, il figure suivant les circonstances soit le « coryphée » (rôle qui, par moments, revient aussi au hautbois), soit le « veilleur de la cité » qui, par son chant, suggère une narration épique, semble relater des faits que seul il voit se produire — puisqu'ils sont cachés aux yeux du spectateur. Ce procédé a sans doute aussi signifié une économie de texte dans l'élaboration du livret. Le tromboniste, tout en jouant de son instrument, bouge sans cesse: tantôt il se promène dans la salle, tantôt il rentre sur la scène pour redevenir un participant du drame, tantôt enfin se fait entendre dans les coulisses... Le fait de « dynamiser » ainsi des instruments passifs, de les entraîner dans une sorte de spectacle total, n'est pas étranger à l'idée « d'un théâtre instrumental » proposé par Maurice Kagel. Mais quelle différence entre « ce jeu pour le jeu » (pour ne pas dire gratuit !) de la gesticulation, chez Kagel, et la profonde implication des instruments dans le drame que réussit Aurel Stroe, sans plus rappeler l'aspect de parodie facile rencontré chez Kagel et qui, chez le second, cède le pas à une substance musicale impressionnante de profondeur. Elle est le résultat d'une longue méditation sur la nature musicale de l'instrument et sur ses possibilités, sur ses chances, de « s'individualiser », surmontant, transgressant sa mission ordinairement artisanale. Du reste, des ouvrages antérieurs du compositeur témoignent déjà de cette conception créatrice: sa cantate *Monumentum*, son poème *Seul le temps peut conquérir le temps*, *Le jardin des structures* pour trombone et bande magnétique où l'instrument détient des parties « obligato » des plus variées. La diversité des moyens utilisés dans *Orestie II* est prodigieuse et implique de la part du tromboniste non seulement une virtuosité d'une qualité à part, mais encore une force d'imagination qui lui permette de figurer ce qui n'est pas compris d'habitude dans le code de la technique instrumentale. Tout le Ier

acte suppose une technique « naturelle » suivant laquelle la coulisse de l'instrument n'est guère déplacée (demeurant tout le temps dans la 4e position), tous les sons étant émis par la seule modification du mouvement des lèvres; l'acte II repose sur l'émission habituelle, basée sur les fondamentales obtenues en même temps que le déplacement de la coulisse; ce genre d'émission permet à l'instrumentiste de parcourir comme dans une véritable « histoire du trombone » — ainsi que le compositeur l'a d'ailleurs envisagé — une bande sonore variée (qui culmine au finale par l'illustration de la série des douze sons). Cette bande sonore d'une physionomie particulière acquiert un regain de caractère par la richesse des effets acoustiques et de coloris: utilisation des sourdines, bruissement de l'air sans faire vibrer la colonne, chant tantôt clair, tantôt rauque dans l'instrument.

Malgré tout cet échafaudage de systèmes de composition, malgré leur stratification en vertu d'une pensée complexe aspirant en quelque sorte à fouiller le phénomène musical jusque dans son essence ontologique, l'élément « musique » est néanmoins celui qui prime dans la prise de contact avec le spectacle ou le concert. C'est une musique inspirée, d'une envolée qu'elle puise aux sondages du mythe qui ont résidé à la base de sa gestation, dramatique par elle-même aussi bien que par rapport à la tragédie, une musique, enfin, qu'ennoblit le filon de l'éthique et de l'éthos. Mais, au-delà de tout cela, c'est une musique dont la parfaite simplicité conquiert l'auditeur en dépit des moyens savants utilisés par le compositeur et la rend éloquente à n'importe qui et partout au monde, telle que l'a souhaitée l'auteur.

Le monde musical roumain est porté à voir dans *Orestie II* une réussite au niveau de sa propre évolution contemporaine, et pour orgueilleuse qu'elle soit, pareille appréciation est justifiée — et non pas en dernière instance — par une formule de théâtre-musique de grande originalité, laquelle constitue en même temps une réplique positive dans le débat si controversé sur le devenir de l'opéra à nos jours.

GHEORGHE FIRCA

SYNTHÈSES ET DÉVELOPPEMENT ÉPISTÉMOLOGIQUES

Bien que les études réunies dans une édition collective soient généralement subsumées à une problématique générale explicite, elles sont inévitablement dépourvues, dans leur ensemble, de la cohésion que peut leur donner le flux conséquent d'un seul esprit créateur. Semblables, par la variété des sujets traités, à des expositions d'art collectives à thème donné, les ouvrages de ce genre donnent en conséquent le droit de juger les réalisations composantes suivant de critères distincts, spécifiques à chaque cas particulier. Aussi ai-je parcouru le volume *Structură și euristică în știință* (« Structure et heuristique dans les sciences », Éd. Academiei R. S. România, 1979) — avec la conscience que les études qui le composent proviennent d'auteurs qui, sur le fonds de préoccupations communes concernant l'épistémologie et la philosophie de la science, se différencient par leurs profils intellectuels, par leurs sources et inspirations préférées, de même que par le « style » de leur discours philosophique. Le coordonnateur du volume, Angela Botez, s'est efforcé de compenser le handicap d'une hétérogénéité inhérente en assurant, dans le cadre de la diversité thématique, une certaine complémentarité des points de vue complexes sous lesquels a été abordé le problème complexe visé — la réflexion philosophique et l'examen métathéorique de la connaissance scientifique contemporaine.

La complémentarité mentionnée est annoncée, du reste, par le titre du volume: les études concernant l'aspect structural de la science s'ajoutent à celles qui prennent en considération les possibilités créatrices, dynamiques de cette dernière; parfois, une telle interpénétration se fait sentir dans le même article. Toutefois, en ce qui nous concerne, nous avons préféré opérer une disjonction différente du sommaire qui sert mieux, pensons-nous, la perspective analytique que nous nous proposons ici. Par conséquent, nous avons distingué en premier lieu une série d'articles à caractère « synthétique »* puis une seconde série d'études que nous subsumons aux essais de « développements » épistémologiques**, les intentions des auteurs étant différentes dans ces deux cas, et les problèmes que soulèvent leurs contributions sensiblement distincts.

---

* Vasile Tonoiu, *Orientări și metode în epistemologia modernă* (« Orientations et méthodes dans l'épistémologie moderne »); Ilie Pârvu, *Raționalitatea științei și progresul cunoașterii* (« La rationalité de la science et le progrès de la connaissance »); Angela Botez, *Euristică și ipoteză în știință* (« Heuristique et hypothèse dans les sciences »).

** Sorin Vieru, *Sistemul deductiv ca formă logică a cunoașterii științifice* (« Le système déductif en tant que forme logique de la connaissance scientifique »); Ion C. Popescu, *Subiectul epistemic în viziunea epistemologiei genetice* (« Le sujet épistémique dans la vision de l'épisté-

La thématique du premier groupe d'articles se subordonne directement au titre du volume. Ainsi, l'étude de V. Tonoiu présente les principales directions actuelles de la « philosophie de la science », insistant particulièrement sur la position équivoque dans laquelle se trouve l'épistémologie contemporaine: elle oscille entre un statut scientifique et un statut philosophique, entre une tendance théorique et une autre métathéorique, entre une vision psychologiste et une autre résolument antipsychologiste, entre un fondement unitaire et un autre multidisciplinaire et, enfin, entre une approche relativisante génétique-historique et une approche absolutisante suprahistorique. Cet « éventail hétérogène d'attitudes et de démarches par lesquelles le phénomène scientifique (. . .) est amené dans l'horizon de la réflection théorique et valorisante », précise l'auteur, est un symptôme du fait que l'épistémologie est encore « dans les limbes ». C'est pourquoi il n'existe pas de position épistémologique définitivement fixée et exhaustivement probante pour la constitution univoque d'une « conscience de soi » de la science; les différents « programmes épistémologiques de recherche » — élaborés par des « épistémologues de profession » (Blanché, Scheffler, Bunge, Popper, Kuhn, Piaget, les représentants de l'« empirisme logique » etc.), des « philosophes » (Gonseth, Bachelard, Husserl, Heidegger, etc.) ou des « savants » (Heisenberg, Monnod, etc.) — ont des envergures différentes et peuvent être aisément critiqués pour l'unilatéralité plus ou moins prononcée, qu'ils incorporent. Par exemple, la tentative des épistémologues de « fonder » les sciences théoriquement et en quelque sorte de l'« extérieur », entraîne le risque inhérent de l'apparition d'un autre problème subjacent: celui d'élucider « le statut épistémologique de l'épistémologie elle-même ». Il n'en résulte pas, cependant, que de tels programmes et de telles perspectives soient totalement infructueux: en effet, s'il n'existe pas de voie d'accès privilégiée, même pour l'accès à la théorie de la connaissance, il est d'autre part « injustifié d'exclure à priori, comme intrinsèquement nonpertinent pour la connaissance de la connaissance, tout genre d'information tant soit peu vérifiée, concernant l'homme et le monde ». Inscrite sur la ligne de sa propre reconstruction, la gnoséologie marxiste doit dépasser « l'unilatéralité des opinions contraires », pour éliminer, progressivement « les décalages souvent irritants entre ce qui est publié et enseigné. . . et ce qui s'est déjà accumulé dans les recherches particulières ». Ainsi, « le doute méthodique » que l'auteur manifeste à l'égard des fondements épistémologiques actuels ne constituent qu'un recul stratégique en vue d'un bond qualitatif de l'épistémologie marxiste.

---

mologie génétique »); Clara Dan, *Testarea în disciplinele social-umaniste* (« Le test dans les disciplines sociales et humanistes »). Le dernier article du volume — *Condițiile eficienței gîndurii colective* (« Les conditions de l'efficience de la pensée collective ») signé par Cătălin Zamfir, met en discussion une question actuelle qui, cependant, dépasse la thématique générale du livre, y compris la classification que nous avons entreprise plus haut.

L'étude de I. Pârvu peut être considérée comme exemplaire du point de vue de la compréhensibilité et de l'acuité avec lesquelles sont saisis les principaux gains et les principales carences des différentes positions épistémologiques contemporaines dans une question concrète d'un intérêt actuel pressant — la rationalité de la science et le progrès de la connaissance. Nous avons retenu en particulier la subtilité des analyses par lesquelles l'auteur met en évidence la nécessité et la dialectique du passage d'une perspective de recherche à une autre: ainsi, les difficultés de la tentative inductiviste de l'empirisme logique (Carnap) ont engendré la réaction déductiviste de Popper qui, à son tour, pour avoir imposé à l'évolution de la science le schéma d'une rationalité a-historique — semblable à celle de Hegel — est « dépassé » par la théorie historico-critique formulée par Kuhn, et ainsi de suite. Parfaitement maître de son sujet, I. Pârvu s'est aisément détaché des détails historiques moins pertinents et nous a offert une synthèse dans la perspective de laquelle apparaît avec encore plus de clarté la nécessité d'établir une théorie de la « pratique scientifique » laquelle — coordonnée avec la théorie des autres activités humaines — puisse rendre compte des cadres sociaux et des mécanismes intérieurs qui gouvernent le progrès de la science et contribuer en même temps à la préfiguration du rôle de celle-ci dans le développement futur de l'humanité.

Si les études antérieures ont évité, pour une raison ou pour une autre, l'aspect créatif, individuel par excellence — de la constitution et de l'évolution de la science, l'article signé par A. Botez tâtonne — par le prisme d'une riche information sur ce qui a été écrit à ce sujet — justement sur cette question. Nous parlons seulement d'un « tâtonnement » car les concepts spécifiques de l'investigation de type heuristique sont en plein processus de formation et le terrain sur lequel se développe l'analyse est semblable à un sable mouvant qui ne permet pas, du moins pas encore, la construction d'édifices théoriques bien contourés. Au cours d'une première démarche d'exploration, acceptant l'idée que la philosophie elle-même se constitue en une véritable force heuristique étroitement rattachée à la compréhension et à l'explication « poursuivies par le discours scientifique, l'auteur s'éloigne des penseurs qui considèrent que le rôle de la philosophie se manifeste à l'intérieur même de la connaissance scientifique et elle soutient la thèse que cette action s'exerce principalement « du dehors » contribuant à la « formation de l'homme de science, .. par la stimulation d'une attitude intellectuelle efficace et créatrice ». Les deux autres directions hypothètiques de recherche présentées examinent la constitution de l'heuristique soit en « logique de la découverte scientifique » — lorsque entre en jeu un algorithme spécifique, globalement compris dans la notion traditionnelle d'« intuition », ou une logique du « complexe », la logique dialectique, qui trouve son origine dans la distinction kantienne et hégélienne entre intellect et raison, — soit dans la notion de « psychologie de l'invention et de la créativité » qui accorde une attention primor-

diale aux éléments subjectifs, personnels, et soulève des obstacles importants dans la voie de généralisations consistantes. Les horizons d'analyse possibles identifiés par l'auteur sont susceptibles, assurément, de développements ultérieurs, d'un caractère plus concret et plus constructif.

Le second groupe d'études se distingue du premier du fait que la réduction de l'aire de recherche va de pair avec l'accroissement du degré d'analyse, ce qui réclame une augmentation correspondante de l'attention accordée aux modalités dans lesquelles les auteurs argumentent leurs propres idées.

L'étude signée par Clara Dan pose un problème capital pour l'épistémologie des sciences sociales: quel est le pattern des théories qui ont comme objectif l'explication des phénomènes humains? La structure de ces théories est-elle identique ou non avec la structure des théories des sciences de la nature, en particulier avec celles de la physique? Etant donné que des thèses ont été émises récemment, conformément auxquelles « ''les sciences humaines'' sont de fausses sciences; ce ne sont pas des sciences du tout... [du fait qu']elles appellent et accueillent le transfert des modèles empruntés aux sciences de la nature» *, les réponses aux questions précitées ont une importance particulière pour la théorie marxiste dans son ensemble. Après avoir identifié les traits structuraux fondamentaux des théories des sciences de la nature, l'auteur montre que, en dehors de leurs vertus incontestables, grâce auxquelles l'homme a acquis un évident pouvoir sur le milieu naturel environnant — elles ont aussi beaucoup de « faiblesses inhérentes... moins visibles » qui ne justifient pas intégralement la fascination qu'elles ont exercée sur l'investigateur de la vie sociale. C'est pourquoi, au lieu de transplanter le modèle explicatif des disciplines scientifiques « fortes », les sciences sociales doivent utiliser une voie bien plus naturelle: l'élaboration d'un modèle propre, approprié à la spécificité de leur objet de recherche — la société —, objet qui, à la différence de la nature, a pour caractéristique une « instabilité ontique » particulière. L'analyse se déroule par la suite sous cette hypothèse: « les différences de nature entre l'objet des sciences positives et celles dites humanistes se reflètent sur le plan de la connaissance ». Les conclusions de l'étude concernant le modèle explicatif des disciplines sociales sont donc déterminées par des considérations préalables sur leur objet — *les faits sociaux*. Mais, dans le découpage théorique de ces derniers, un accent unilatéral est posé sur l'aspect dynamique, en sous-estimant par contre l'autre composante, répétitive. Il nous semble que l'auteur a éludé ou négligé particulièrement l'aspect relationnel, structural, des phénomènes sociaux dont le fonctionnement connait un rythme différent, spécifique, qui assure une stabilité *à part* à la société dans son ensemble. En conséquence, sans plaider pour une identité de structure des théories qui expliquent les phénomènes naturels et sociaux, nous

* Michel Foucault *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1969, p. 378.

pensons que, dans la tentative de trouver des modèles interprétatifs appropriés, il ne faut pas omettre les particularités *réelles* des derniers. Le « modèle » du Capital de Marx considéré comme un « modèle » et non comme un « schéma », constitue pour nous un exemple.

Nous n'insisterons pas particulièrement sur l'étude de S. Vieru car celui-ci, avec une riche argumentation, mène à une conclusion convaincante et, par conséquent, digne d'être retenue dans tous les exposés concernant le caractère spécifique de la connaissance scientifique contemporaine: à savoir que — auprès de « formes » logiques analysées dans la logique traditionnelle: le concept, le jugement et le raisonnement — il faut accepter aussi le système déductif, comme une autre forme, complexe. La topologie logique — et, implicitement, celle de la pensée scientifique — acquiert ainsi un aspect plus complet. Mais si, par cette conclusion, nous pouvons considérer que l'article en cause « clôt » une question, nous ne passerons pas sur un aspect que l'auteur saisit avec promptitude, bien qu'il ne le développe pas: des « systèmes » de pensée ayant une résonance particulière dans l'histoire de la philosophie — celui de Kant et, particulièrement, celui de Hegel — ont été profondément influencés dans leur construction par le topos triadique de la logique classique. Parlant de cette constatation nous ne pouvons que souscrire à la conclusion de S. Vieru selon lequel « la coïncidence . . . entre la structure d'une classification de catégories, l'anatomie d'un système spéculatif et le plan didactique du discours logique traditionnel . . . ne saurait être fortuite ». C'est pourquoi, « le déchiffrement du mécanisme intime qui rattache de tels éléments disparates de l'histoire d'une culture se laisse encore attendre ». Est ainsi surprise, sous un angle inédit, l'urgente nécessité d'une analyse profonde des structures de la « dialectique hégélienne », et implicitement, de celles qui sont *spécifiques* à la dialectique matérialiste, le dernier fait constituant une question encore « ouverte ».

L'article de Ion C. Popescu, condensé et démonstratif, est consacré au sondage d'une « convergence possible des vues de Jean Piaget et de celles du marxisme » dans la conception du terme de « sujet épistémique ». Le développement de ce thème oblige l'auteur à se rapporter aussi sur le parcours à d'autres questions adjacentes: le rapport entre le processus de refléxion et celui de connaissance, entre la réflexion et la causalité et, enfin, entre la conscience et son substratum matériel neurophysiologique.

La relation entre l'épistémologie génétique et la théorie marxiste de la connaissance a été largement débattue dans la littérature philosophique roumaine. Le fondement de toutes les tentatives d'assimilation des thèses de l'école piagetienne a toujours été constitué par l'analogie entre le concept d'« action » (dans le sens de l'épistémologie génétique) et celui de « pratique » (dans le sens de la théorie marxiste). Cette analogie n'a pu cependant être menée très loin, car le premier terme vise l'ontogenèse du « sujet épistémique » individuel tandis que le second

explique la configuration historique des cadres sociaux d'ensemble qui, — à leur tour — modèlent et conditionnent la formation d'une typologie variée d'individus en tant que « sujets de l'action sociale ». Dans son sens marxiste, la pratique ne mène pas à la formation d'une structure de pensée supra-individuelle et a-historique — traits essentiels du « sujet épistémique » piagetien — mais au contraire, à des structures différenciées, concrètement, historiques. Du reste, l'idée de l'universalité du « sujet » épistémique est étroitement liée à la thèse bien connue de Piaget concernant l'opposition entre la connaissance scientifique (positive et universelle) et la non-connaissance philosophique (idéologique et particulière), entre « ce qui est interindividuellement vérifiable » et « ce qui est interindividuellement partagé ». Il ne s'agit pas de contester ici l'existence de certains éléments généralement humains dans la connaissance — éléments que la théorie et la pratique de Piaget tentent de dépister, — mais surtout de souligner le fait qu'ils ont des modes concrets de s'ancrer dans l'histoire, leur fonctionnement étant multiplement médié par une diversité de conjonctures sociales. Telles sont, succinctement présentées les raisons qui soutiennent l'opinion que les thèses de l'épistémologie génétique n'éclairent que partiellement le sujet de la discussion. Ainsi, dans un ouvrage récent, V. Tonoiu signale — après une assez ample analyse des ouvertures offertes par la théorie de Piaget — la nécessité de « prendre en considération la genèse du langage » car ceci « affaiblit la plausibilité de l'idée suivant laquelle le processus d'évolution (*du sujet epistémique*, c'est nous qui soulignons) se déroulerait dans des conditions sensiblement les mêmes pour tous les sujets » * De même, Noël Mouloud opine que la notion de structure linguistique est un prolongement ou un substitut plus précis de la notion de sujet pensant **. Par suite, nous considérons que seule une analyse pluridirectionnelle de ce thème peut être apte à rendre compte du sens dans lequel on peut parler d'un « sujet de la connaissance » dans le cadre de la gnoséologie marxiste.

Une conclusion globale sur le volume en cause ne saurait être tirée au delà des aspects particuliers que nous venons de présenter. Or, ces aspects font ressortir l'idée que l'on ressent de plus en plus le besoin de synthèses epistémologiques d'ampleur. Il existe actuellement une pléiade de chercheurs roumains qui, par des efforts personnels ou collectifs, peuvent contribuer à la réalisation de cet objectif. L'ouvrage auquel nous nous rapportons ne représente pas encore une telle synthèse mais ouvre des perspectives sur une telle réalisation.

DAMIAN TEODOSIU

---

* V. Tonoiu *Dialectică şi relativism* (« Dialectique et relativisme »), E.S.E., Bucarest, 1978, p. 69

** Noël Mouloud, *Langage et structure*, Paris, Payot, 1969, p. 86

LA FAUTE TRAGIQUE

Les lecteurs qui connaissent Ileana Mălăncioiu en sa qualité de poète, s'étonneront peut-être de ce que l'expression figurée manque quasi-totalement dans son livre récemment paru: *Vina tragică* (« La Faute tragique », Éditions Cartea Românească, 1978). Il est certain que, suivant en cela d'autres philosophes de la culture (tel Lucian Blaga chez nous), l'auteur pouvait se le permettre. Cependant c'est tout autant le thème envisagé « la faute tragique » (initialement sujet d'une thèse de doctorat en philosophie) que — et surtout — la manière propre d'assumer ce sujet qui l'ont dirigé vers le style austère et la rigueur démonstrative, en un mot, vers le syllogisme. Par ailleurs, optant en faveur de l'exposé « objectif », Ileana Mălăncioiu filtre avec soin ses références (exceptionnellement nombreuses) et n'offre à son œuvre que l'argumentation scientifique absolument nécessaire, sans toutefois donner pour autant l'impression d'indigence. On peut dire que sa recherche a été mise au point à l'aide de moyens parfaitement maîtrisés, dans l'esprit d'un authentique équilibre philosophique.

Dans la tension abstraite de la phrase, dans la logique rigoureuse qui la guide, se font sentir aussi bien l'expérience de la lecture intégrale, pratiquée avec une remarquable ferveur allant jusqu'à l'indentification, que l'effort de la dominer par la généralisation. La première partie du livre équivaut à l'exposé des données du problème. Données absolument exceptionnelles: la galerie des grands héros tragiques allant d'Œdipe à Joseph K. de Kafka. Le chemin parcouru par le lecteur tout au long de cette galerie peut être comparé, sens exagération, au passage de Dante à travers l'Enfer. De même que celui-ci est sauvé par la foi, l'homme contemporain a besoin, pour ne pas dégénérer, de conclusions philosophiques valables. Or, c'est justement sur le parcours de ce chemin, que les grands esprits du siècle ont considéré de leur devoir d'accomplir, qu'Ileana Mălăncioiu démontre une force d'âme admirable et une clairvoyance salutaire. L'intensité avec laquelle est interprété chaque destin tragique, la force de la participation confèrent à l'analyse (parfois réduite par économie d'espace, mais aussi par soif de concision) des valeurs de témoignage. Guérir de cet univers, après l'avoir connu, au moyen d'une thérapie qui évite le simplisme ou la fermeture des portes du sentiment c'est là une difficulté qui demeure. Il ne s'agit pas de donner nécessairement des solutions, mais de conserver sans cesse une conscience vivante et ne pas laisser échapper les déterminations. Bref, c'est une attitude rationaliste qui s'affirme avec esprit de suite, dans un domaine où la souffrance et le sublime ont plus d'une fois troublé la pensée. Souhait que le livre d'Ileana Mălăncioiu satisfait entièrement, contribuant d'une manière personnelle à la précision de certaines notions fondamentales telles que la culpabilité, le péché, la faute

tragique, l'idéal dans l'art de la tragédie.

Seule la grande fermeté avec laquelle elle formule ses réserves critiques, ou le ton trop coupant avec lequel certains devanciers illustres, tels que Nietzsche ou Freud sont mis hors de propos (sans que leur contribution soit cependant niée un seul instant) peuvent faire hésiter le lecteur à se déclarer d'accord avec l'auteur, le prédisposer à refaire à son compte la même démarche et à se livrer à une méditation personnelle. Mais ne s'agit-il pas là en l'occurrence d'un des mérites de ce livre? D'ailleurs, au-delà des dizaines, des centaines de nuances, il est difficile de ne pas adhérer à de pareils jugements avec la totale satisfaction de certaines clarifications:

«... Aucune grande tragédie ne peut se dérouler au-delà de la loi admise finalement comme morale par l'auteur, ni en-deçà d'une action au moyen de laquelle, d'une manière plus ou moins consciente, cette loi est violée.»

Ou en ce qui concerne la relation entre la culpabilité et la Providence, vue différemment par Kierkegaard ou Camus:

«Le fait qu'Aristote ait utilisé le concept de faute — que sa théorie sur la tragédie soit ou non parfaitement valable — prouve nettement que l'on pouvait parler de culpabilité à propos de la tragédie des Grecs: qu'il n'existe pas de différence substantielle entre le fait de tomber dans l'hybris ou dans la faute; que la culpabilité ne se définit pas par rapport à la Providence, comme il peut paraître à première vue, mais par rapport à la morale propre au héros tragique.»

De même enfin, il est impossible de discréditer le système de valeurs de la tragédie, après l'avoir lu ainsi, incrusté semble-t-il dans les tables de lois de Solon:

«Le système de valeurs de la tragédie met par conséquent avant tout en évidence la valeur de l'homme qui meurt prématurément.

La grande leçon de la tragédie, c'est de montrer que chacun de nous demeure seul devant l'acte, autant que devant la mort.

En dépit des points de vue contraires, quels qu'ils soient, je considère qu'il serait non seulement inconcevable, mais aussi inhumain, qu'il en fût autrement.»

Dans la troisième section du livre le langage théorique se relâche, et l'essai se substitue à la recherche scientifique. On y trouve des considérations sur certains livres et sur certains auteurs qui entrent directement en résonance avec le thème. L'auteur, non sans un soupir de soulagement, dirait-on, se laisse aller au gré de son talent d'écrivain, tenu en bride jusque là. Aussi les associations et les jugements de goût abondent-ils, sans que soit diminuée pour autant l'élévation idéatique. C'est ainsi que nous apparaît enchanteur le rapprochement entre Natasha Rostova de Tolstoï et la Sagesse de la terre de Brâncuşi, ceci dans une parallèle entre les deux titans, mieux fondé qu'il ne semble à première vue. De même, il nous semble exact et suggestif de considérer Albert Camus comme «inter-

médiaire» entre la sensibilité contemporaine et la grande création tragique, celle de Dostoievski en premier lieu. Le grand écrivain lui-même se serait fait un honneur de ce « trait ».

Il est certain que la « Faute tragique » d'Ileana Mălăncioiu met nettement en évidence *l'esprit de géométrie* pascalien de l'auteur.

MARIUS ROBESCU

LE PROCÈS DE LA LITTÉRATURE EN TANT QUE VIE*

Il existe toute une typologie de moyens et de techniques, presque épuisés par la prose moderne et qui, au cours des dernières décennies, a épuisé à son tour un nombre considérable de lecteurs. Certains écrivains ont cherché le succès dans l'exploration des profondeurs, prétendant essayer de résoudre toute la gamme des psychismes humains, en évitant soigneusement la large voie qui menait à l'âme bien plus simple de l'homme; d'autres, séduits par les mots, n'ont fait que bâtir des châteaux de... sable, en utilisant un bien trop fragile échafaudage de mots; la prose-essai et la prose hyper-stylisée d'arabesques et de volutes ont rebuté parfois le lecteur. D'autres, toutefois, fidèles à une vérité esthétique consacrée par des œuvres très anciennes mais toujours viables, y sont retournés, fiers et humbles à la fois; ils ont pris d'assaut, pour ainsi dire, la même vieille citadelle et finalement y sont entrés en vainqueurs. Des deux côtés des murailles imaginaires de la citadelle imaginaire les lecteurs de tous les jours les attendaient à bras ouverts, assoiffés du réel de la vie.

Dumitru Dinulescu — revenu dans la prose contemporaine après un silence de plus de dix ans — fait partie de cette dernière catégorie d'écrivains qui ne craignent pas l'éternité du réel, mais, au contraire, la recherchent. Dans une telle course, le vainqueur est celui qui sait se laisser vaincre, et c'est par *cela même* qu'il est victorieux. C'est la chance de l'auteur du récent volume où la confrontation — toujours en termes métaphoriques — entre le réel et son historien d'un instant ((je veux dire d'un livre) se déploie avec une habileté impressionnante. Expliquons-nous: *Linda Belinda* — le titre même est un décalque du quotidien), c'est comme si l'on disait Popeea Popescu ou Ioana Ionescu —exsude la vie à chaque pas; tout est fragment ou ressemble, jusqu'à un certain point, à une photo aux contours flous, à un scénario de vie. Une lecture attentive révèle que la photo a été longuement travaillée en labora-

* Dumitru Dinulescu, *Linda Belinda*, Ed. Cartea Românească, 1979

toire, de sorte qu'elle semble être devenue un modèle de la vie. On passe ainsi au-delà du vraisemblable, mais toute l'opération est conduite avec une stratégie magistrale. Il existe d'ailleurs dans ce livre un récit — fragmenté en plusieurs miniatures épiques correspondant à tout autant de personnages — témoins et juges d'un certain événement — qui s'intitule tout simplement: *Fait divers.* On se trouve, en effet, devant un fait banal, du genre de ceux publiés par les journaux ou racontés par les amis ou encore entendus dans un arrêt d'autobus. Il s'agit d'un accident auquel une jeune fille échappe grâce à un jeune homme (d'exception?) qui préfère garder l'anonymat, car il considère son geste naturel, en dehors de tout héroïsme. L'accident connaît bien d'autres avatars; un reporter TV en fait le sujet d'un film sur *l'héroïsme;* les médecins discutent et disputent scientifiquement le cas (la thérapie pour sauver la jeune fille hospitalisée), les collègues du reporter de même que les spectateurs émettent à tour de rôle des avis divergents sur ce cas devenu sujet de film; les camps se constituent de manière tacite mais violente, la fausseté, l'animosité, la chicane, la mythomanie y font irruption et atteignent des proportions inquiétantes, grotesques. Le fait réel — le drame, la beauté d'âme d'un caractère modeste est tout simplement submergé par des succédanés aberrants, sans aucun rapport avec son origine. Cette parabole, écrite dans un style nerveux, avec un sens parfait de l'ironie lucide, acerbe, contient, en fait, *le prototype d'un dialogue imaginaire et possible entre la vérité de la vie et la vérité de l'art.* Sous d'autres formes, cette fable bioesthétique reparaît dans beaucoup des récits-reportages du livre; on la retrouve dans *Poveste cu Monica* (« Histoire avec Monica»), *Poveste la mare* (« Histoire au bord de la mer »), *Linda, Familia Atanasiu* (« Les Atanassiou ») ou encore dans *Acasă* (« Chez nous »). Parfois, comme dans le cas de *Chez nous*, l'auteur laisse percer son jeu, et après avoir achevé la première partie de son récit, il déclare hypocritement: « Moi, avec une certaine habileté littéraire et non seulement littéraire, je vais essayer par le truchement de ce récit. . . ». Ailleurs dans *Povestea unui copil* (« Histoire d'un enfant »), par exemple), ce n'est qu'à la fin qu'on sort de la fiction, lorsque tout semble avoir été dit: « Mais qu'ai-je à avoir avec tout cela? » Il va sans dire que c'est justement une telle interruption ou abandon brusque du discours épique qui trahit la brèche consciente ouverte avec finesse, mais surtout avec respect pour ce que je nommerais le caractère imprévisible de l'authentique; le lecteur est soudain invité à faire preuve d'une imagination active, à offrir une solution, à un moment où la solution de l'écrivain — quelle qu'elle fût — aurait semblé difficilement acceptable ou croyable.

Il existe dans presque tous les récits de Dumitru Dinulescu une frénésie de la relation-évocation, soutenue par un dialogue alerte qui — chaque fois que les personnages se taisent — se transforme brusquement en monologue fébrile, un témoin de la narration, et qui n'est pas nécessairement l'auteur. Bien que l'auteur soit — comme dans la poésie lyrique — le protagoniste de

la plupart des récits de *Linda*... la confession qui constitue la nature même de chaque récit — prend comme point de départ une page de journal, un souvenir *(Charade, Journal comprimé)* ou encore un mot-clé. Un réalisme « biographique » s'allie constamment à un lyrisme sévère, d'une parfaite architecture citadine, et qui accuse une connaissance approfondie de l'âme adolescente, du geste psychologiquement jeune. Les pages d'amour surgissent tel un lever ou un coucher de soleil; des paroles, des gestes, des événements qui nous sont familiers se dessinent sans souci de vraisemblance, si bien que, plus d'une fois, en tant que lecteurs nous avons le sentiment d'écrire ou plutôt de nous souvenir auprès de l'auteur. Dans cette superposition, le danger de la peinture naïve, de la forme recherchée ou du dessin parfait existe aussi, — mais ces stridences font partie du paysage, de la stratégie de l'ultra-réalisme. Dumitru Dinulescu peint la vie avec une telle passion qu'il ne se rend pas compte du fait que — à un moment donné, par crainte de n'avoir pas achevé son tableau — il épaissit les touches, il *charge* les contours. S'il n'accusait la lucidité du geste, nous dirions qu'il s'agit d'un naturaliste pondéré, lucide, hyper-conscient de l'acte de *reproduction*. Autrement, nous dirions qu'il s'agit d'un portraitiste de la vie, qui emploie un arsenal de techniques modernes pour écrire une prose équilibrée, d'un réalisme classique, vigoureux, de l'un des jeunes prosateurs d'aujourd'hui les plus ingénieux.

CONSTANTIN CRIŞAN

NOS COLLABORATEURS

CONSTANTIN IONESCU-GULIAN (n. 1914). Philosophe, membre de l'Académie Roumaine. A publié de nombreuses études portant sur l'éthique, la théorie de la culture, l'anthropologie philosophique, l'histoire de la philosophie. Ouvrages parus: *Introduction à l'éthique nouvelle* (1946), *Introduction à la sociologie de la culture* (1947), *Le Sens de la vie dans le folklore roumain* (1957), *Méthode et système chez Hegel* (2 vol. — 1957—1963), *L'Homme dans le folklore africain* (1967), *les Origines de l'humanisme et de la culture* (1967), *Mythe et culture* (1968), *Hegel ou la philosophie de la crise* (1970), *L'Histoire, l'homme, la culture* (1970), *Anthropologie philosophique* (1972), *Introduction à l'histoire de la philosophie moderne* (1974), *les Bases de l'histoire et de la théorie de la culture* (1975), *Marxisme et structuralisme* (1976) dont certains traduits en plusieurs langues.

ZSOLT GÁLFALVI (n. 1933). Essayiste et critique littéraire ayant une riche activité de publiciste. Une partie de ses études et articles sont inclus dans les volumes *Écrivains, livres, débats* (1958) et *Le Sens de l'écriture* (1978).

LIVIU LEONTE (n. 1929). Critique et historien littéraire, licencié ès lettres de l'Université « Al. I. Cuza » de Iași. Auteur d'études d'histoire de la langue roumaine littéraire du XIXe siècle, de chroniques, d'articles et de commentaires portant sur le phénomène littéraire actuel. Pour l'édition des *Oeuvres, vol. I*, de C. Negruzzi, parues aux Ed. Minerva, en 1974, la revue *Manuscriptum* lui a décerné le Prix « Perpessicius ».

MIRCEA ANGHELESCU (n. 1941). Docteur ès sciences philologiques, chercheur principal à l'Institut d'histoire et théorie littéraires « G. Călinescu ». A publié les volumes *Le Préromantisme roumain* (1971), *Introduction à l'œuvre de Gr. Alexandrescu* (1973) et l'étude de littérature comparée *la Littérature roumaine et l'Orient* (1975).

EUGEN ATANASIU (n. 1932). Licencié en histoire, Chroniqueur de cinéma depuis plus de trois décennies. Auteur de nombreux essais, articles et chroniques de spécialité parus dans la presse roumaine et étrangère (Suisse, U.R.S.S, Inde, Chine, Bulgarie, Etats-Unis).

GHEORGHE FIRCA (n. 1935), musicologue. Stage de spécialisation à l'Institut de musicologie de l'Université de Saarbrücken, membre de la Société de recherches musicales de Kassel (à partir de 1969). Auteur de nombreux articles et études de musicologie, de conférences et comunications scientifiques présentées en Roumanie et à l'étranger. Prix « Ciprian Porumbescu » de l'Académie Roumaine (1968).

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à ILEXIM Dept. Export-Import Presă B.P. 136—37, Telex 11226, București-Roumanie str. 13 Decembrie no 3
ou à nos correspondants à l'étranger

ALBANIE: Drejtorije Qendre e Pärhapjes dhe Propagandisttë dibrit, Kruga Konference e Pestes, Tirana ● R. D. ALLEMANDE: Buchexport, Leninstrasse 16, Leipzig 701 ● R. F. D'ALLEMAGNE: Kubon & Sagner — P.O.B. 68, München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610 ● ARGENTINE: Libraria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC) Buenos Aires ● AUSTRALIE: Current Book Distributors PTY Ltd. 425 Pitt. St. Sydney N.S.Q. 2000 ● AUTRICHE: Globus Zeitung A. 1206, Höchstadplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011, Wien ● BELGIQUE: Office International de Librairie, 30 Av. Marnix, 1050 Bruxelles; Du Monde Entier, Rue du Midi 1062, Bruxelles, 1000; Agence et Messageries de la Presse, 1070 Rue de la Petite Ile, B. 170 Bruxelles 7 ● BULGARIE: Hemus, Boul. Russky, 6 Sofia ● CANADA: Metropolitan News Agency, Inc. 1248, Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal 110, Québec; Ardelean Travel Service, 562 King Street, East, P.O. Box. 2216 — Kitchener, Ontario ● R. P. de CHINE: China National Publications Import Corporation, P.O. Box 88 — Pekin ● R. P. D. de COREE: Chulpanmul, Pyongyang ● CÔTE D'IVOIRE: Agence Ivorienne Hachette — B. P. 9253, route des 220 Logements, Abidjan ● CUBA: Instituto Cubano del Libro, Calle O'Reylly No. 407 La Habana ● CHYPRE: Poulias a. Coniaris Ltd., Prodromon Street 131, Nicosia ● DANEMARK: Munksgaard, Norregade, 6 Kopenhagen K ● ESPAGNE: Agire's subscription service, av. Filipinas 32. Madrid 3; Libreria Herder, Calle de Palmes 26, Barcelona 7 ● ECUADOR: Munoz Hermanos S.A., General Aquirre 178 y de Agosto, Apartado 3024, Quito ● ÉTATS-UNIS: Fam. Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, NY. 10003; Read More Publications Inc. 140 Cedar Street, New York N.Y. 100.006 ● ÉGYPTE: Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo ● FINLANDE: Akateeminen Kirjakauppa, P.O. Box. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ●., FRANCE: Hachette — 58, rue Jean Bleusen, F. 92170 Vanves; Dawson — France S.A Service Librairie, B.P. 40—91121 Palaisseau; Offilib — 48, rue Gay Lussac, 75 Paris ● GRÈCE: Institute for Balkan Studies Vas Sopfian 4, Thessaloniki; Scientific Books, 2 Hyppokratus Street, Athens T.T. 143; Agence de Presse A Samoukos — 68, Bld. Syndron, Athens ● HONGRIE: Kultura P.O. Box. 149 — Budapest 62 ● ISRAEL: Heiflepac Ltd., 11 Arlosorov Street, Haifa POB. 5434; Lepac — 15, Rambam Street, POB. 1136 Tel Aviv ● ITALIE: Messagerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● LIBAN: Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● MAROC: Sochepress — Angle rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca ● MONGOLIE: Mongolgosknigtorog, Ulan Bator ● NORVÈGE: Tiedskrift Sentralen — Karl Johangt 41—43, Oslo 1 ● PAYS BAS: Swets & Zeitlinger — 347 b Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Haag 2076; Meulehoff Bruna, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197; Van Gelberen und Zoon — Isolator Weg 17, Amsterdam ● POLOGNE: Ars Polona Ruch, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● PÉRU: Libreria y Distribudora Siglo S.A., Giron Trujillo 222, Rimac, Apartado 5872, Lima ● PORTUGAL: Libreria Buchholz, Lisboa, Rue Duque de Palmela 4, Av. da Liberdade; Central Distribudora Libreria — 57, Av. Santos Dumond 4 D Lisabona 1 ● ROYAUME-UNI: Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 30 St. Bride Street, London EC.4 A4 BJ; Central Books Ltd., 37 Grays Inn Road, London WC.1 ● SUÈDE: C.E. Fritzes, Fredsgat e 2—10327, Stockholm 16; Almquist & Wiksell — S. 101—20 Stockholm, Box. 62; Pressens Samdistribution — POB. 30073. 10425 Stockholm ● SUISSE: Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Sevogelstrasse 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH. 4011, Basel ● TCHÉCOSLOVAQUIE: Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldovo nam 48.80.000, Bratislava ● U.R.S.S.: Mejdunarodnaia Kniga — Moskwa G-200 ● VIETNAM: So Xuat Nhap Sach Bao — Haai Ba Trong 32, Hanoi; Xunhasaba, 32 Hai Ba Trong, Hanoi 32 ● VENEZUELA: Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114, (Frente al Cacceo de Chacao), Caracas 106 ● YOUGOSLAVIE: Yugoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, 1 v Misica, P.O.B. 206

43434

Lei 6

RR

Dans le prochain numéro:

Ciuleandra ● roman de Liviu Rebreanu
Vers de Vasile Nicolescu et Dan Laurențiu

Études et Commentaires

Mircea Malița ● L'homme et ses besoins
Nicolae Manolescu ● Liviu Rebreanu ou le roman tragique
Alexandru Duțu ● Un représentant roumain des Lumières

Contacts

Mihail Diaconescu ● Sous le signe de la grande poésie

La Vie des Arts

Dan Hăulică ● Les «Jardins» de Ion Gheorghiu
Alina Popovici ● Une voix de son époque